

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 20 (1956)
Heft: 79-80

Artikel: La diphtongaison romane [suite]
Autor: Schürr, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA DIPHTONGAISON ROMANE

(Suite.)

§ 33. — Prenons comme point de repère pour nos considérations ultérieures le v.-padouan de Ruzante (xvi^e siècle), espèce d'antipode du romagnol en tant qu'il a conservé les atones comme en général le vénitien. Les conditions de la langue de Ruzante sont d'un intérêt particulier : on y trouve *ié*, *uó* conditionnés par *-i*, *i*, consonne *palatale* et, à ce qu'il semble, originairement aussi par *-ñ*, et d'autre part étendus à la syllabe libre avec des hésitations surtout devant les finales *-a*, *-e*, *-o*¹, donc *i pié* (sg. *pè*), *briespi* (*brespo*), *avierti* (*averto*), *favielli* (1 sg. *favello*), *intendi* (*intendo*), *contienti* et *continti*, *martieggi* (*martello*) ; *mattieria*, *remielio* et *remilio* ; *aspietto*, *miegio* et *migio* (*melius*) ; *lieva*, *priega*, *fievro*, *driedo* et *drio*, *pria* (*petra*), etc. — *huorbi* (*orbo*), *cuotti* (*cotto*), *druomi* (= *dormi*, 3^e sg. *drome*), *recuordi* (*recorda*), *purci* et *purzi* (*porco*), *cuorpo*, *cuorpi*, *muorto* et *morto*, *gruosso*, *-a*, *-i* (et *grosso*, *-a*) ; *gruolia* (= *gloria*), *pruopio* ; *huogio* et *hogio* (*oculus*), *a suogio* (*soleo*), *duogia*, *vuogia* ; *buona*, *-i*, *-e* mais aussi *bon*, *-a*, *-e*, *cuore* et *core*, *fuora* et *fora*, *huomo* et *homo*, *nuovo*, *-a*, *-i*, mais aussi *nova*, *pihuove* et *piove*, toujours *-uolo*, *-uola*, *rua* (*rota*), etc. Abstraction faite de la transition occasionnelle de *ié* > *i*, *uó* > *u* (par l'intermédiaire de *ia*, *ux*), c'est l'état des hésitations qui saute aux yeux de l'observateur de la langue de Ruzante. La diphtongaison conditionnée comme base ne saurait être méconnue, mais qu'est-elle devenue ? Évidemment ni les diphtongues, ni les autres cas d'inflexion (*é -i* > *i*, *ó -i* > *u*) ont donné lieu ici au développement d'un véritable système de flexion interne. Cet état de choses et les quelques restes de métaphonèse devant *-u* (*cuorpo*, *muorto*, *gruosso*, etc.) font considérer le v.-padouan comme prototype des parlers

1. Ascoli, *Agi*, I, 423 ; Wendliner, *Die altpaduanische Mundart bei Ruzante*. Breslau, 1889, 7 ss, 12 s. (Wndr.) ; Meyer-Lübke, *IG* § 44 ; Rohlfs, *IG* §§ 94, 115 (l'attribution des diphtongues en syll. entravée à Rovigo y est cependant erronée, il s'agit toujours de Rovigno, cf. Ascoli, *Agi* I, 442 s.).

de la plaine du Pô ou du moins de la Terra ferma vénitienne dans un passé plus ou moins lointain, influencé cependant fortement par l'idiome conservatif de la ville de Venise, où la finale *-u* — comme en toscan — doit avoir été remplacée de très bonne heure par *-o*. Ce sont en outre les voyelles finales conservées, non dépossédées de leurs fonctions flexionnelles et d'autre part les toniques non relevées par un accent d'intensité — en un mot les conditions d'accent différentes du padouan et du vénitien en général qui n'ont pas favorisé une flexion interne du type romagnol. La conséquence en est qu'on trouve en v.-padouan les diphtongues originellement conditionnées encore à l'état de variantes facultatives, pour ainsi dire disponibles, coexistant avec les *é, ô* conservés ou représentés par la langue littéraire. Cet état de choses se prêtait à des règlements nouveaux. Les langues ne se permettent pas à la longue le luxe de la double désignation d'une fonction. Il fallait choisir de deux choses l'une : la flexion interne ou la flexion externe. Le padouan et le vénitien en général se sont décidés pour la conservation des finales et la généralisation en syllabe libre des diphtongues originellement conditionnées, tout en abandonnant celles de la syllabe entravée, ce qui était possible étant donné l'état de la coexistence de formes diphtonguées et non diphtonguées (variantes facultatives). Ils ont donc adopté et appliqué un nouveau principe qui se faisait valoir, un nouveau sentiment de quantité syllabique, la distinction entre syllabe libre et syllabe entravée. Évidemment la première conséquence de cette distinction a été la substitution successive des *é, ô* allongés en syllabe libre par les *iê, uô* métaphoniques préexistants, qui étaient disponibles n'ayant pas de fonction dans un véritable système de flexion interne.

§ 34. — Le padouan moderne a conservé la diphtongue en syllabe originellement entravée en *vuogia, duogia* et en outre en syllabe libre, comme le patois de Chioggia. D'après les recherches de Salvioni (Agi 16, 250 ss; Cavassico II, 308 s.) on trouve des conditions à peu près pareilles dans les anciens dialectes trévisan et bellunais : partout on peut constater les généralisations des diphtongues conditionnées originellement par *-i, î* et consonne *palatale* (souvent monophthonguées en *i, u*). Tous ces dialectes se trouvent vis-à-vis du vénitien proprement dit dans une situation analogue à celle des patois du Latium septentrional et de l'Ombrie vis-à-vis du toscan : si (d'après Meyer-Lübke, IG § 44) « die ältesten stadtvenezianischen Texte... die Diphtonge fast gar nicht kennen... andere aber wieder unter palatalem Einfluss » (à savoir *tiengo, ties* < *textit, viejo, vieglo*,

pieto, uoglo = occhio) ¹, et si « *ie, uo* eindringen und mehr und mehr jedes freie *e, o* ersetzen », si l'on peut parler à bon droit avec Bertoni (It. 111) d'une diphtongaison facultative de *o* en *uo* en vigueur encore aujourd'hui en vénitien (« *essendo questo invece facoltativo o mancando a dirittura : fuora e fora, muodo e modo, novo, pol, mover, ecc.* »), on a l'impression que cet idiome dans son long isolement a joué un rôle non moins conservatif que le toscan. Le vénitien primitif semble avoir opposé une résistance, de son côté, aux phénomènes de métaphonèse mais aussi à l'amuïssement des atones. En s'étendant plus tard sur la Terra ferma et en se mélangeant avec les parlers qui s'y étaient développés dans le domaine longobard et franc, il contribua à y bouleverser les conditions originaires des diphtongues. D'autre part les conditions du v.-padouan, en tant que typiques pour les parlers primitifs de la Terra ferma vénitienne, semblent préluder à celles des idiomes rhétiques et notamment du frioulan, mais aussi du ferrarais.

§ 35. — Le ferrarais ², dont le patois de Comacchio (avec *ɪʷ, uʷ*; P. 439 de l'*AIS*) n'est qu'une édition rustique, représente, pour ainsi dire, des conditions intermédiaires entre le romagnol et le padouan. Il n'a conservé que des restes d'une flexion interne : *i fradyé* (*al fradel*), pl. *byé* (*bəl*); *i bwɔ* (*al bɔ*), *i fyɔ* (*al fyɔl*), *ti t vɔ* (3, 6 *vɔl*); et aussi (pour *e, o* originaires) *i puvrit* (sg. *puvret*), *kavi ruš* (= capelli rossi), *y ambrus* (= gli amorosi), *i fyur*. On y trouve les diphtongues (*wɔ* monophthongué en *o* à l'exception de la position après cons. labiale, vélaire, *s, st*) évoquées par consonne palatale (*tyɛsar* < *texere*, *fyɛza* = *feccia*; *kwɔsa* = *coscia*, 1^e sg. *vɔy* = *voglio*) et en outre en syllabe libre (*al pyɛ*, 3, 6, *myɛd*, *la fyɛl*, *la fyɛvra*, *la prɛda*, *al fɔg*, *al kwɔg*, *al kwɔr*) à l'exception de *ɔ* dans *-ɔl*, *-ɔla*, 3, 6, *vɔl*, *pɔl*, *tɔl*, *mɔd*, *rɔda*, *bɔna* (*bɔŋ*). Il n'y a donc aucun doute qu'il s'agit là de la généralisation en syllabe libre de diphtongues originellement conditionnées, donc d'un processus à peine commencé en v.-padouan, qui différencie le ferrarais du romagnol. L'analogie morphologique peut y avoir été pour quelque chose, mais elle n'explique pas tout. Certes, Copparo a transmis la voyelle métaphonique de *i fyɔ* au sg. *fyɔl*, celle de 2^e sg. *vɔ* à 3, 6 *vɔl* et analogiquement *pɔl*, *tɔl*. Et le sg. *al pyɛ* est dû au pl. *i pyɛ* (cf. cependant P. 427 *al pɛ-i pɛ*), tandis que *al bɔ-i bwɔ* représente

1. l. c.; Ascoli, Agi 1,453; Tobler, Agi 10,237.

2. Schürr, *Charakteristik der Mundart von Portomaggiore. Jahresbericht d. Staats-Oberrealschule. Triest, 1914. Contr. §§ 3,22.*

une phase plus ancienne. La généralisation n'a donc pas été achevée, elle a laissé des positions non conquises (surtout devant *-a, -e, -o*). D'autre part, l'abandon des diphtongues conditionnées en syllabe entravée, telles qu'on les trouve en v.-padouan, semble être advenu relativement tard. Si la distinction entre syllabe libre et syllabe entravée y a joué un rôle, comme il semble, c'est assez récemment. Mais en tout cas elle a trouvé un système de flexion interne déjà en décomposition ou pas encore consolidé : c'est là ce qui a permis la généralisation en syllabe libre des diphtongues métaphoniques. Si à cet égard le ferrarais se différencie du romagnol il a peut-être subi son influence dans la chute des atones tout en l'appliquant d'une manière moins radicale (cf. p. ex. *úndas-onds*, c'est-à-dire en conservant les pénultièmes des proparoxytons). La conduite du ferrarais est typique pour la plus grande partie des dialectes de la plaine du Pô.

§ 36. — Si l'ancien dialecte de Vérone semble ne pas connaître les diphtongues de *é, ó*, mais bien l'inflexion de *é-i > i, ó-i > u* (Ascoli, Agi 1, 420 ss), il concorde par là plutôt avec l'ancien lombard¹ qu'avec le vénitien de la Terra ferma. Comme il y a cependant des traces de l'inflexion de *á -i* en ancien lombard et dans le milanais moderne des traces de la diphtongue *ie (> i)* conditionnée par *-i* (*fradèll*, pl. *fradì*, *bèll*, pl. *bì*, *vècc'*, pl. *vìcc'*)², tandis que *ø* a eu pour résultat *ō* non seulement en syllabe libre et devant consonne palatale, mais encore quelquefois en position entravée (Salvioni, l. c., 69 ss), le lombard appartient à son tour au grand domaine septentrional de la métaphonèse, dont nous allons examiner la cohérence.

§ 37. — Eh bien, le ferrarais représente, pour ainsi dire, une phase plus ancienne des dialectes à l'ouest de la ligne historique du Panaro, ancienne frontière de l'Exarchat et de l'État ecclésiastique (cf. Rlir, 9, 203 ss) : en Émilie, Ligurie et autre part dans la Haute-Italie occidentale les anciennes diphtongues conditionnées et en syllabe libre sont monophthonguées en *e, ø* (resp. *ō*)³. Il a été prouvé par Salvioni, par des exemples apportés des anciens textes⁴, que Modène connaissait autrefois

1. Mussafia, *Altmail.* Sitz.-Ber. Ak. Wien 95/1, 1868; Salvioni, Agi 14, 217 ss; Meyer-Lübke, IG §§ 44, 68; Rohlf, IG § 92.

2. Salvioni, *Fonetica del dialetto moderno della città di Milano*, 1884 (Fon.).

3. Parodi, Agi 14, 107; 16, 102; StR 5, 96; Bertoni, *Itldial* 69.

4. KJb 9/1, 115, avec rétraction d'accent *sia, dria* à côté de *drie*; *i fu, du* = *duole, vustr* = *vostri*, *incuo, buò*, pl. *uocchie*, pl. *nuostr, vuoià*.

les diphtongues conditionnées et en syllabe libre, conditions dont elle a conservé encore $-\bar{e} < -\bar{e}lli$ (*i fradē*, sg. *fradēl*), *i pē*, sg. *pē*, etc.¹. On trouve des conditions analogues à Lizzano (cf. Malagoli, *Itd*, 6, 140, 132), à Sestola (P. 464), 453, 443 sur l'Apennin, à 436, 444, et à Novellara (Malagoli, *Agi* 17, 79 ss) dans la plaine. Ici \bar{o} soumis aux conditions mentionnées est représenté aujourd'hui par \bar{o} substituant l'usuel \bar{o} lombard sous l'influence romagnole (substitution effectuée sur la base $*\bar{u}\bar{o} > u\bar{o} > \bar{o}$), tandis que sur l'Apennin, immédiatement à l'ouest des sources du Panaro, à partir de 464 et 454 \bar{o} (et l' \bar{u} correspondant) est conservé (cf. RLiR, 9, 221). Dans la plaine l' \bar{o} lombard est en vigueur à partir de Parme (P. 423) dans le reste de l'Émilie, en Ligurie, en Piémont et en Lombardie. Voilà pourquoi (considérés encore d'autres phénomènes comme la diffusion de $\bar{a} < \bar{a}l$, §§ 87, 89) nous avons défini l'émilien comme une sorte de lombard graduellement romagnolisé.

§ 38. — Dans la Lunigiana, importante zone de transition du toscan à l'émilien, ligurien et lombard, c'est \bar{e} qui représente les *iē* toscans (Bottiglioni, *RDR* 3, 177 ss; Giannarelli, *ib.*, 5, 261 ss; Maccarone, *Agi* 19, 26 ss). C'est par là qu'est établie la continuité avec l'émilien tel qu'on le parle p. ex. à Firenzuola (avec $\bar{e} < \bar{e}$ non seulement en syllabe libre mais aussi devant palatale : *pēs* = peggio, *mēy* = meglio, *mēs* = mezzo, etc.; StR, 17, 5 ss), ou à Valestra (Malagoli, *Itd*, 10, 63 ss). Le v.-génois et des patois liguriens modernes connaissent *iē* en syllabe libre (P. 179, *ar fīē* = fiele), le génois moderne $\bar{e} < i\bar{e}$ (Parodi, *Agi* 16, 109), pareillement Voghera (Nicoli, *SFR* 8, 197 ss, § 16) et, à ce qu'il semble, P. 165, tandis qu'aujourd'hui le patois de Castellinaldo (dans le territoire d'Asti) est caractérisé par \bar{e} devant $-i$, u , a , et par un e moyen devant $-e$ et dans les oxytons, donc par un effacement partiel des conditions primitives. L'ancien dialecte d'Asti a conservé intact l' \bar{e} libre, ce qui correspond au fait qu'Asti (P. 157) est situé à la limite d'une vaste région piémontaise et lombarde d' \bar{e} intact (v. UD 293 et la carte ajoutée après p. 317, dessinée d'après 140 fiele et 1159 miele de l'*AIS*; cf. aussi la carte 697 *febbre*). Une grande partie de la Haute-Italie fait l'impression d'un champ parsemé des débris de la métaphonèse. Entre le romagnol, le ferrarais, le v.-padouan, le v.-trévise et le v.-bellunais d'un côté, et la région piémontaise-lombarde-rhétique, dont on va tout

1. Bertoni, *Il dialetto di Modena*, Torino, 1905; *Profilo storico del dialetto di Modena*. Genève, 1925.

à l'heure exposer les conditions; de l'autre, il y a des zones qui ne laissent entrevoir que sporadiquement les restes de la diphtongaison conditionnée avec leurs résultats (le plus souvent monophthongués) généralisés en syllabe libre avec plus ou moins de conséquence. Ce sont donc les restes ou débris des conditions antérieures, péries, qui sont d'une importance particulière pour la reconstruction des faits historiques. Et c'est pour cela que la zone piémontaise-lombarde d'*ɛ* libre intact, que nous venons de mentionner, est si instructive.

A ce propos M. v. Wartburg (ZrP, 48, 381, Ausgl. 120 s.), afin de sauver sa théorie de l'effet du substrat longobard sur la diphtongaison en Italie (où *ié*, *uo* sont considérés comme issus d'un allongement opéré par l'accent d'intensité) menacée justement dans un centre de domination longobarde, cherche à atténuer l'importance de l'*ɛ* libre conservé dans la dite zone par l'argumentation suivante. Là où les diphtongues supposées par sa théorie ne sont pas démontrables il parle de « différenciation vocalique » entre syllabe libre et syllabe entravée, laissant en suspens s'il s'agit des résultats d'une monophthongaison dans les premières. C'est pourquoi « genügt es aber nicht, nur Karten mit *ɛ* in freier Stellung heranzuziehen... Man muss vielmehr nachprüfen, ob *ɛ* in gedeckter Stellung gleich oder anders behandelt sei » (l. c., 381). M. v. Wartburg donc de se rapporter à la comparaison des cartes *fiel* (140) et *pelle* (91) et de conclure : « In mehr als vier Fünfteln der Orte stehen also *ɛ* in freier und *ɛ* in gedeckter Stellung an verschiedenen Orten des Vokalsystems. Ich sehe also nicht, wie hier Schürrs Auffassung gehalten werden könnte... » Sans entrer dans les détails de ces calculs et de notre discussion (cf. NUD 317, Dis 31), nous nous bornons ici à relever le fait qu'en syllabe entravée non seulement les *ɛ* (cf. Rohlf, IG § 57) mais aussi les *ɛ* ont subi dans certaines régions de la Haute-Italie une transformation, les derniers dans le sens d'une plus grande aperture et même d'un allongement et d'une diphtongaison secondaire (v. § 86) : d'où *pāl* dans les P. 176, 158, 150, *pēal* à 270. Nous enregistrons en outre dans *fēal* du P. 152 le même résultat d'une diphtongaison spontanée, décroissante comme il est caractéristique pour le romagnol (v. § 85) : l'*ɛ* libre de cette localité piémontaise, conservé dans une première phase, semble donc le point de départ d'une diphtongaison spontanée récente. Voilà pourquoi l'argumentation de M. v. Wartburg est illusoire.

§ 39. — A l'extrémité occidentale du Piémont dans le domaine franco-provençal, à Usseglio (cf. Terracini, Agi 17, 237 ss), nous trouvons *ɛ* <

ié conditionné par palatale, en syllabe libre et en partie (devant *s* + cons.) même en syllabe entravée. En Val Soana (Nigra, Agi 3, 9 s.) on découvre des traces de la diphtongaison primitive devant *-i* (*-u*) et consonne palatale et les commencements d'une généralisation en syllabe libre (*pia* = piede, avec *-ie* > *-ia* normal en position finale absolue dans certains parlers francoprovençaux modernes; cf. § 64). Au nord du Piémont, en Val Sesia, M. Spoerri (*l. c.*) a enregistré *ɛ* < *ɛ* en syllabe libre et devant *-ũ* dans la terminaison *-ellu*, devant *-a* cependant *ɛ* conservé. Dans la Valle Anzasca d'après Gysling (*l. c.*) *ɛ* devant *-u*, *-i* et cons. palatale se fait *ɛ*, *i*, résultats auxquels il faut ajouter quelques « avant-gardes » de la généralisation en syllabe libre (*kadręga*, *u m gręva*, *u s lęva*, *pręyz* = pietra, *pę* = piede, *lęwra*, etc.). Dans la Valle Antrona d'après Nicolet (*l. c.*) on a *ɛ* (en quelques endroits *i*) devant *-ũ* dans *-el* < *-ellu* (mais f. *-ęla* !), devant cons. palatale (*dęs*, *sęs*, *yęr*) et par là aussi dans *la męl* (cf. cependant *la fęl*, *lęwra*). La différenciation de *-ellu* et *-ella* est caractéristique pour tous les dialectes lombard-rhétiques, cf. pour Bergell (Val Bregaglia) G. A. Stampa¹ : « Auffallend ist das Zusammentreffen der Resultate von *-ellu*, *-ella* im OB. (différenciés dans la plupart des localités du Bergell !) ... Ein Vergleich mehrer Karten spricht zugunsten einer ursprünglich verschiedenen Behandlung von *-ellu*, *-ella* in den Alpen und vielleicht in ganz Oberitalien. Wenn auch nur sporadisch, so tritt doch *ɛ* (< *-ellu*) an zahlreichen Orten (auch südlich von Mailand) als Zeuge eines früher weitverbreiteten, jetzt z. T. untergegangenen Lautstandes auf. » Les résultats différents de *-ellu* et *-ella* peuvent donc servir de points de repère pour juger de l'ancienne diffusion de l'effet métaphonique de *-ũ* dans la Haute-Italie et en Rhétie : à l'exception naturellement des régions où la diphtongue a été étendue à toutes les positions comme p. ex. en Val Fassa². C'est ainsi que Salvioni allègue *ię* < *ɛ* devant *-ũ* et cons. palatale même en syllabe entravée et outre cela des phénomènes de métaphonèse causés par *-i* très répandus dans les vallées au nord du Lago Maggiore (Agi 9, 198 s., 240 s.; p. ex. *ferdięl-soręla*, *vięč-vęga*; *pięčen*, *mięy*; *nęrb*, pl. *nirb*, *pęrd* 1^e sg., *pird*, 2^e sg., etc.), de sorte qu'on y peut parler d'un véritable système de flexion interne du type méridional. En Val Leventina (Sganzini, *l. c.*) c'est pareillement la diphtongaison (avec la monophthongaison subséquente) devant *-i*, *-u* et cons.

1. Stampa, *Der Dialekt des Bergell*. Aarau, 1934, p. 70.

2. W. Th. Elwert, *Die Mundart des Fassa-Tals*. Heidelberg, 1943, p. 42, 43, n., 175.

palatale qui semble avoir fourni matière aux généralisations postérieures en syllabe libre (*fēr* = *fiele*, *mēr*, *grēu*, f. *grēva*, *ſēura*, *pēi*, sg. *pē*, etc.). C'est par là que se présente la transition au rhétoroman occidental et central, où d'après Ascoli (Agi 1, 15-19, 124-127, 170-173) et Gartner¹ la diphtongue est documentée conditionnée par *-i*, *-u* et cons. *palatale* en syllabe libre et entravée comme base des évolutions postérieures (en domaine rhétique surtout avec rétraction d'accent)².

Les évolutions ultérieures résultant de ces prémisses en rhétoroman seront encore discutées. Dans la région alpino-lombarde nous avons observé très souvent la diphtongue dépassant ses conditions originaires et s'étendant à la syllabe libre : la carte 140 (*fiele*) de l'*AIS* en donne une idée claire en laissant entrevoir des formes diphtonguées se répandant jusqu'en lombard (P. 243, 244) et celles avec *e* monophthongué jusqu'en vénitien, où *ye* recommence.

§ 40. — On peut donc conclure que les conditions primordiales de $\bar{o} < \varphi$ (passé par les étapes $uo > \ddot{u}\varphi > \ddot{u}e, \ddot{u}\bar{o}$) commun aujourd'hui à la moitié occidentale de la Haute-Italie et de la Rhétie sont celles que nous pouvons encore constater dans les Alpes piémontaises et lombardes de la Val Sesia jusqu'à la Val Leventina et dans les dialectes rhétoromans des régions occidentales et centrales, à savoir *-i*, *-u* et cons. *palatale*, donc p. ex. *-ϕlu > -ō(l)*, f. *-ϕla, örb*, f. *ϕrba, fōya*, mais naturellement *ṛṑda* : « con tutta probabilità queste varietà stanno a rappresentare un'antica condizione linguistica, già propria di tutto il lombardo, tramontata diggià a tempo di Bonvesin (seconda metà del sec. XIII) » : ainsi Bertoni³. Parti de ces conditions fondamentales \bar{o} se retrouve étendu à la syllabe libre dans la plus grande partie de la Haute-Italie occidentale, comme on peut s'en convaincre en consultant la carte 137 (*cuore*). Dans la Lunigiana, dans le bassin du Magra supérieur, φ représente l'intermédiaire entre l'*uo* toscan et l' \bar{o} émilien-ligurien-lombard, qui commence à

1. Th. Gartner, *Handbuch der rätoromanischen Sprache u. Lit.* Halle, 1910, p. 151 ss; pour le Bergell W. v. Wartburg, *Bündn. Mbl.* 1919/11 et *Stampa l. c.* 69 s., 78 s.; M. Lutta, *Der Dialekt von Bergün.* ZrP Bh 71, p. 55 ss.; G. Pult, *Le parler de Sent.* 1897, §§ 28, 30.

2. Le dialecte de Bergün, en quelque sorte caractéristique pour toute la région grisonne, présente la plus ancienne phase de la diphtongue *ye* devant *rr*, *ss*, *ts* (*fyer*, *syas*, *myets* < *mediu*, p. 56) et dans le groupe *-ϕntu* (p. 82), les autres fois *i*? (p. 55 ss.). Pareillement $\varphi > u\bar{o} > \ddot{u}\bar{o} > i\bar{o} > ye$ conditionné par *-i*, *-u* devant *ss*, *ts*, *nn*, *mm* (*dyes* < *dossu*, p. 100 s.), *we* devant *ct* (*nwets* < *nocte*, p. 102 s, c'est-à-dire $\ddot{u}\bar{o} + it > we$ par dissimilation) et autres fois *i*? (p. 100).

3. Bertoni, *Itldial.* 66 s.; Meyer-Lübke, *IG* § 43.

Gigliana, Ponticello et Pontremoli (P. 500) : φ et \ddot{o} apparaissent conditionnés par $-i$, i et en syllabe libre. Sarzana avec S. Lazzaro et Fosdinovo forment un îlot avec φ en partie conservé ou rétabli d'après des modèles comme *rōda* (Bottiglioni, RDR 3, 102 s.) : faut-il y voir des restes des conditions toscanes primitives ? (v. § 23). En ligurien et à Voghera \ddot{o} se trouve en syllabe libre et devant cons. palatale. Le v.-piémontais d'Asti (d'après l'étude de Giacomino, l. c.) présente \ddot{o} (*æuf*, *næuf*, *cœur*, *æugl*, *feuglia*), devant $-a$, $-o$ cependant o (*fora*, *nova*, *bestiola*, *bona* et *om*, tandis que *bon* est dû peut-être au f. ou à la nasale). A ce propos les observations de Giacomino sont très significatives : « Troveremo poi, che \ddot{o} ed o alternino nelle medesime voci ; queste alternazioni però... non dipendono già da alcuna particolare incoerenza fonetica dell'antico astigiano, ma bensì da ciò, che l'autore (= Alione) varia od altera a bello studio la parlata che mette in bocca a certi suoi personaggi, sia per farne sentire la patria diversa, sia per distinguerne l'età, il sesso, la condizione sociale, la cultura, la professione, ecc. Due vecchie ci fanno sentire, per ben tre volte, φo = giuoco., e sarà come un arcaismo, dappertutto altrove avendosi φeu ... L'ortolano Nicora dirà *bo* per « bue »...; ma nel prologo del Milaneyso, ecc. leggiamo *beu da lag* « buoi da latte »... Notevole che il dittongo manchi alle forme femin. *nova*, *bestiola*, ecc., allato a *næuf*, *faseu* : ma però si confronti il sost. plur. *preuve* « prove »... colla voce verbale *provon*... » (l. c., 408). Il est évident que la langue d'Alione, abstraction faite de certaines intentions stylistiques ou artistiques, laisse entrevoir, à travers la lutte linguistique entre les différentes couches sociales, la formation successive des conditions piémontaises modernes partant de celles de la métaphonèse ($-i$, $-u$, cons. palatale) et de la généralisation postérieure de \ddot{o} en syllabe libre, avec des restes de φ conservé notamment devant $-a$, $-o$. C'est ce qui nous rend compréhensible l'état du piémontais moderne comme résultat d'un mélange linguistique. Des conditions pareilles nous présente aujourd'hui Castellinaldo. Il en est de même en Val Soana où nous constatons $u\acute{e}$ conditionné par $-i$, $-u$ et cons. palatale avec des généralisations en syllabe libre et des exceptions devant $-a$, $-o$ (p. ex. *linpola* = nocciuola, *om*, etc.). Toutes ces circonstances nous rappellent les conditions francoprovençales (v. §§ 63, 64). D'autre part c'est en Val Sesia et dans la région tessinoise étudiée par Salvioni (*ört*, *mört*, *örb*, *öss*, *föya*, *inçöy*, mais *örba*, *cör*, pl. *cör*, *fört-fört*, *pröw* 1^e sg., *pröw* 2^e sg., etc.; Agi 9, 202, 244 ss) que les conditions caractérisées plus haut se présentent avec le plus de netteté : elle préludent à celles du rhéto-

roman. Par rapport aux dialectes du Bergell (Val Bregaglia) supérieur et inférieur ($-\bar{a}l$, f. $-\phi l\alpha$, resp. $-\bar{o}l\alpha$) Stampa se prononce ainsi : « Die verschiedene Behandlung von $-\phi lu$ und $-\phi la$ ist nach dem AIS sehr charakteristisch auf einem ausgedehnten Gebiet Oberitaliens. Sie findet sich auf einer kompakten Zone von den Westalpen bis ins Engadin, Poschiavo und Bormio. Im Südwesten bildet der Tanaro bis zum Po die Grenze. Dann verläuft diese in ziemlich gerader Richtung nach dem Norden und folgt dem Tessin bis zum Langensee. Der südliche Zipfel des Kantons Tessin gehört nicht mehr dazu, wohl aber der Norden wenigstens zum grössten Teil... Im Lombardischen hat schon vor Bonvesins Zeiten Ausgleichung zwischen Femininum und Maskulinum stattgefunden... ». C'est pourquoi nous avons cru (UD 296) devoir considérer la différence entre $-o(l)$, resp. $-ul$ et f. $-\phi la$ encore dans les patois du Comelico¹ comme une dernière irradiation de ces conditions. M. Elwert, en parlant du dialecte de la Val Fassa (l. c., 50, n. 213) est d'un autre avis : « Der Unterschied zwischen $-e\phi lu > \bar{e}l$ und $-e\phi la$ zu $-\phi la$ erklärt sich wie bei $-\bar{e}llu > \bar{e}l$ als eine Übertragung aus dem Plural ($-e\phi li > w\phi li > \bar{e}y$). Dies dürfte auch für den Unterschied zwischen Maskulin und Feminin bei $-e\phi lu$ im Comelico verantwortlich sein. Bei dem sonstigen Fehlen des u -Umlautes in Zentralladinien scheint es mir kaum angängig mit Schürr, RF 50, 294, 296, in Zentralladinien hier eine Ausstrahlung westoberitalienisch-rhätischer Verhältnisse zu sehen... ». Or si ϕ en Val Fassa s'est diphtongué devant $-i$, i , cons. *palatale* et en syllabe libre à l'exception de la position devant $-a$, $-o$ (donc $m\phi la$, $r\phi da$, $f\phi ra$, $n\phi ra$, $-\phi la$, $s\phi r < soror$, etc., l. c., 48, 50), la dernière circonstance ne saurait être interprétée trop différemment du fait que les \bar{e} , ϕ dans des mots du type *petrà*, *erat*, *mola*, *sola*, *rota*, *foras*, *volat*, *nora* sont restés généralement intacts dans les parlers rhéto-romans², c'est-à-dire comme dernière conséquence des conditions primordiales qui évoquèrent les diphtongues devant $-i$, $-u$ en les banissant devant $-a$, $-e$, $-o$. C'est la même règle primitive qui a conservé ϕ dans les pluriels en $-os$ (p. ex. *qs*, *grqs*, *kqrnts*), en opposition aux sg. en $-u$ (*iqs*, *grqs*, *tyjarn*), dans les Grisons près des sources du Rhin, antérieurement aussi à Müstair³. Si donc en ladin central l'effet métaphonique de $-u$ n'est

1. l. c., 307 et C. Tagliavini, *Il dialetto del Comelico*. Genève, 1926, p. 41 s.

2. C. Battisti, *Storia della questione ladina*. Firenze, 1937, p. 43 n.

3. Gartner, *Handb.* 159, 161; Schorta, *Lautlehre der Mundart von Müstair*. Rom. Helv., VII, § 58.

plus démontrable directement, il est à déduire indirectement et du point de vue géographique.

§ 41. — Dans ce sens la carte 187 (*gobbo*) de l'*AIS* est très instructive : la différence entre *göb* et f. *goba* commence à se faire sentir d'un côté en émilien (P. 453 ; *gop*, *goba* à 456), elle est caractéristique de l'autre pour le piémontais septentrional et le tessinois. L'ancienne métaphonèse de *é*, *ô* dans toute la Haute-Italie, notamment dans l'ancien vénitien de la Terra ferma, en ladin central et oriental, etc., a été étudiée par Ettmayer (RF 1902, 514 ss, 532 ss, 626 ss). Dans la Haute-Italie ce sont surtout les exceptions de la prétendue diphtongaison « spontanée » de *é*, *ô* en *ié*, *uó* en syllabe libre qui dénoncent les circonstances dans lesquelles la diphtongaison n'a pas eu lieu non plus dans l'Italie méridionale et centrale : devant *-a*, *-e*, *-o* en position finale ! Par conséquent les *ié*, *uó* en syllabe libre dans la Haute-Italie sont dus à la généralisation des diphtongues originairement métaphoniques. La généralisation s'est produite dans la Haute-Italie de même qu'en Rhétie à mesure que la flexion interne, inhérente originairement à la métaphonèse, s'est décomposée ou a manqué de se consolider.

Enfin, pour jeter un coup d'œil rétrospectif sur les conditions de la Haute-Italie nous nous rapportons à ce que M. Rohlfs (IG §§ 95, 116) dit des colonies gallo-italiennes dans l'Italie méridionale : « Man darf also für das oberitalienischen Heimatgebiet der drei Sprachenklaven (wahrscheinlich der südliche Piémont, s. Verf. ZrP 51, S. 279 u. 61, S. 122) den Rückschluss ziehen, dass hier im 12. Jahrhundert der Diphthong drei Möglichkeiten der Entstehung hatte :

1. vor Palatal in freier und gedeckter Stellung
2. vor auslaugendem *-i* in freier u. gedeckter Stellung
3. in gewissen Fällen in freier Silbe. »

§ 42. — Si nous avons pu choisir le v. -padouan comme point de repère pour nos considérations sur l'état des dialectes septentrionaux c'est qu'il contenait pour ainsi dire en germe les traits caractéristiques de tous les dialectes environnants : des dialectes de la Terra ferma et de la ville de Venise, en préluant en même temps aux conditions frioulanes. Ascoli avait déjà cherché la particularité du vénitien proprement dit dans le débarras successif de traits rhétiques, notamment des diphtongues en syllabe entravée. Il s'agit donc là autant d'un mélange linguistique que d'un démêlement subséquent ou de la constitution d'un nouvel ordre. C'est ce qui s'est passé dans toute la zone de transi-

tion vénéto-ladine. Mais comment le frioulan a-t-il reçu ses diphtongues apparemment inconditionnées en syllabes libres et entravées ? Dans presque tous les dialectes rhétoromans l'*é* de *hibernu* s'est diphtongué normalement (Gartner, *l. c.* 152 s.) et c'est par analogie phonologique que *ie* devant le groupe *r* + *consonne* peut avoir été généralisé dans des mots comme *verme*, *perdere*, *terra* aux sources du Rhin en sursilvain et subsilvain, en Val Gardena (Grödnertal) et à Livinallongo (Buchenstein) et en Frioul. Un tel processus y peut avoir été pour quelque chose. En tout cas le grison possède des généralisations de l'*ié* métaphonique aussi en syllabe entravée, ce que l'on peut constater d'après les tables de Gartner (*l. c.*, 154), à savoir en Tavetsch, en sursilvain et subsilvain, à Bergün (cf. Lutta, *l. c.*, 68), autrefois généralement en Engadine¹. Devant des groupes de consonnes et -*a* l'*ié* y fut élargi en *ia*, tandis que dans d'autres positions il se fit *iʷ*, évolution qui d'après M. Duraffour (*Rlir*, 8, 43), « apparente directement et géographiquement ces parlers aux parlers franco-provençaux ». Outre cela il y a une zone en ladin central comprenant la Val Gardena, la Val Fassa et Livinallongo (P. 315) où, d'après l'excellente monographie de M. Elwert (*l. c.*, 41) « Das Primäre war die bedingte Brechung vor folgendem Palatal... Danach erfolgte eine verallgemeinernde Übertragung des *yɛ* für *ɛ* in alle Stellungen. » La diphtongue issue de *ɔ* (*wɔ* > *wɛ* > *æ* > *ɛ*) devant -*i*, *i* et cons. *palatale* n'y fut cependant généralisée qu'en syllabe libre, à l'exception de la position devant les finales -*e*, -*o* (*l. c.*, 48, 50) : « Die Verhältnisse, die bei der Entwicklung des vlat. *ɔ* in Fassa, Grd. und Bch. herrschen, entsprechen durchaus denen des Alt- und Neupaduanischen, des Altbellunesischen, Altrevisanischen und Stadtvenezianischen. Besonders zu beachten ist dabei : erstens, dass das Fassanische und seine Nachbarmundarten den Mundarten Venetiens darin begegnet, dass das Brechungsergebnis beim *ɔ* in geringerem verallgemeinert wurde als beim *ɛ* : zweitens dass dem Schwanken in der Durchführung des Brechungsergebnisses in freier Silbe vor auslautendem *a*, *e*, *o* in den genannten örtlichen Mundarten in Fassa, Grd. und Bch. das fast völlige Fehlen der Brechung vor folgendem *a* entspricht. » (*l. c.*, 50-51). On peut donc observer que la généralisation s'est effectuée ici successivement et par degrés, et que le senti-

1. Pult, *l. c.*, § 26 ss. ; Lutta, *l. c.*, p. 68 n 1 ; Schorta, *l. c.*, § 35 : « ist die gemeinrätische Diphthongierung des *ɛ* in offener u. geschl. Silbe vor auslautendem *u*, *i* sowie vor *j* der Gruppen *rj*, *sj* meist zu *ɛ* vereinfacht worden. -a) Als *yɛ* erscheint heute nur mehr *ɛ* vor *r* + Konsonant. »

ment de quantité syllabique ne pouvait donc être très prononcé. Ces conditions incohérentes ne peuvent donc être que le résultat d'un mélange linguistique qui n'a pas encore abouti à un ordre consolidé. Cet ordre est plus ou moins rétabli en frioulan, où la diphtongue en syllabe libre et entravée (devant *rr*, *r* + *cons.* élargi en *ia*, *ua* constitue la règle, p. ex. *piël* = pelle, *i'ara*, *u's* = osso, *m^uart* = morde et morte). Les rapports du frioulan avec les zones que nous venons de mentionner, pourraient avoir été déterminés par des recolonisations de la plaine frioulane dévastée au x^e siècle par les Hongrois, recolonisations parties justement de la zone alpine en question. Les prétendues diphtongues « inconditionnées » en syllabe tant libre qu'entravée du frioulan sont donc dues probablement à un mélange linguistique comme celles de Rome pendant les xiii^e-xvi^e siècles (v. § 17).

§ 43. — A cet égard les dialectes d'Istrie étudiés par M. A. Ive (v. p. 141, n. 2, antérieurement Ascoli, *Agi* 1, 435 ss) sont particulièrement instructifs. Plusieurs couches linguistiques se sont superposées ici, dont l'une était frioulane. Il y faut compter aussi avec la possibilité d'une couche préladine et prévénitienne : « Pur nell'Istria, il linguaggio ladino, nella sua varietà friulana, venne a toccarsi, e in parte a fondersi, con un linguaggio che si rannoda al veneto di terra ferma e ha quindi in sé medesimo delle somiglianze ingenite con parlari ladini. Ma qualche altra elaborazione del latino, che si avrà forse a riconoscere propria e indigena dell'Istria, qui ancora deve entrarci; e più a levante, nel Quarnero, si può legittimamente sospettare di aver le reliquie di qualche dialetto, che formasse come anello di transizione fra i parlari dell'Italia alpina e quell'estrema latinità orientale che si stese dall'Illirico al Ponto » (ainsi Ascoli, *Agi* 1, 435). C'est à la couche frioulane qu'il faut attribuer les diphtongues « inconditionnées » de *e*, *o* (c'est-à-dire indépendantes de la finale) en position entravée qui caractérisaient jadis le patois frioulan (récemment vénétianisé) de Trieste et de Muggia ¹. La couche la plus ancienne rappelant les conditions du v. -padoûan-trévisan-bellunais (v. § 33), appelée « istriote » par Ive, avait en particulier la métaphonèse et non seulement l'inflexion de *á* devant *-i* (dont on découvre les restes dans la formule *-ani* > *-en* à Valle Dignano; Ive, *l. c.*, XIII, XIV, 89, 108),

1. Ascoli, *Agi* 1, 479, notamm. 491 s., 497 s. et 10, 462; E. Schatzmayr, *Avanzi dell'antico dialetto triestino*. Trieste, 1891; G. Cavalli, *Reliquie ladine racc. in Muggia d'Istria*. *Archeog. triest.* NS. XIX, 72 ss; Battisti, *Testi dial. it.* 1, 21 ss.

mais aussi, pour ainsi dire, comme contre-épreuves les formes non diphtonguées *beŋ, veŋ, fel, karęga, intręgo, vɔl, ɸɔl, fiɔl* et généralement *-ɔl, -ɔla, ɸm, sɔr < soror, kɔr, mɔro, bɔra* et, il est vrai, aussi *fɔgo, lɔgo*, etc. en face des pl. *-uoi < -ɔli, vuoi = voglio et vuoi, puoi = posso et puoi, uóyo, fuó(i)ba < fovea, zuóiba < jovia*, etc. Partant de cette base et sous l'influence frioulane les diphtongues ont inondé la syllabe entravée (*piel = pelle, favięla, miero, invierno, ġięrba = erba, sięte, nięsa = nięce; kuórno, kuórda, puórta, duórmo, uóto*, etc.) notamment à Rovigno (Ive, 5 s., 11 s.) en s'y étendant à l'*ɔ < au* (*paruola, puoko*, etc.) et à l'*ę < ai* (*purasie, sie < saio, sapio, ġięba = gabbia*, etc.). Pour Gallesano : « Il dittongo ricorre come nel dialetto di Rovigno, senza che se ne possa ben determinare la ragione, all'infuori forse di quella dell'antica posizione... » (Ive, l. c., 126). C'est certainement la généralisation secondaire des diphtongues en syllabe entravée, qui, partant de *ę-*, *ɔ-* en position initiale, a causé la prosthèse plus ou moins constante de *y* devant *e-*, *i-* et celle de *w* devant *o-*, *u-*, respectivement l'épenthèse d'hiatus à l'intérieur (Ive, l. c., les §§ 62 et 79 des différents patois locaux). La prosthèse de *y* se retrouve avec une constance remarquable en végliote, à propos duquel Ascoli (Agi 1, 438 n) se rapporte aux phénomènes parallèles du slave et de l'albanais, et en roumain (v. § 47).

§ 44. — Dans le voisinage immédiat du frioulan et de l'istriote le végliote a adopté de son côté les diphtongues « sans conditions », à savoir *ę* en syllabe libre $> ię > i^v > i$ (*dik < decem, pi < pede*, pl. *pić*), *ɔ > uó > ú² > u* (*fuk, bu < bove*), en syllabe entravée cependant *ię > iđ* (*pial, miarda*, etc.), *uó > uđ* (*kual, muart*, etc.). L'*ɔ* secondaire (*đ < á*) a pris le même chemin avec la différence cependant que devant voyelle finale conservée (*-a* et *-o* après *muta + liquida*) en syllabe libre il existe encore la phase antérieure *úđ*. Ici encore l'inflexion a laissé ses traces directes dans les résultats de *đ -i* (v. § 27) ¹ qui sont naturellement antérieurs à la labialisation de l'*đ*. Celle-ci a eu lieu quand la généralisation de *uó* métaphonique était encore en cours. En tout cas la distinction entre syllabes libres et syllabes entravées est postérieure ici à la généralisation des diphtongues métaphoniques, mais antérieure à la diphtongaison « spontanée », comme on le verra par la suite (§ 98).

§ 45. — La position du roumain dans l'ensemble des faits de diphtongaison romane ne saurait être jugée sans tenir compte des anciennes

1. Bartoli, Dalm. §§ 286, 289, 339; Ive, Agi 9, 150.

connexions géographiques du roman balkanique. A cet égard, à côté des affinités connues du dalmate avec le roumain, la zone de vocalisme roumain (autour des PP. 732, 733 de l'*ALS*) découverte par M. Lausberg en Lucanie est d'une importance particulière, bien que justement ces connexions par-dessus l'Adriatique doivent avoir été interrompues de très bonne heure. En tout cas on ne saurait douter de l'effet métaphonique de *-i* et *-u* sur *é, ó* comme point de départ que le roman balkanique ou pré-roumain doit avoir eu en commun avec l'Italie méridionale. Et cela d'autant plus que « *anticiparea asupra articulației următoare* », l'anticipation sur une articulation suivante, est d'après S. Pușcariu, l'un des traits fondamentaux du système phonologique roumain ¹. Il y a cependant deux choses à élucider.

Dans une première époque préhistorique les diphtongues métaphoniques ne semblent pas avoir contribué à créer un système de flexion interne analogue à celui de l'Italie méridionale. Cela s'expliquerait par la conservation des finales autant que par l'existence d'une déclinaison à deux cas, deux éléments qui, combinés, caractérisaient suffisamment cas, genre et nombre des substantifs et adjectifs. Et c'est probablement aussi la raison pour laquelle il n'y a pas de vestiges d'inflexion de *á, é, ó*, tandis que l'inflexion de *á* doit avoir existé en dalmate, puisqu'elle a laissé des vestiges en végliote. Avec l'ancien végliote le pré-roumain doit avoir eu de commun — et pour les mêmes raisons (absence d'une flexion interne et de la distinction quantitative des syllabes) — la généralisation des diphtongues métaphoniques même en position entravée. Le roumain a donc *fier, piept* < *pectus, piatră* < *pieatră* < *pietra* < *petra*, etc. ², mais il manque des résultats analogues de *o*, au moins dans la langue littéraire — et en apparence.

La coïncidence de *ũ* avec *u* y semble avoir eu pour conséquence celle de *ö* avec *o* (opinion de Meyer-Lübke), de manière que la série des voyelles vélaires aurait disposé de trois degrés seulement en opposition aux quatre de la série palatale (Lausberg). Peut-être s'agit-il là d'un « mirage ». Le roman balkanique n'a pas été sans adopter quelques mots avec *o* < *ũ* comme avant-gardes de l'évolution généralement romane :

1. Pușcariu, *Limba română* 1,71, 181. Pour plus de détails v. RuD.

2. Que la généralisation de *ie* semble avoir été un processus lent et successif, c'est ce qui nous est démontré par l'assibilation de *t* devant *i* dans *ține* < *tēnet*, *țara* < **tieara* < *terra* en opposition à *țimp, dinte, ținar* avec fermeture antérieure de *e* devant *n, m* + *cons.*

« Cele câteva cuvinte în cari *u* scurt latin apare în limba română ca *o* (*autumnus* > *toamnă*, *rubeus* > *roib*, *cufea* > *coif*, *muria* > *moare*) par a fi fost întâii crainici care aduceau din vest o inovație de limba care nu s'a mai putut generaliza... » (Pușcariu). On trouve des faits pareils (*ü* > *o*) en illyroroman (albanais et surtout en dalmate), respectivement végliote ¹. C'est ce qui nous fait douter de la prétendue coïncidence ancienne de *ō* avec *o* en roman balkanique et des trois degrés de la série vélaire. D'autres faits viennent renforcer ce doute.

§ 46. — Voici comment M. Pușcariu (*l. c.*) caractérise les phénomènes de diphtongaison en roumain : « În românește observăm trei mari valuri de diftongare, deosebite și cronologic și în ceea ce privește condiții în care apar. Avem mai întâi prefacere străveche a lui *ē* accentuat latin în *ie* — nu și a lui *ō* în *uo* — cu rădăcini în latina vulgară. Mai târziu, însă tot în vremuri străvechi, *e* și *o* accentuați s'au prefăcut în *ea* și *oa*. Aceasta diftongare e condiționată de vocala *a* din silaba următoare și se explică printr'o anticipație de rostire, în consonanță cu sistemul fonetic românesc. În timpuri recente se observă al treilea val mare de diftongare, care atinge aproape toate vocalele : *e* se prefăce în *ie* (*buriete*, *Vîeta*), *i* în *ii* (*îinimă...*), *o* în *uo* (*puot*, *duomn...*), *a* în *âa* (*mâare*), *ă* în *âă* (*ovăăs...*). Nici el nu se datorește influenței vreunui superstrat. » Eh bien, la diphtongue *uo* se trouve encore dans d'autres conditions, notamment en position initiale en méglenite (*uom*, *uorb*, *uo*, *uou*) ², en istro-roumain (*uopt*, *uoklu*, même en mots d'emprunt comme *uôsân*) ³.

§ 47. — Outre cela le parallélisme originaire dans l'évolution de *ē* et *ō* en roumain peut être illustré par les considérations suivantes. Nous croyons avoir démontré (UD 299) que la prosthèse de *y* devant *e*-initial ou en hiatus n'est pas due à l'influence du superstrat slave, mais dérive d'une évolution autochtone. La diphtongaison de *ē*-initial dans des mots tels que *ieri*, *ies* < *exeo*, *ieu*, *iederă*, *ied* < *haedus*, *iarbă* < *ierba* < *herba*, *iască* < *iesca* < *esca*, *iera* < *erat* d'où *ieră*, et celle de *ē* médial

1. Pușcariu, *Locul limbii române între limbiile romanice*. *Ac. Rom. Discursuri*, XLIX, 24 s.; pour l'albanais E. Petrovici, *Dacoromania*, 7,345 s.; pour le dalmate Bartoli, § 295.

2. Pușcariu, *Etym. Wörterbuch d. rum. Sprache*. Heidelberg, 1905 et *Dacoromania* 7,24 n.

3. Pușcariu, *Studii istror*. II, 44, p. 95 « Inițialul *o* se pronunță ca la noi în multe regiuni, adesea ca *uo*... Pe cât se pare însă rostirea *uo* în loc de *o* nu e regională, ci individuală, încât nu putem arăta condițiile în care apare. » Cf. *Dacor.* 7,43.

ainsi que l'amuïssement de *b* ou *l* dans *iarnă* < *hiberna*, *iepure* < *lepore*, *iert* < *liberto*, *iau*, *ia* < *levo*, *levat*, en outre la transmission de *ie* en position protonique (*ierbós*, *iernéř*, *iertă*, *ieră*, etc.), donnèrent lieu à un phénomène de phonétique syntactique : après les finales vocaliques encore généralement conservées l'*i* d'un mot commençant par la diphthongue *ié* fut considéré comme épenthèse d'hiatus et généralisé dans cette fonction devant *e-*, sans qu'ils'agisse là d'une norme fixe. Pușcariu (Daco-romania 2, 59 et 7, 23) lui-même admet dans sa prononciation la coexistence de *aier* et *aer*, *trebuie* et *trebue*, *vuiet* et *vuet*, abstraction faite des néologismes. D'une manière analogue, partant de cas comme *linu* > *iin*, la prosthèse de *y* s'est étendue à *i-* initial (cf. *iinimă*, etc.). C'est ce qui nous laisse entrevoir les conditions de la « troisième onde de diphtongaison » dont parle M. Pușcariu dans le passage cité plus haut. En tout cas *é-* diphtongué a donné lieu à la prosthèse de *y* non seulement en roumain, mais aussi en végliote et en istrien (v. § 43). Et d'une manière analogue *ó-* diphtongué a produit la prosthèse de *w*. Nous considérons donc l'*uo-* initial dans les cas plus ou moins sporadiques des dialectes roumains comme derniers vestiges d'un état de choses très ancien. En position initiale *uo-* s'est conservé partiellement, l'*u* (*w*) étant considéré comme épenthèse d'hiatus après finale vocalique, notamment après *-u* encore conservé. En effet M. Gamillscheg parlant dans ses études de dialectologie roumaine ¹ de la coexistence de *o* et *uo* dans le même mot, surtout en position initiale (« Es besteht also ein beständiger Wechsel zwischen *o-* und *uo-* Formen beim gleichen Wort ») y ajoute : « Mundarten im Norden von Tirgu-Jiu schieben im Redetakt zwischen *a-o* und *i-o* ein *u* ein, s. *lauolaltă*, lit. « la olaltă », *numauodată*, lit. « numa(i)o dată » ; *fiuodată*, lit. « fi o dată », s. Olt. Ma. 13. Die Möglichkeit des Wechsels zwischen *uo* und *o* wird also grammatikalisiert, um den Hiatus zu vermeiden... » (l. c., 44). Et il insiste sur les cas où *u* apparaît comme son de transition entre consonne labiale et *o* (*vuostu*, *vuoua*, *fuok*, *puork*, *puom*, *puort*, etc. (l. c., 45).

Depuis les études dialectologiques de M. Gamillscheg la publication des premiers volumes de l'ALR a donné la possibilité d'étudier l'apparition et la diffusion de formes avec *uo* dans tout le domaine de la langue roumaine. A en juger d'après les cartes 21 (*ochiu*) et 188 (*om*) de

1. Gamillscheg, *Oltenische Mundarten*. Sitz.-Ber. Ak. Wiss. Wien 190/3, 1919 p. 51 s. et *Die Mundart von Serbanești-Titulești*. Berliner Beitr. rom. Phil., 1936, 40 ss.

l'ALRM I et 16 (*orb*) ALRM II la diphtongue *uo* issue de *o-* initial appartient à tous les dialectes roumains, y compris l'istro- et macédonoroumain et le méglénite, et est par là même d'origine ancienne. Si elle semble faire défaut dans quelque zone des cartes (p. ex. 21) cela tient plutôt au caractère fugitif de l'élément semi-vocalique et à son apparition facultative qu'à une véritable absence. L'*uo* remplaçant souvent *o-* initial devant l'accent, tel que nous le font voir les cartes 290 (*omorim*) ALR I et 89 (*osos*) ALR II ne fait que renchérir sur le parallélisme avec *y* prosthétique devant *e-*. Autrement dit, la diphtongue *uo-* en position initiale a pu se maintenir de son côté et s'étendre à d'autres *o-*, même proto-niques, grâce au rôle d'épenthèse d'hiatus de son premier élément.

Cet *uo-* initial est donc à considérer comme dernier vestige de l'ancienne diphtongaison « romane », fait par lequel le parallélisme entre les résultats de *é* et *o* est rétabli en roumain. L'évolution ultérieure des diphtongues *ié*, *uó* cependant n'est plus tout à fait parallèle. Dans d'autres domaines romans elle ne l'est pas non plus.

§ 48. — On peut constater que *uo* a été plus sujet aux tendances de monophtongaison que *ie*. En ferrarais p. ex. (v. § 35) *ié* (*yé*) a été réduit à *e* après cons. *palatale* ou cons. + *r* (comme en toscan), tandis que *uo* (*wó*) a été généralement monophtongué en *o* (à l'exception cependant de la position après *labiale*, *vélair*, *s*, *st* — avec *s* un peu arrondi — donc après consonne homorganique). A cet égard les conditions de certains dialectes portugais (v. § 73) sont particulièrement instructifs. L'apparition des diphtongues *yé*, *wó* y est facultative, ce qui s'explique par la nature très fugitive du premier élément, à peine saisie par l'attention du sujet parlant. Le premier élément de *wó* est cependant plus stable en position initiale et après *labiale*. Les *yé*, *wó* de ces patois portugais apparaissent, il est vrai, non seulement en correspondance avec les *é* > *e*, *o* > *o* inflexionnés de la langue littéraire, mais correspondant à tous les *e*, *o* littéraires, soit par analogie secondaire soit par hypercorrection. C'est une situation pareille, dans laquelle se trouve aujourd'hui *uo* en roumain.

§ 49. — Les époques de la diphtongaison et de la monophtongaison n'ayant légué à la langue littéraire que *o*, une restitution secondaire de *uo* dans les couches sociales inférieures devait embrasser aussi les *o* originaires. C'est ce qui est arrivé en effet et qui est démontrable à l'intérieur notamment dans les adjectifs en *-osu* (cf. carte 89 *osos*, 103 *sperios*, 63 *burtos*, etc. ALR II). Toutefois il n'est pas démontrable avec la même aisance qu'après *labiale* *uo* se soit conservé aussi constam-

ment qu'en position initiale et plus fréquemment qu'après d'autres consonnes, bien qu'on le trouve aussi dans des mots d'origine slave tels que *podul* (c. 50 ALR II). Sans pouvoir parler à cet égard d'une différenciation dialectale, il faut constater que *uo* se présente d'une manière facultative après toutes les consonnes et dans toutes les régions, avec un maximum de constance et de diffusion cependant en position initiale.

§ 50. — Comment donc expliquer la monophthongaison de *uo* qui s'est réalisée notamment dans la langue littéraire, tout en échouant en position initiale dans la langue parlée ? C'est donc à l'intérieur des mots, après consonne, qu'elle doit avoir eu son point de départ. Les monophthongaisons partielles de *ié* sont très instructives à cet égard. Dans certaines régions (en Olténie, Banat et dans la Transylvanie du Sud-Ouest) la diphtongue *ié* a été réduite à *e* après consonne *labiale* (cf. carte 3 « ie în cuvântul piele » et 2 « palatalizarea lui p în piele » ALRM I), sans que celle-ci semble palatalisée par *i*. La palatalisation des consonnes labiales par *i*, *i* suivants, très répandue dans tous les dialectes roumains et par là très ancienne, est restée étrangère à la langue littéraire et n'a pas réussi à s'imposer dans les régions mentionnées. C'est dans les dernières que nous trouvons *pele*, *pept*, *fer* etc. au lieu de *piele*, *piept*, *fier* : c'est là aussi l'orthographe adoptée par le vocabulaire de Barcianu originaire justement de la Transylvanie du Sud-Ouest. Et comme lui presque tout le monde écrit aujourd'hui *meu*, tout en prononçant *mieu* (préférant en même temps la graphie latinisante !). Que s'est-il passé ? Le système phonétique du roumain, cherchant l'adhésion immédiate, cherche par là même à surmonter la distance articuloire entre la consonne labiale et la semi-voyelle *i* qui n'ont de commun aucun élément. D'où la palatalisation des labiales au moyen d'intermédiaires tels que *p^k* ou *p^ɸ*, *f^h*, *m^h*, etc. dans tous les quatre groupes dialectaux roumains. Une dépalatalisation telle qu'elle est survenue dans les régions mentionnées ci-dessus a pour conséquence en même temps la réduction de la diphtongue par perte de l'élément semi-vocalique confondu dans le son de transition palatal (abstraction faite de la langue littéraire) ¹. C'est d'une manière analogue (plus exactement par la fonction contradictoire de la pointe de la langue dans les deux articulations successives) que s'explique l'absence ou la réduction de *ie* après *n*, *r*, tandis qu'après *č*, *ğ* (*cer*, *ger*) il s'agit plu-

1. Schürr, *Cahiers S. Pușcariu* II (1953), 32 s.

tôt de l'absorption de la semi-voyelle *i* par l'élément palatal ¹. Or pour la diphtongue labiale *uo* c'est une consonne dentale qui joue à peu près le même rôle qu'une labiale pour *ie*. Il faut donc présumer que la monophthongaison de *uo* s'est effectuée d'abord après une consonne n'ayant de commun avec *u* aucun élément, donc après les dentales, plus tard après les vélaires et en dernier lieu après les labiales. On peut citer le cas de *cot* < *cubitus* comme exemple de la monophthongaison de *uo* après vélaire. Il n'y a que le P. 728 de l'ALR II qui présente *cuotu*, et P. 02 *cúvetu*. L'évolution était donc *cubitu* > *cúetu* > *cúātu* > *cúotu* > *cuótu* > *cot*, tandis qu'en istroroumain, qui ignore la vélarisation d'un *e* par *u* précédent, la forme intermédiaire *cúetu* a évité l'hiatus en y intercalant un *v* secondaire : *cúvetu*.

Voici encore deux preuves indirectes de la monophthongaison de *uo* > *o*. Dans *una* -*n*- s'est amuï entre deux voyelles vélaires comme dans *granu* > *gráu*, *branu* > *bráu* (pl. *gráne*, *bráne*!). Donc *una* > **uă* > *uo* par labialisation de *ă* > *o*, et par la suite *uo* > *o*. La forme plus ancienne *uo* s'est conservée non seulement dans les cas d'hiatus mentionnés par M. Gamillscheg (v. § 47), mais encore dans le Banat, en Transylvanie, Valachie méridionale (P. 898), Bessarabie (cf. carte 9 un smoc de pâr = o mîná de pâr, ALR I). C'est de la même façon que s'explique le pronom compl. *illam* > *uo* > *o*.

En tout cas, et c'est là l'enseignement des exemples ferrarais, portugais et roumains que nous venons d'examiner, les monophthongaisons s'effectuent par étapes et intervalles : il s'agit dans les diphtongues croissantes d'une assimilation de la tension vocalique (semi-voyelle *i*, *u* ou même consonantique *y*, *w*) au mouvement articulaire de la détente dans la consonne précédente, processus déterminé par la nature de la dernière, et, en général par le besoin d'une adhésion immédiate entre voyelle et consonne. Les monophthongaisons des diphtongues décroissantes s'expliqueront d'une manière analogue par assimilation de la détente vocalique (et surtout) à la tension de la consonne suivante.

§ 51. — La prosthèse de *y*, *w* devant *e*, *o*, dernier reste et conséquence des diphtongues en position initiale, avec celle de *y* devant *i*- (issue de cas comme *linea* > *ie*, *linum* > *in*, *licium* > *iŷ*, à l'intérieur *gallina* > *găină* : v. Tiktin, Rum. El. B. 33) ont été le point de départ

1. Cf. Tiktin, *Rumän. Elementarbuch*, § 22 ; Puşcariu, *Dacorom.*, I. 395 s. ; Schürr. RF 54, 9 s, RuD 152.

de ce que M. Pușcariu a appelé la « troisième onde de diphtongaison » : la palatalisation des dentales devant *e* dans le Banat et le sud-ouest de la Transylvanie, aidée en partie par l'influence du superstrat slovaque n'en est qu'un aspect partiel¹. C'est de là qu'est née la tendance à munir toute voyelle de la prosthèse d'une semi-voyelle homorganique (cf. les cartes 172, 173, 175 *var*, *vară*, 221 *cumatră*, 203 *lele*, resp. *matușă*, 204 *bărbat*, etc. de l'ALR I), tendance très répandue dans les couches sociales inférieures, espèce de loi phonétique in statu nascendi, de caractère encore facultatif.

§ 52. — La deuxième onde de diphtongaison, dont parle M. Pușcariu (*l. c.*), pré littéraire comme la première et due à l'anticipation caractéristique pour le système phonétique roumain, est celle qui, devant *-a*, *-e* a changé *ó* > *oa*, *é* > *ea* (p. ex. *frumos-frumoasă*, *frumoase*; *leagă* < *ligat*, *lege* < *leage* < *legem*). Elle rappelle le phénomène de propagation enregistré par M. Rohlfs en Calabre, à Davoli (v. § 9, n. 1), avec la différence cependant qu'en roumain l'anticipation est bornée à *-a*, *-e* après *ó*, *é* et que *óe* *-e* et *ée* *-e* ont subi l'attraction de *oa* *-a*, *ea* *-a*, c'est-à-dire que la voyelle *-a* est le vrai point de départ du phénomène. On a l'impression que cette deuxième diphtongaison conditionnée est une espèce de réédition modifiée de la première. L'inflexion de *é*, *ó* par *-i*, *-u* n'ayant pas abouti à créer un système de flexion interne pour les raisons exposées plus haut (§ 45) et l'effet de *-i*, *-u*, qui au surplus étaient probablement déjà en voie d'être relâchés, respectivement chuchotés, étant épuisé, ce sont les deux finales restantes, mais surtout *-a* (avant ou après la dégradation à *ă*) comme la plus caractéristique, qui sont anticipées, d'où *oa* et *ea*. C'est par là que commence la formation du système de flexion interne, notamment de pluriels internes (cf. *făt*, *fată*, pl. *feți*, *fete*; *livadă* *-livezi*, *țară* *-țări*, *cartă* *-cărți*, etc.), caractéristique pour le roumain moderne, système qui se sert de cas d'inflexion directe (p. ex. dans *leage* > *lege*, *făți* > *feți*, *fete* > *feate* > *fete*) autant que de cas d'analogie (*livezi*)².

§ 53. — L'inflexion et la diphtongaison conditionnée sont des particularités très connues du v. -provençal. L'effet inflexionnant de *-i* sur *é*, *ó* est démontré par la flexion du pronom (*ist*, *ilh*, *cil*, *aquil*; *tuit* < *totti*) et du verbe (1. sg. parf. *fis*, *quis*, *pris*, *tinc*, *vinc*, *cric*; 2. *-ist* < *istī*, etc.). Cet effet semble s'être réalisé par attraction (cf. *tuit*; *aic* <

1. Pour plus de détails v. RuD 153 et *Cahiers S. Pușcariu*, II, 31 ss.

2. Tiktin, *l. c.* § 23; Pușcariu, *Dacorom.*, 5, 785; 6, 223, 229.

habui), donc par contact avec la tonique comme celui d'une consonne palatale, tout comme dans la Haute-Italie (v. § 27) : c'est une particularité des parlers galloromans. On n'a cependant pas la même aisance à démontrer la diphtongaison dégagée par *-i* : *ier* < *heri*, *miei*, *perdiei*, les nom. pl. *auzil*, *cabil* (cf. P. Fouché, Rom. 67, 476), peut-être *vuelc* < *volui*, tandis que *puoc*, *puoic*, *puec* < *potui* peut aussi bien être dû au contact immédiat avec le groupe *ww* < *tw* (*tu*), comme *moec* < *movuit*, donc à l'influence de la fermeture vélaire. La diphtongaison conditionnée par *-i* n'est donc plus démontrable que par quelques restes, ce qui s'explique par la déclinaison particulière au v.-provençal et à l'ancien français, où un nom. pl. en *-i* se trouvait en face de trois autres cas. La finale *-u* de son côté a exercé son effet métaphonique en hiatus avec les toniques *é*, *ô* (*mieu*, *dieu*, *ieu* < *e(g)o*, *juzieu*, *romieu*, aussi *lieu* < *leve*, *brieu* < *breve*, *grieu* < *greve* ; *nuou*, *nueu*, et aussi f. *nueva*, *muou*, *mueu* < *movit*, *plueu*, etc.) et dans le groupe *-ocu* > *-ogu* (*fuoc*, *fuec*, *luoc*, *luec*, *cuec*, *gruec* < *crocu*, *juoc*, etc.). Nous sommes en présence de conditions rappelant celles du romagnol : l'*-ü* originaire n'a conservé la prononciation *u* et par là son effet métaphonique que dans les conditions favorables de l'hiatus et après la consonne homorganique de *-ogu* < *-ocu*. Nous savons déjà que la finale *-u* due en dernière analyse à un cas de détresse morphologique (v. § 12) a été contrariée dès le début, d'où la généralisation de *-o* en toscan, vénitien et castillan. Les diphtongues doivent donc s'être rétrécies de bonne heure en v. -provençal aux cas d'*-u* conservé, d'où, plus tard par analogie leur apparition devant *-u* vocalisé secondairement (*lieu*, *brieu*, *buou*, *muou*, *nueu* et même f. *nueva*, 3. sg. *prueva*, etc.) tandis que *truep* 1. sg. doit sa diphtongue à l'analogie d'autres verbes (1. sg. *puesc*, *vuelh*, *cuelh*, etc.) et *truep* = trop, *pruep* < *prope* à l'analogie purement phonétique de la forme verbale citée, *suegre* < *socrum* à celle du groupe *-ocu*. Ces dernières formes sont donc à attribuer aux hésitations ou vacillations dans l'apparition des diphtongues. En tout cas elles représentent déjà une première transgression aux règles primordiales (v. § 66 ss). Pour des raisons en partie déjà mentionnées cet état de choses n'était pas propre à favoriser la formation d'une véritable flexion interne.

Mais il y a encore un élément constitutif qui s'est opposé à celle-là, élément qui se faisait valoir de plus en plus déjà dans la Haute-Italie, élément constitutif des parlers galloromans. L'effet métaphonique des consonnes palatales sur *é*, *ô*, effet par contact qui de son côté a eu pour conséquence que la métaphonèse par *-i*, *-u*, elle aussi, s'est effectuée au

moyen de l'attraction ou propagation. Oui, celle de *-u* aussi, car les consonnes vélaires ont eu le même effet. On trouve donc *ié*, *uó* (*ué*) en v. -provençal devant palatale ou yod (*mestier*, *glieiza*, *liech*, *pieitz*, *vielh*, *mieilz*; *uei*, *pueg*, *plueia*, *nuoit*, *nueit* o *nuech*, *vuelh*, *cuer* < *corium*, *luenb* < *longe*, *pueis* < *poste(a)*, etc.), mais aussi devant vélaire (*siec* < *sequo(r)*, *gega* < *equa*, *moec* < *movuit*, etc.)¹. La diphtongaison conditionnée est donc réduite ici au pur mécanisme phonétique par contact sans conséquence ou fonction dans la flexion et ce sont là les conditions qui ont triomphé en galloroman.

§ 54. — Mais il y a encore d'autres choses à relever dans les conditions du v. -provençal. Abstraction faite de l'évolution *uó* > *ué* (v. §§ 17, 76), c'est l'apparition relativement tardive des diphtongues et la coexistence de formes diphtonguées et non diphtonguées en v. -provençal qui a attiré l'attention des observateurs. Tous les auteurs insistent notamment sur le caractère facultatif des diphtongues provençales. Or l'absence même totale des diphtongues dans les plus anciens documents ne saurait être alléguée comme preuve de leur non-existence dans la langue parlée : la tradition et l'habitude des copistes procédant de modèles latins pouvait s'opposer à les transcrire non moins que la perception fautive de leur oreille. On n'hésitera donc pas à faire remonter les commencements de la diphtongaison conditionnée du midi de la France comme ailleurs aux dispositions du latin vulgaire ou préroman. D'autre part on pourrait être incliné à attribuer l'apparition facultative des diphtongues dans les textes provençaux en partie au moins aux dispositions des scribes. Toutefois on ne peut pas prendre assez au sérieux le caractère facultatif des diphtongues provençales. Il se retrouve dans les conditions modernes (v. § 66).

§ 55. — Le gascon présente les mêmes conditions de diphtongaison que le v. -provençal². L'autre cas de diphtongaison ...représenté par les mots, où *é* accentué se trouve en position initiale » (Rohlf's, *l. c.*, p. ex. *yé(i)ro* < *hedera*, *yérbo* < *herba*) s'explique par la généralisation postérieure de la prosthèse de *y* partie de cas comme *yer* < *heri*, *yego* < *equa*, *yèn* < *ebulum*, telle que nous l'avons rencontrée en roumain, albanais et végliote. Elle appartient aussi à l'aragonais oriental³.

1. Sur l'évolution de *qu* > *kw* en lat. vg., représentée par la graphie *acqua* de l'App. Probi v. ZrP. 1921, 118 s.

2. Rohlf's, *Legascon*. ZrP Bh 85, p. 73, 75 s.

3. Cf. H. Meier, *Beiträge zur sprachl. Gliederung der Pyenäenhalbinsel*, p. 41.

§ 56. — Le catalan continue, pour ainsi dire, les conditions provençales dans la Péninsule ibérique. On sait que dans tout le domaine catalan *é* et *ô* romans suivis d'un élément palatal ont donné comme résultats *i* et *ú*. Voici des exemples de cette transformation cités par M. Fouché¹ : *mig* < *mediu*, *puig* < *podiu*, *éspill* < *speculu*, *ull* < *oculu*, *llit* < *lectu*, *vuit* < *octo*, *sis* < *sex*, *cuixa* < *coxa*, etc. Il faut y ajouter les cas devant *-i* : *ahir* < *heri* et *vina* < *veni*, auxquels correspondent exactement les castillans *ayer* et *ven*. En opposition aux partisans d'une inflexion directe de *é* en *i*, *ô* en *u* causée par *yod*, nous sommes d'accord avec M. Fouché en y voyant les résultats de la diphtongaison conditionnée suivie d'une monophtongaison des triphthongues *iey*, *uoy* en *i*, *ú*. Ce sont des considérations de phonétique générale non moins que la continuité géographique qui nous obligent à accepter cette solution du problème. On peut donc se ranger en même temps à l'avis de Mgr Grieria : « Respecte la diftongació condicionada del catalá creiem que en una època preliteraria va anar paralellement amb el provençal i amb el castellà » (ZrP, 45, 214). Le catalan se distingue cependant de l'un et de l'autre par la particularité de sa monophtongaison. Ce qui se pose c'est la question s'il faut partir d'une diphtongue ou d'une triphthongue. Le premier des deux cas supposerait l'articulation consonantique du *yod* et sa fusion avec la consonne suivante (cf. cast. *-ct-* > *-yt-* > *-ch-*). Nous verrons plus tard que les diphtongues prélinguistiques *ie*, *uo* du galicien-portugais et du castillan furent monophtonguées dans cette position en *e*, *o* (§§ 73, 78). Si le point de départ de l'évolution catalane était une triphthongue, le *yod* doit s'être combiné dans une première phase avec la diphtongue précédente, même quand il procédait des groupes *ly*, *ry*, *ny*, *sy*, *sty*, etc., c'est-à-dire au moyen de la transposition en *yly*, *yry*, *yny*, *ysy*, *ysty*, etc., comme le soutient M. Fouché (l. c., 11). Mais dans ce cas même nous croyons qu'il faut compter avec un déplacement d'accent sur le premier élément et une réduction du second comme nous l'avons observé en Italie et autre part (v. § 29). La réduction de la triphthongue *uoi* en *ui* par absorption du second élément devenu atone est encore reconnaissable en catalan, quand le *yod* n'a pas été absorbé ultérieurement par la consonne palatale suivante (dans *puix* pron. *puš* < *postiu*, *fulla*, *ull*, etc. en face de *vuit* < *octo*). Si au cours de cette réduction il y a eu une phase *uei* ou non, le résultat *ui* ne se conçoit pas sans déplacement d'accent, puisqu'on ne peut pas sup-

1. Fouché, *La diphtongaison en catalan. Butlletí de dialectologia catalana* I (1925), 1 ss.

poser une assimilation complète de l'élément accentué à l'*y* précédent ni que *é* se soit arrondi de nouveau après avoir été désarrondi une première fois. Le cas de *ahir* < *heri* et *vina* < *veni* décide en outre en faveur d'un déplacement d'accent général dans les diphtongues ou triphthongues catalanes avec perte du second élément.

Le catalan ignorait cependant la diphtongaison devant *-u* (cf. *meu*, *Deu*, *foc*, *lloc*, etc.) particulière au provençal (§ 53). Tout au plus pourrait-on voir un dernier reste de la diphtongaison devant *-u* en hiatus dans les formes du pronom 1. ps. sg. *eo* > *ieo* (cf. prov. *ieu* !) *io* (cpc. *iu*), devenu par phonétique syntactique *yo*, *žo*, etc. Évidemment en rejetant de bonne heure la finale *-u* (avant la dégradation ou chute des atones) le catalan a suivi l'exemple des idiomes ibéroromans limitrophes. On reconnaît par là (comme par d'autres faits) sa position intermédiaire entre le galloroman proprement dit et l'ibéroroman.

§ 57. — Dans la Romania occidentale avec *-i* finale du pluriel c'est la signification phonologique originale de la métaphonèse et l'un des points de départ d'une flexion interne qui se perd et qui est remplacée de plus en plus par l'effet mécanique d'une consonne palatale ou d'un *yod* suivant. L'effet original de *-i* a subi un rétrécissement analogue. Aucun doute que ce sont les conditions particulières du consonantisme galloroman qui, à côté des particularités de la flexion nominale, ont beaucoup contribué à cette évolution : c'est ce que nous avons pu constater en partie déjà dans la Haute-Italie, à partir des conditions romagnoles. Le v. -provençal peut donc être considéré comme prototype de la métaphonèse de tout le domaine galloroman, sinon de la Romania occidentale. Ce n'est que le nord-ouest de la Péninsule ibérique qui comportera un retour partiel aux conditions primordiales de la métaphonèse (v. §§ 70-74).

§ 58. — Les conditions exposées du v. -provençal étaient à l'origine aussi celles de l'ancien français. Les cas d'inflexion de *é* *-i* > *i* et *ô* *-i* > *i* (*tuit*, *fus* < *fūsti*) dans la flexion pronominale et verbale (1. sg. parf.) sont trop connus pour nous arrêter. Ce sont surtout les diphtongues croissantes *ié*, *uó* issues de *é*, *ô* devant *palatale* en syllabe libre et entravée que l'ancien français a en commun avec le v. -provençal, résultats dérivant encore d'une phase commune. Nous y comptons non seulement les cas passés par l'intermédiaire d'une triphthongue comme *lectu* > *lieit* > *lit*, *nocte* > *nuoit* > *nuit*, mais aussi *veclu* > *vieil*, *mielz*, *oclu* > *ueil*, *fueil*, etc., et en outre *tiers*, *cierge*, *fierge*, *pièce*, *nièce*, *liège*, etc. (cf. Meyer-Lübke, FG

§ 58), mots (en partie savants comme *tiers*) où le groupe consonantique a empêché la propagation complète (coalescence) de *i*. Ce qui nous intéresse ici particulièrement c'est la question d'un possible accord de l'ancien français avec le v. -provençal dans la diphtongaison devant -*u*, respectivement fermeture vélaire (*w*). Quant à l'effet de la dernière nous avons déjà allégué autrefois (ZrP, 1921, 124 ss) comme preuve l'évolution de *sequit* > *sēkwet* > *sēwvet* > *sieut*, en picard *siut*, d'où *suit*, ou *ēqua* > *ēkwa* > *ēwva* > *iewe* > *ive*. Or quant à l'effet métaphonique de -*u* conservé en hiatus et dans le groupe -*ocu*, il n'est pas démontrable en français vu l'apparition des diphtongues en syllabe libre, mais l'ancienne existence de -*u* même est démontrée par les cas où il a formé une diphtongue ou triphongue avec la tonique : *Dieu*, *grieu*, *cieu*, *feu*, *jeu*, *queu*, *sarqueu*, *lieu*, *fou* < *fagu*, etc. C'est ce qui explique aussi la différence entre *loeu* > *lueu* > *lieu* (par dissimilation) et l'adverbe *loco* > *lues* (avec -*s* adverbial), dont parle Meyer-Lübke, FG § 190 : c'est que -*c* > -*g* ne s'est pas fusionné avec -*o*.

§ 59. — Ce qui distingue avant tout le français du provençal c'est l'apparition des diphtongues *ié*, *uó* en syllabe libre, la prétendue diphtongaison « spontanée » du premier. A ce propos nous répétons encore une fois qu'il faut séparer les diphtongues croissantes *ié*, *uó*, des décroissantes *éi*, *óu*, etc., tandis que les premières ne sauraient être séparées d'après leur prétendue naissance différente, c'est-à-dire les *ié*, *uó* issus de *é*, *ó* devant palatale des *ié*, *uó* apparaissant en syllabe libre. Quant aux derniers, il ne peut s'agir que d'une généralisation successive des diphtongues originellement métaphoniques. G. Paris, dans son édition critique de la Vie de saint Alexis, parle des hésitations graphiques (p. 68) : « Ce qui est certain, c'est que dans beaucoup de textes du moyen âge on trouve des formes par *o* simple à côté des formes en *oe*, *ue* et *eu*, et on a même pu dire..., que le normand pur ne connaissait pas la diphtongaison de *ö* en *ue*. » En effet, M. Mall, dans son édition du *Cumpoz* de Philippe de Thaün (p. 48), soutient que « Selon toute vraisemblance la langue de Philippe ne connaissait pas la diphtongaison de *ö* latin ». Et G. Paris de continuer (p. 69) : « il est clair que l'un des deux, le scribe ou l'auteur, prononçait *o* et l'autre *ue*, *oe* », et de se résoudre à adopter généralement la graphie *o*. Mais on trouve ces hésitations pour *o* conservé encore plus tard dans des textes picards (p. ex. Aucassin), lorrains, etc. L'ancien français, quant aux diphtongues, au moins de *ó*, conservait donc encore des traces de l'état des variantes

facultatives. Probablement il le connaissait dès le début de la diphtongaison conditionnée non moins que le provençal. La « loi phonétique » de la diphtongaison spontanée de $\acute{e} > i\acute{e}$, $\acute{o} > u\acute{o}$ en syllabe libre en français est un mirage.

§ 60. — Il faut donc supposer pour une phase primitive de l'ancien français les diphtongues croissantes originellement conditionnées généralisées postérieurement en syllabe libre encore sans être accompagnées d'autres diphtongaisons — et cela dans une partie au moins du domaine linguistique français, dans les régions centrales (bassin de la Seine et de la Loire). Comme l'a déjà démontré Meyer-Lübke (FG, §§ 59, 60) par ses arguments de chronologie relative, sur lesquels insiste M. Straka (*l. c.*, 277), la diphtongaison de $\acute{e} > ei$, $\acute{o} > ou$, $\acute{a} > ae$ est plus récente que l'apparition des $i\acute{e}$, $u\acute{o}$ dans les proparoxytons, c'est-à-dire de la généralisation des diphtongues croissantes. Mais la coexistence des deux sortes de diphtongues dans les régions centrales était due sans doute à un mélange linguistique. Ce qui est survenu, ce qui a différencié le français du provençal, c'est le nouveau sentiment de quantité syllabique, la distinction des syllabes libres et des syllabes entravées, qui s'est fait valoir au nord. Effet de l'accent expiratoire ou d'intensité ressuscité notamment dans les régions du nord-est où l'ancien accent gaulois semble avoir été renforcé par l'élément francique qui s'y était établi avec plus de densité. C'est là, où nous avons constaté le rythme descendant dans les proparoxytons (v. § 5), que l'accent d'intensité a produit une véritable diphtongaison spontanée par allongement en syllabe libre, dont on parlera plus loin (§§ 100, 101). Un des premiers effets de cet accent expiratoire sur le système d'accentuation différent des régions centrales fut encore, avant la syncope des pénultièmes dans les proparoxytons, l'allongement en syllabe libre des \acute{e} , \acute{o} , relativement longs déjà par nature, et leur substitution successive par les $i\acute{e}$, $u\acute{o}$, préexistant devant *palatale*, considérés comme variantes plus longues des autres \acute{e} , \acute{o} . C'est que l'allongement et l'intensité comportèrent tout naturellement une tension. A ce propos A. Schmitt (*l. c.*, 42) : « Es ist also zu beachten, dass bei den offenen, ungespannten Vokalen wenn sie aus irgendeinem Grunde gespannt werden müssen, eine Tendenz zutage tritt, mit dieser Spannung zugleich eine Hebung der Zunge zu verbinden. » Or les diphtongues croissantes $i\acute{e}$, $u\acute{o}$ commencent justement par une élévation de la langue. C'est là la raison pour laquelle la généralisation en syllabe libre des diphtongues métaphoniques

s'est présentée comme première conséquence du nouveau règlement de la quantité syllabique, notamment dans les parlers où les *ié*, *uó* étaient disponibles n'ayant pas ou plus de fonction dans un système de flexion interne : c'est ce que nous avons pu observer dans les conditions de la Haute-Italie et de la Rhétie et qui nous explique certaines hésitations (cf. p. ex. le ferrarais, § 35), tandis que les idiomes romans caractérisés par une flexion interne consolidée (le romagnol, l'abruzzais, l'apulien, le portugais, etc.) ont rejeté dès le début la généralisation en question. Or le français ¹ ignorait la flexion interne dès le début autant que le toscan et le vénitien : c'est là que les *ié*, *uó* en syllabe libre se sont imposés surtout. Mais ce processus de généralisation des *ié*, *uó* semble ne pas avoir lieu d'abord dans les régions du nord-est de la France : c'est que le wallon et le lorrain avaient de bonne heure réduit leurs triphthongues *iei* et *uoi* en *ei* et *oi*, *uon* en *ou* (cf. ces exemples de l'Eulalie : *Deo*, *melz*, *lei*, *raneiet*, *coist*, *fou*). Ce sont donc les régions centrales qui ont imposé leurs *ié*, *uó* (*uè*) en syllabe libre aux parlers du Nord-Est, d'où elles reçurent plus tard les diphtongues décroissantes spontanées de *á*, *é*, *ó* (v. § 99). L'action réciproque des deux régions du Nord-Est et du Centre, l'une sur l'autre, a déjà été l'objet de nos considérations à propos de la différence des rythmes telle qu'elle se reflète dans l'évolution des proparoxytons (v. §§ 5, 100). Il s'agit évidemment le long de l'ancienne frontière entre la Neustrie et l'Austrasie d'un mélange linguistique à grande échelle, réciprocity dont les phases intermédiaires préhistoriques sont très difficiles à démêler et à reconstruire.

Cet état de choses et le mélange linguistique en question sont illustrés d'ailleurs par ce qui suit.

§ 61. — Dès le début du XIII^e siècle on peut observer l'apparition des diphtongues, notamment de *ié*, devant *r* + *consonne*, *st*, *ss*, *ll*, donc en syllabe entravée et même en position protonique (p. ex. *ierbe*, *pierdre*, *terre*, *tieste*, *iestre*, *confiesse*, *biel*, *pucielle* : *viertu*, *vieslu*, etc.) ² dans

1. Ici encore nous expliquons la réduction des triphthongues par une rétraction d'accent propre au picard (cf. *-ieu* > *-iu*, *-iée* > *-ie*, *laeta* > *liède* > *liée* > *lie*, donc aussi *-iei* > *-iei* > *-i-* ; *-uoi* > *-úoi* > *-úi*) : en effet la diffusion géographique de l'évolution *iei* > *i*, *uoi* > *úi* est cunéiforme avec la base en Picardie et la pointe poussée au-delà de Paris jusqu'à Orléans environ.

2. Fouché, Et 30,43 ss; Herzog, *Neufr. Dialekttexte*, E, 8, 9, 20; Duraffour, Rlir 8,36 ss; les cartes 1300 (*tête*), 328 (*cou*), 883 (*morts*) etc. de l'ALF. Pour la diffusion en Picardie (surtout dans la province eccl. de Cambrai) cf. Th. Gossen, *Die Pikardie als*

les textes picards orientaux, wallons et lorrains. Il s'agit d'un phénomène qui s'est développé avec un maximum de constance en wallon, mais connu aussi en lorrain, en bourguignon (notamment dans la Bresse) et en francoprovençal. Abstraction faite du wallon, où la diphtongaison de *é*, *ô* entravés représente la règle, c'est surtout *ô* devant *r + cons.*, *s + cons.*, *ss*, *ll* qui se diphtongue et entraîne même *ô* devant *r + cons.*, *s + cons.*¹.

Que s'est-il passé? Le wallon et le lorrain se trouvaient à l'égard du francien dans une situation analogue à celle du castillan vis-à-vis des dialectes limitrophes (v. § 78) : ayant monophthongué leurs *ié*, *uó* devant *yod*, il les reçurent de nouveau de leurs voisins dans des conditions qu'ils interprétèrent souvent faussement, d'où la transmission à la syllabe entravée. Nous avons examiné déjà plusieurs fois cette naissance des diphtongues dites « inconditionnées » dans les zones de transition d'un système phonologique à l'autre : en Sicile (à Palerme, Messine, Catane, v. § 11), à Rome (§ 17), en Frioul (§ 42), etc. Toute transgression aux règles primordiales, toute innovation linguistique est due à un mélange. Or ici la transmission des *ié*, *uó* (*ué*) à la syllabe entravée fut favorisée encore par d'autres circonstances.

En tout cas les *ié*, *uó* adoptés par les parlers du Nord-Est se répandirent aussi dans les régions bilingues et de là en v. -haut-allemand². Et à partir de la Picardie on constate un peu partout dans les régions orientales l'existence des diphtongues à accent déplacé (*i^o* *u^o*) ou même monophthonguées (*i*, *u*).

§ 62. — Ce qui a contribué beaucoup à la diffusion des diphtongues en syllabe entravée dans les zones du Nord-Est en question, c'est un fait observé par M. Ch. Bruneau dans son étude sur « La diphtongaison des voyelles françaises » (ZrP, 1937, 173 n. 1) : « La présence, en fin de syllabe, d'un *r* en voie de désarticulation (ce fait est nettement sensible dans toute la région ardennaise), explique sans doute la diphtongaison du premier des deux *ē* [dans *fērnēt* = fenêtre, etc.]. Nous avons déjà remarqué combien les faits de diphtongaison étaient nombreux dans les syllabes terminées par un *r*, quand la syllabe suivante commence par une

Sprachlandschaft des Mittelalters. Biel, 1942, p. 107 s.; L. Remacle, *Le problème de l'ancien wallon*. Bibl. Fac. Phil. Lettr. Liège, 1948, p. 49 s., 62 s..

1. Duraffour, *l. c.*, 40 s.; pour l'ouest Meyer-Lübke, RG I § 143.

2. Gamillscheg, *Romania Germanica*, I, 241; Frings, *Beitr. Gesch. dtsch. Sprache u. Lit.*, 63, 103.

consonne. M. Duraffour a observé le même fait avec beaucoup plus de précision (Phénomènes généraux, p. 9). » Et encore, p. 178 : « Toute voyelle suivie d'un *r* tend à se diphtonguer » (cf. encore p. 179). Voilà une observation qui correspond tout à fait à celle que nous avons faite à propos du romagnol (§ 88), où les toniques devant *r* ou *l* + consonne sont traitées comme en syllabe libre. Il s'agit dans les deux idiomes, le français et le romagnol, d'une réduction articulatoire (= « désarticulation ») des liquides ou alvéolaires devant consonne, qui peut aboutir à l'amuïssement de la première tout en allongeant la voyelle précédente par les vibrations sonores de la liquide disparue ou en voie de disparaître : c'est ce qui est arrivé dans la nasalisation et dans l'amuïssement de *l* devant consonne en wallon et en lorrain. Il faut y ajouter la « désarticulation » de *s* devant consonne malgré sa conservation justement en wallon : la voyelle précédente a été allongée dans les dialectes limitrophes. Nous comprenons maintenant la généralisation des *ié*, *uó* devant les groupes consonantiques en question et même en position protonique : il s'agit dans tous ces cas de *ɛ*, *o* allongés, susceptibles d'être remplacés par les diphtongues.

§ 63. — Vu sa position intermédiaire entre le français et le provençal le francoprovençal ne pouvait faire défaut à l'évolution commune des deux idiomes limitrophes, c'est-à-dire à la diphtongaison conditionnée. En effet les études de M. Duraffour démontrent les triphthongues *iéi*, *uóí*, *iéu*, *uóu* (Rlir 8, 176 ss, 184, 163 ss, 187 ss) comme premières phases et points de départ des évolutions ultérieures de *ɛ*, *o* + *y*, *w*. D'une façon analogue les résultats actuels de *ɛ* + *y*, *o* + *y* dans les différents parlers francoprovençaux ont pu être dérivés d'une phase antérieure diphtonguée (*iéi*, *wóí*) : ainsi p. ex. dans les études consciencieuses de Mgr Gardette sur le Forez¹. La graphie défectueuse des anciens documents n'autorise donc pas le scepticisme de M. Stimm à cet égard². En effet l'excellente étude de M. Hafner (*l. c.*, 93-100, 109-12, 101-109) en tire d'autres conclusions et vient confirmer l'ancienneté de la diphtongaison de *ɛ* > *ie* devant palatale, par exemple *leit*, *liet*, *vieil*, *vigne* < *veniat*

1. Gardette, *Géographie phonétique du Forez*, Mâcon 1941 (For.), 240 ss. Le traitement *ɛ* + *y* > *ei*, *ai*, *oi* à l'Ouest du Forez et en Basse Auvergne (p. 242) sera plutôt le résultat d'une réduction de *iei* > *ei* (v. § 29), comme en wallon et lorrain (§ 60).

2. Stimm, *Studien zur Entwicklungsgeschichte des Frankoprovenzalischen*. Ak. d. Wiss. u. d. Litt. Mainz 1952, 528 ss, 468 ss., 519 ss., 487 ss. — H. Hafner, *Grundzüge einer Lautlehre des Altfrankoprovenzalischen*. Rom. Helv., 52, Bern 1955.

(avec la réduction de la triphthongue en *ie* notamment au nord, par exemple en v.-frib., celle en *i* devant *n* au midi du domaine francopr.), *tierz*, *pieci*, *nieci*; devant *-u* en hiatus *dieu*, *Andrieu*, etc. et pareillement celle de $\phi > uo > ue$ devant *palatale*, par exemple *ueil* (*oil*), *pueis* < **postius*, (*noit*, v. ci-dessous).

On retrouve en francoprovençal notamment l'effet métaphonique de *-u* dans les mêmes conditions qu'en provençal (dans *-ocu*, *-ovu*, etc., cf. Stimm, 487 ss), d'où par exemple la différence entre *lua* < *locu* et *lues* < *loco* en a.-lyon. (Durauffour, l. c., 168) et l' ϕ conservé du f. *nova* (Stimm, 489; Durauffour, 89 : « En regard de *nuef* < *novu*, le féminin *nova* est toujours rendu par *nova*... »).

Encore une fois les expositions de M. Hafner (p. 112-14) viennent illustrer le problème : *lue* < *locu*, *fue* < *focu*, *nue* < *novu* (« Es liegt der Schluss nahe, dass ausl. -U in -OCU nicht nur im Prov sondern auch in der frprov. Mundartzone Diphtongierung des Tonvokals bewirkte »). Mais voici qui est d'une portée encore plus grande (l. c., 41 ss) : « Es ist für den untersuchten Südbereich charakteristisch, dass die Verhältnisse für ϕ keine einheitlichen sind. Während *soror*, *foru*, *novu*, **ovu*, - *body*, **alodu* überall von alters her Diphtongierung zu *ue* zeigen, erscheint ϕ in *potet*, *bove*, *jovis*, *deforis*, *cor*, *nova*, *mola* u. s. w. anfänglich durch einfaches *o* dargestellt und tritt erst seit etwa 1300, und zwar nur in MO (= Œuvres de Marguerite d'Oyngt) und im Dep. Ains mit deutlich diphtongischem Resultat (*uo*) hervor. » Cf. a.-lyon. *suer*, *fuer*, *hues*, *Alues*.. et *bo*, *jos*, *pot*, *defor*, *mot*, *ovra*, *nova*, *moles*, *volont*... etc.; a.-gren. *bo*, *pot*, *jos*, *defor*, *volo*, *nova*, *soles* ¹. « Was die Qualität dieses einfachen *o* betrifft, so sichert ihm die gelegentliche Schreibung durch *ou* in A.-lyon, dem der Diphtong *uo* (MO ausgenommen) unbekannt ist, geschlossenen *o*-Wert... Die Vertretung von ϕ durch geschl. *o* und dessen Hinneigung zu *u* stimmen zur Tatsache, dass das Resultat von ϕ noch im 17. Jah. unverändert *u* ist... Es ergeben sich somit im A.-lyon. aus ϕ die beiden Resultate *o* und *ue* (Betonung wahrscheinlich *úe*)... Man könnte nun geneigt sein, den Unterschied... als Gegensatz von diphtongischem und nichtdiphtongiertem ϕ aufzufassen und die Diphtongierung zu *ue* vor *-u* unter Hinweis auf oberital. und rhätoroman. Verhältnisse, durch

1. A Usseglio de même : *sōra*, *nōu* < *novu*, *ōr* < *ovu* — *bo*, *diğo*, *kōr*, *mōla*, *prōva* (Agi 17, 241 s., cité par Hafner, 43; cf. l'observation de Terracini : « Io penserei dunque che la vocale finale, come si conservò in *fo(k)u*, si sia conservata anche in *ovu*... », l. c. 242 n. 1).

Umlautwirkung zu erklären. Doch widerspricht dem *soror* > *suer* (rhätroman. (Bergün) *sōra*, wie *kōr*, *filōla*, Lutta, § 71), sowie die Tatsache, dass *o* in *bove*, *mola*, ja nicht erhalten bleibt, sondern als *o* erscheint. » (l. c. 42-41). Or la participation de *soror* aux faits de diphtongaison conditionnée s'explique sans doute « Durch sekundären Einschub eines *y*-Elements » (comme suppose M. Hafner lui-même, p. 42 n. et d'une manière analogue M. Fankhauser, RDR II, 284). Au surplus *sœur* (notamment dans la signification de « religieuse ») se présente souvent sous la forme française (Gardette, For. 225 s.). Nous ne partageons donc aucunement les doutes exprimés à cet égard par M. Hafner, ni n'adhérons à l'explication qu'il propose suivant une hypothèse de J. U. Huberschmied en se rapportant à un effet hypothétique du superstrat burgonde (l. c. 29, 47), et cela d'autant moins que les résultats différents de *-iolu* et *-iola* (*-uel* et *-ola* au midi; *-uol*, *-uel* et *oula* dans la Suisse romande, l. c. 48-49) suggèrent à M. Hafner « die Vermutung, dass die Diphtongierung hier (ebenso wie in *focu* > *fuo*...) durch Umlaut in der Lautfolge *-olu* (*otu*) hervorgerufen wurde. » Nous ne doutons donc plus que l'effet métaphonique de *-u* ne se soit fait valoir en francoprovençal dans toutes les positions (non seulement en hiatus et dans le groupe *-ocu* comme en v.-provençal) et que par là les affinités et connexions entre franco-provençal et alpine-piémontais-lombard-rhétique, qu'on a souvent relevées, ne soient encore une fois illustrées d'une manière frappante. Quant à l'évolution de *e*, *o* devant une finale autre que *-u*, on en parlera à propos de la diphtongaison spontanée (v. § 108). Constatons cependant dès à présent que l'analogie des séries *-uel*, *-ola*, *nue* — *nova* etc. a restitué l'*o* de *foilli* < *folia*, *voille* < *voleat*, *noit*, etc. (Hafner, 101; à Celle et Faeto *fiuol'* mais *fol'a*, *vuol'*, *puol'* mais *vol'a* = la voglia, Agi 12, 45).

§ 64. — La question qui se pose maintenant, est de savoir si le francoprovençal a généralisé en syllabe libre les diphtongues originellement conditionnées de la même façon que le français. Or M. Duraffour, en terminant sa minutieuse étude sur les parlers francoprovençaux par les mots « Tout au long de cette étude, à partir du titre, nous avons donc gardé le mot consacré 'francoprovençal', en sous-entendant 'français du Sud-Est'. On voit assez maintenant que ce français du Sud-Est est beaucoup, pour nous, un français de l'Est », insiste surtout sur leur affinité avec le dernier. Et après avoir consacré tout le premier chapitre à « l'intensité très forte des parlers franco-provençaux (qui) semble pouvoir être attribuée à l'action du substratum germanique » comme généralement celle de l'Est français, il

observe à propos de la juxtaposition de faits de diphtongaison de 5 localités francoprovençales (p. 38) : « L'idée qui s'en dégage est que nos parlers francoprovençaux, par leur aptitude à la diphtongaison et la forme qu'ils ont donnée à leurs diphtongues, sont du type français, et qu'ils ont maintenu jusqu'à une époque tout à fait récente ce type articulatoire depuis longtemps perdu par le français. C'est vers le Nord que, par ce caractère phonétique essentiel, ils s'orientent. » C'est aussi l'avis de M. Jeanjaquet (Rlir 7,27). On doit donc s'attendre à retrouver les conditions du Nord-Est (v. § 59).

En effet M. Duraffour a pu alléguer (*l. c.*, 88 s.) des témoignages de la diphtongaison de *é* accentué libre « représenté par *e*, *ie*, *i*, qui est l'ordre chronologique de l'évolution », de *ø* accentué libre, représenté par *ue*, *oe*, soit d'après les publications de M. Philippon, soit d'après ses lectures personnelles (y compris les graphies *ia* pour *é*[], *uo*, *ua*, pour *ø*[]), témoignages puisés dans des documents du XIII^e au XV^e siècles (XIV^e surtout). Or, si les hésitations dans les graphies des diphtongues dans les documents du XIII^e siècle font douter M. Stimm (*l. c.*, 428, 446) d'une diphtongaison de *é*, *ø* libres antérieure à cette époque, on peut admettre une généralisation successive des diphtongues avançant du Nord au Sud : « Im allgemeinen ist bei der Durchsicht der alten Denkmäler der Eindruck zu gewinnen, dass die Diphthongierung in den nördlichen Gegenden des Frankoprovenzalischen, also vor allem in der Bresse, im Bugey, im Lyonnais früher in Erscheinung tritt bzw. früher vorherrschend wird als etwa im Forez und im Dauphiné » (*l. c.*, 427).

M. Hafner remarque à son tour (*l. c.*, 24) que « Es wäre ein Irrtum, die Korrespondenz von Schreibung und Lautung anders als in einem relativen Sinne zu nehmen. Aus alledem, was gegen die auf die afrprov. *e*-Graphien sich berufende Ansicht von einer erst späten Diphthongierung von *é* im Frprov. spricht, sei vorläufig nur das eine hervorgehoben : *é*[] vor Nasal zeitigt auf dem ganzen südostfrz. Territorium von altersher als Resultat *i*, das nur aus einem früheren *ie* reduziert sein kann : *tenet* ...a.-lyon.tint... » (cf. en effet dans le patois de Celle et Faeto *tint* < *tenet*, etc., Agi 12,42). M. Hafner se rapporte à la diphtongue dans les résultats de *tepidu* antérieure à la syncope non seulement en français mais aussi en francoprovençal (*l. c.*, 25, 28). Mais dans ce contexte il faut mentionner un phénomène d'importance particulière (Hafner, 26 ss, Stimm, 430 ss) : dans deux zones séparées du domaine linguistique francoprovençal (au nord dans la plus grande partie de la Suisse romande

avec les localités avoisinantes de la Haute-Savoie, au midi dans la Haute-Maurienne ; v. Duraffour, *l. c.*, 68-69, Stricker, *l. c.*, § 55, Hafner, *l. c.*, 26-27) ϵ a coïncidé avec e donnant comme résultat commun *ei*, excepté la position devant *r* originaire, qui présente *ie*, ainsi par exemple en v.-frib. *leyvra*, *reire*, *meyre* < *metere*, *meil* (plus rarement *pie*, *siet*, *Estievent*, *ciel*, *pierra*) et *fiert*, *requiert*, etc. L'évolution parallèle de ϕ et sa coïncidence avec ϕ aboutissant à *ou* est géographiquement plus limitée en tant qu'elle n'embrasse pas la Haute-Maurienne (Hafner, *l. c.*, 45) mais en revanche les PP. 987, 986, 985 et 927 (Jura ; d'après Stricker, *l. c.*, §§ 63, 64). En tout cas les coïncidences de ϵ avec e et de ϕ avec ϕ aboutissant aux diphtongaisons spontanées, dont on parlera plus loin (§ 108), n'ont aucun rapport direct avec la généralisation des diphtongues originairement conditionnées. Au contraire, le fait que *ie* n'apparaît en v.-frib. que devant *r* et dans quelques exemples isolés (*pie*, *siet*, etc.), état de choses reconnaissable encore en romand moderne ¹, et les hésitations dans les graphies de la diphtongue dans d'autres régions (Hafner, 23) ² mettent en évidence que la généralisation de *ie* s'est heurtée à d'autres tendances. C'est ce qu'on peut dire d'une façon analogue aussi de l'évolution de ϕ ³.

§ 65. — Ce qui est d'un intérêt particulier, c'est que les diphtongues de ϵ , ϕ apparaissent en même temps en syllabe entravée (« scheint hier in der gleichen Zeit der Diphthongaufzutreten, vgl... *tierz*, *tierci*..., *uert*... *hortu*... ; *puercs* und *porc* PORCU.. » ; Stimm, *l. c.*, 429, n 1 ; pour le Forez v. Gardette, *l. c.*, 226 surtout *uert*). Hafner (*l. c.*, 52) allègue *puercs*, *huers*, *buesc* < *boscu*, *suec* < *soccu* (« Bemerkenswert, dass das Frprov. in einer gewissen Gruppe von Wörtern schon auf der alten Stufe Diphthongierung in geschlossener Silbe kennt... Wie aus der Übersicht hervorgeht, stehen neben den Fällen mit deutlich erkennbarem Diphthong oft im gleichen Text Formen mit einfachem *o*, was wohl darauf hindeutet

1. Fankhauser, *Val d'Illiez*, RDR, II, 264 : « Diphtongierung von ϵ in *ie*. Findet nur vor [r] und in PEDE statt. » Stricker, *Lautlehre der Mundart von Blonay*. Thèse de Bâle, 1937, § 17. — B. Hasselrot, *Ét. sur les dial. d'Ollon et du distr. d'Aigle*. Uppsala-Paris 1937, 30 s.

2. Elle se retrouve dans les colonies frprov. de Celle et Faeto en Pouille (*pyera*, *lièvara*, *fieura*, *fier* = *fiele*, etc. Agi 12,42).

3. Hafner, *l. c.*, 41 : « Es ist für den untersuchten Südbereich charakteristisch, dass die Verhältnisse für ϕ keine einheitlichen sind. » Fankhauser, *l. c.* 283 ss (coïncidence de ϕ avec ϕ , mais « Vor [r] diphthongiert ϕ zu [w ϵ]. Stricker, *l. c.*, § 78. — Hasselrot, p. 65 s.

tet, das es sich hier um eine jüngere Erscheinung handelt. »). Mais probablement il s'agit ici des derniers vestiges de l'effet métaphonique de *-u* sur *ô* entravé.

A côté de cas isolés concernant *ê* comme *irba* < *herba*, etc., « La masse des exemples qui nous intéresse le plus est fournie par *ò* entravé. Cette entrave... est *ll*, *s^{cons}*, *ss*, *r^{cons}* » (ainsi Duraffour, *l. c.*, 40 à propos des parlers modernes). On trouve en effet dans les patois modernes de nombreux cas de la diphtongue métaphonique généralisée surtout devant *r* + *cons.*, p. ex. à Blonay *mwā* = mort, *mwārta* = morte (avec *wā* devant *r* amuï, *wa* devant *r* conservé; cf. Stricker, *l. c.*, § 68), *mwādre* = mordre, *fwārse* = force, mais aussi *kwā* = cours, *tūa* = tours, *ūa* = ours, *dūa* = jour, donc des cas avec *ô* originaire entraînés par l'analogie du groupe consonantique suivant. Ici encore on constate l'évolution parallèle des colonies piémontaises (= frprov.) Celle et Faeto en Pouille : *nzūorf* = solfo, *kuorre* = correre, *ūors*, *gūor*, *fūor*, *ūorm*, *sūork*, *vūorp*, *fuorča* (avec rétraction d'accent en position oxytone; cf. Agi 12,44). Voici ce qu'en dit M. Duraffour (*l. c.*, 40-41) : « On est frappé de voir... qu'*ô* entravé par *R^{cons}*, *S^{cons}* aboutit au même résultat que *ò* : *ūa*. Ici encore les faits de Vaux ne sont pas isolés... La meilleure explication de ces formes est sans doute la réduction d'une ancienne diphtongue de type *wa*, *wo*... Dans la région au sud de Vaux les exemples sont de moins en moins clairs à mesure qu'on s'avance vers la région où les anciennes diphtongues sont méconnaissables... » En effet, à cet égard les parlers francoprovençaux modernes semblent souvent incohérents et contradictoires, ainsi p. ex. le patois de Val d'Illez : *mô* < *morte*, *mōrta*, *mô* < *mordet*, *morsu*, *kōrna*, *kōrda*, etc. mais *fwērtsə* < *furca*, *kwērda* < *cucurbita*, *pwērpa* < *pulpa* (avec la diphtongue devant *palatale* et *-r*) en opposition à *tā* < *turrim*, *fā* < *furnu*, *džā* < *diurnu*, *ā* < *ursu*, *rā* < *russu*, *tā* < *tussim*, etc. (cf. Frankhauser, *l. c.*, 285, 295, 292 ss et notamment 119). C'est encore une fois M. Duraffour (*l. c.*, 67 s.) qui nous propose une solution de ces contradictions apparentes, solution que nous essayons de résumer de la façon suivante. Dans tous les cas il faut partir de la forme croissante de la diphtongue *wo*, dont le premier élément a été absorbé par la labiale et la vélaire dans *mô* < *morte*, *morde*, *morsu*, *kōrda*, etc., tandis que l'élément accentué a été palatalisé dans *fwērtsə* < *furca*, etc. mais aussi dans *tā* < *turrim*, *tussim*, etc., dans ce dernier cas par effet du premier élément (*w* > *y*) disparu par la suite.

Or ce qui semble se dégager de toutes ces considérations c'est que,

étant donné le « véritable malaise de l'accent dans le domaine franco-provençal » (Duraffour, *l. c.*, 12), la diphtongue de *ô* entravé doit avoir vacillé et balancé dès le début entre les formes *wo, wa, we* d'un côté et *ü*² de l'autre, que son caractère dépendait souvent de la consonne précédente et qu'encore aujourd'hui « cette diphtongaison a le caractère d'une tendance plutôt que d'une loi réalisée... » (Mgr Gardette, *For.* 218 s.), tendance qui admet facilement des régressions. Impossible ici d'entrer dans les détails de la riche floraison de diphtongues dans les parlers francoprovençaux modernes. Qu'il suffise d'avoir indiqué le point de départ : ce sont plusieurs circonstances qui semblent avoir coopéré. Tout d'abord l'effet métaphonique de *-u* semble avoir laissé des traces dans des cas comme *puorc, puerc, huort, huert, buesc*, etc. La « désarticulation » des liquides ou alvéolaires devant consonne d'un côté et la généralisation des *ié, uó(ué)* en syllabe libre importée du Nord et souvent interprétée erronément de l'autre doivent avoir contribué beaucoup à la diffusion ultérieure de la diphtongue indépendamment de la quantité syllabique et de la finale.

Inutile de répéter les raisons pour lesquelles nous ne nous rangeons pas à l'avis de M. Duraffour concernant la prétendue accentuation primitive décroissante de *ie, uo*.

§ 66. — Ayant donc tenu compte des conditions francoprovençales et de la continuité géographique c'est le moment de retourner en Provence où à côté des résultats de la diphtongaison métaphonique légués par l'ancienne langue on constate dans les parlers modernes ceux d'une diphtongaison plus récente et plus limitée. Plus limitée en ce qui concerne l'étendue puisqu'elle n'embrasse que les *ô*, et plus limitée du point de vue géographique. Quant à la diffusion géographique, Meyer-Lübke¹ mentionne la presque totalité du territoire à gauche du Rhône et les départements du Gard, Ardèche, Haute-Loire, Lozère, Aveyron (inclus le Rouergue) avec les derniers rejets en Cantal et Puy-de-Dôme de l'autre rive. On trouve des indications plus précises dans les travaux plus récents de MM. Ronjat, Schroeder, Fentross, Hallig et d'autres². Meyer-Lübke parle d'ondes linguistiques se propageant de l'Est à l'Ouest; Fentross (*l. c.*, 51) considère le Rouergue, où il est développé avec plus

1. Meyer-Lübke, *Die Diphthonge im Provenzalischen*. Sitz. — Ber. preuss. Ak. 1916, p. 369.

2. Cf. Ronjat, *Grammaire istorique des parlers provençaux*, I, 160/2; W. Schroeder, *Volkstum u. Kultur der Romanen* (VKR) V, 224 ss; P. Fentross, *Studien zur Vokalsegmentierung in Südfrankreich*. Diss. Hamburg 1939, 50; R. Hallig, *ZrP* 68, 1952, 243 ss.

de constance, comme centre d'expansion du phénomène pour l'Ouest. Pour l'Est Schroeder (*l. c.*, 226) a pu alléguer des exemples de documents du xvi^e siècle, tandis qu'à l'Ouest la diphtongue est encore inconnue à cette époque dans les documents rouergats¹ et ne peut être vérifiée en Lozère avant la seconde moitié du xvi^e siècle, où d'après M. Hallig son accomplissement est encore en cours. Ce qui a frappé Meyer-Lübke c'est qu'à Valleraugue (Gard) on trouve à côté de formes non diphtonguées comme *rodo*, *probo*, *nou*, *escolo*, *dol*, *obro*, etc., d'autres diphtonguées comme *swon*, *kwol*, *kwosto*, *wor*, *kwordo*, *sworre*, c'est-à-dire la diphtongue seulement en position entravée en contraste éclatant avec les conditions d'autres idiomes romans. C'est pourquoi M. Hallig conclut : « Dans une époque récente — dans le provençal proprement dit à partir de la fin du xv^e siècle, en Lozère pas avant le milieu du xvi^e siècle — se fait valoir la tendance à diphtonguer *ô* en tout cas, et cela en *wo*, de sorte qu'il faudrait caractériser cette diphtongaison comme « générale » ou « spontanée » » (*l. c.*, 263 s.).

§ 67. — En effet, la plupart des auteurs, y compris Ronjat (*l. c.*, 159, 163) parlent d'une diphtongaison « spontanée », tandis que Schröder (*l. c.*, 223 s., 227 s.) et Fentross (*l. c.*, 52) croient pouvoir découvrir la condition de cette diphtongaison relativement récente dans la nature alvéolaire ou linguale d'une consonne continue suivante. Restent à expliquer des exceptions telles que *rwodo*, l'apparition plus fréquente en syllabe entravée et notamment le caractère facultatif de la diphtongue.

§ 68. — Il est peu probable qu'une consonne alvéolaire ait eu une influence analogue à celle d'un *yod* ou *w*. Mais la chose est peut-être plus simple. Quels cas de *ô* restés intacts le v.-provençal avait-il laissés ? Justement ceux devant les alvéolaires, qui en tout cas présentent la grande majorité des *ô* restés disponibles. Et justement devant les alvéolaires ou liquides sujettes à la « désarticulation » (v. §§ 62, 65). D'où est donc venue la première impulsion à cette diphtongaison secondaire des parlers provençaux modernes ? Vu la continuité géographique d'une part et l'antériorité chronologique des diphtongues francoprovençales (xiii^e siècle, v. § 65) de l'autre, on cherchera la première impulsion dans des courants linguistiques provenant du Nord, le long du Rhône. Certes, la « désarticulation » des alvéolaires en elle-même ne peut avoir joué un rôle décisif dans la diffusion de la nouvelle diphtongue issue de *ô*, puisque la dis-

1. Cf. Henke, *Berl. Beitr.*, IV, 2, 1934.

inction entre syllabes libres et syllabes entravées est inconnue au midi. Mais ce que les parlers francoprovençaux limitrophes ont pu fournir à ceux du midi c'étaient des modèles de diphtongaison dans certaines formules : *wo* devant *r, l, m, ns + cons., ll, ss*. Outre cela la diphtongaison facultative ou coexistence d'une forme diphtonguée et d'une non diphtonguée du même mot héritée de l'ancienne langue donnait lieu à des proportions comme celles-ci : *posc : puosc = porc : puorc ; coissa : cuoissa = costa : cuosta, corda : cuorda ; folha : fuoilla = (de)fora : defwora ; mou : muou = mol : mwol, mort : mwort*, etc. Après des siècles d'hésitations le système vocalique s'ébranle de nouveau, probablement par une impulsion venue du dehors. Toute innovation linguistique, avant d'être considérée comme normale, commence par être admise comme variante facultative, ou, comme l'exprime M. Coseriu (*Sistema, norma y habla*, Montevideo, 1952, p. 65) : « le changement phonétique est en premier lieu un déplacement de la norme vers la réalisation acoustique d'un phonème admise par le système » ; et encore : « Les changements se produisent particulièrement dans les « points faibles » du système, là où l'opposition n'a pas très grande importance et peut, par conséquent, être ignorée dans la parole et ensuite aussi dans la norme. » Or l'opposition entre les formes diphtonguées et les non diphtonguées du même mot n'avait pas grande importance à partir de l'ancien provençal, mais cette coexistence de deux variantes facultatives était le point faible qui devait ébranler le système vocalique et donner lieu à des transformations ultérieures. Quoi de plus naturel que d'opposer aux formes avec *ø* intact d'autres diphtonguées d'après des modèles préexistants et tendre par là à la généralisation des dernières, c'est-à-dire à une norme convenable ? Toute soi-disant « loi phonétique » est due en dernière analyse à une telle généralisation, tout changement phonétique, qu'il soit d'origine individuelle et né dans la communauté même ou introduit par l'effet d'un substrat, est admis d'abord comme variante facultative dans certains mots avant d'être étendu à des cas phonétiquement analogues. C'est la coexistence de deux variantes dans une série de mots, qui rend possible la généralisation de l'innovation par une chaîne de proportions, surtout quand celle-là est considérée comme préférable. Ce qui est essentiel, c'est que la généralisation d'une innovation linguistique est due à un besoin, besoin en notre cas de triompher enfin des hésitations et de parvenir à une norme reconnue généralement. Ce qui se passe en occitan devant nos yeux, ce qui y est en cours, c'est un processus qui autre part, notam-

ment en castillan, a trouvé son accomplissement dans une époque pré-littéraire.

§ 69. — Mais alors, nous dira-t-on, pourquoi les résultats de la diphtongaison conditionnée du v.-provençal, qui aurait été en quelque sorte le point de départ de l'autre, plus récente, en sont-ils actuellement distincts? On sait qu'à *uo*, *ue* devant *palatale* correspond aujourd'hui *üe*, *ye*, à *uo* devant *u* cependant *yə* tandis que la diphtongue *wə*, plus récente, devant les alvéolaires est restée telle qu'elle, ou, tout au plus, s'est changée en *wa*, *we* ¹.

On sait en outre que les diphtongues et plus encore les triphthongues sont sujettes souvent à la transformation ou même monophthongaison par assimilation ou dissimilation. On connaît les transformations des diphtongues et des triphthongues en ancien français. Ce qui est survenu en provençal après le commencement de la diphtongaison secondaire en question, donc à partir du xiv^e siècle environ, c'est la transformation des diphtongues conditionnées originaires formant une espèce de triphthongue avec un *y* ou *w*, respectivement une fermeture palatale ou vélaire suivante. Le changement d'*u* en *ü*, qui, provenant du Nord, se propageait justement alors au midi de la France, y était-il pour quelque chose? Et sa propagation devançait-elle celle des modèles de diphtongaison francoprovençaux? C'est tout d'abord le dernier élément de la triphthongue qui a contribué à changer le premier en *ü*, agissant soit par assimilation, soit par dissimilation, tandis que les alvéolaires après les diphtongues secondaires n'ont pas eu cet effet. Ces cas d'assimilation ou de dissimilation ont pu se produire d'abord occasionnellement ². D'où *uqi* (*wəy*) > *üoy*, *üei* > *üey*, *yey*; *uou*, (*wəw*) > *üou* > *you*, etc., p. ex. : *coxa* : *kyoysa* (Montpellier, Aniane), *kyöyso* (Avignon), *küeyiso* (Rouergue), *kyeiso* (Amat), etc. : *bove* > *bwou*, *byou* presque partout ³. Mais c'est évidemment non sans une certaine relation avec le changement général de *u* en *ü*,

1. Cf. pour la distribution de *wo*, *wa*, *we* (*ouo*, *oua*, *oue*) Ronjat, *l. c.* I, 160 s.

2. Le cas de *cuerbe*, inf. *curbi*, *duerbe* - *durbi* (*de* - *operire*) n'est qu'une exception apparente : déjà en v. -provençal des formes sporadiques telles que *cuebre* étaient dues à l'analogie de *cuelh* - *culhir*, etc., à plus forte raison *cuerbe*, *duerbe* doivent-ils leur *ue* normalisé (*ue* devant palatale !) à *cueie* etc. — D'autre part Fentross, *l. c.* 33, allègue *kwęč* < *coctu* d'après l'inf. *kwęire* à Sumène, et *moupyre* < *movere*, *l. c.*, 44 (« mit jüngerer Diphthongierung » ?), cité d'après le *Dictionnaire rouergat* de l'abbé Vayssier. Il y a donc eu des entrecroisements entre les deux séries.

3. Cf. le cas en quelque sorte analogue de *suan* > *siau*.

qui, provenant du Nord de la France, se répandit au Midi, non antérieurement au ^{xiv}^e siècle¹, que le premier élément des triphthongues en question (*woy*, *wow*) se changea en *ü*- à l'exception des parlers aquitains². D'où Ronjat (*l. c.*, 177) : « un stade ancien (c'est-à-dire *we* < *ue* < *uo*) subsiste à Saverdun et dans la plupart des parlers aquitains. » Et (*l. c.*, 178) : « On dit *couoi*, *ouolh* < *coriu*, *oc(u)lu* en Brassenx, *houolhe* < *folia* à Villenave, *ouoit* < *octo* à Arjuzanx; *hodie* à Morcenx *ouoi*, Villenave *gouoi*. » Nous trouvons donc conservées ici les formes qui étaient autrefois communes à tout le domaine méridional et le point de départ pour les généralisations dans les autres positions.

Or ce n'est certainement pas une pure casualité que le premier élément des « triphthongues » ait conservé son caractère vélaire originaire en Aquitaine, justement là où les diphtongues secondaires de *ó* sont absentes. Évidemment les cas de palatalisation de ce premier élément, d'abord purement occasionnels, se sont généralisés dans la plus grande partie du domaine méridional parce qu'ils satisfaisaient à un besoin plus ou moins conscient de différenciation vis-à-vis des diphtongues plus récentes et encore moins stables. Autrement dit : le changement de *u* en *ü* est venu donner une importance jusque-là absente aux cas isolés et occasionnels de palatalisation du premier élément des « triphthongues » et a éveillé par là une conscience plus ou moins nette de ce qui les différenciait des diphtongues de la série secondaire, différenciation qu'on sentait le besoin d'approfondir. C'est par là que les cas de palatalisation en question ont acquis une valeur phonologique.

Le changement de *u* en *ü*, aidant la transformation du premier élément des « triphthongues », doit être descendu par la vallée du Rhône en épargnant certaines régions francoprovençales (Durauffour, *l. c.*, 195), à l'ouest dans la direction des Landes et de la Gironde (cf. *küse*, *ülh*, *hülh*, *büyt*, Meyer-Lübke, *l. c.*, 351), de sorte que la Gascogne y a pris part relativement tard, en conservant dans sa plus grande partie le *w*- des triphthongues en question. Mais les mêmes conditions ont dû être en vigueur originairement des deux côtés du Rhône³. C'est de cette façon qu'on

1. Cf. Durauffour, *l. c.*, 195 ; Gardette, For. 206 s. ; Schürr, Zum Wandel *ü* > *ü* im Französischen. Estudios ded. a Menéndez Pidal, V. ; Hafner, *l. c.* 57.

2. Cf. Meyer-Lübke, *l. c.*, 366 ; Rohlf, *Le gascon*. ZrP Bh 85, § 349 ; Ronjat, *l. c.*, I, 177.

3. C'est pourquoi la diphtongue secondaire *wo*, *we* dans certains documents cités par Schroeder, *l. c.* (*iuor* a. 1449, p. 194 ; *puont* 1571, p. 218 ; *puerc* 1411, p. 197, etc.) est

peut écarter sans difficulté la contradiction apparente entre les résultats actuels des anciennes diphtongues conditionnées et ceux des diphtongues généralisées postérieurement. Dans une partie au moins du domaine méridional les diphtongues secondaires en question peuvent être d'importation relativement récente¹. En tout cas l'occitan et le francoprovençal nous présentent la rare possibilité d'observer la formation d'une loi phonologique comme un film qui se déroule au ralenti.

§ 70. — La Péninsule ibérique comme unité linguistique primitive : c'est la vision qui se dégage des recherches de M. Menéndez Pidal, notamment de la constatation que la diphtongaison devant palatale (yod) « se extendia por España ininterrumpidamente desde Cataluña hasta Asturias a través del mozárabe ». (Orígenes, § 101, 1.) Nous allons voir que, contrairement à l'opinion du maître, ni la Galice ni la Castille faisaient défaut à cette unité primitive, relative, à vrai dire. La cohérence pri-

encore écrite *uo*, *ue*, graphie dans laquelle *u* ne signifiait donc pas encore *ü*. La graphie *ouo*, *oua*, *oue* pour les diphtongues secondaires s'imposa cependant bientôt par les progrès du changement *u* > *ü* en général et dans les triphthongues en particulier.

1. M. Séguy (*Annales du Midi*, 66, 1954, 307 ss) vient de communiquer les résultats d'enregistrements effectués à Quérigut (Ariège) par son collaborateur Manuel Compagnys. Il s'agit là d'allongement et de légères différenciations de *ġ*, *ǫ* en sens croissant (*eġ*, *oġ* etc.) de sorte que M. Séguy croit y découvrir les premiers symptômes d'une diphtongaison spontanée indépendante de la quantité syllabique donnant comme résultats des diphtongues croissantes. Or M. Séguy lui-même parle du caractère individuel des phénomènes à peine naissants, de ce qu'il appelle leur « polymorphisme ». Il entend par là le caractère de variantes occasionnelles qui pourraient devenir « facultatives » et, provenant de la « parole », pourraient se présenter à la « langue ». Jusqu'à ultérieure vérification il faudra donc s'abstenir d'en tirer des conséquences allant trop loin. Restent les cas de diphtongaison achevée en *wo* (*gargwɔta*, *defwɔra*, *kwɔt*, *mɔwɔt*). Or ceux-ci correspondent tout à fait aux cas en vigueur dans les régions méridionales dont nous avons parlé. Ce qui se pose c'est donc la question de la continuité géographique, la question de savoir si la région de Quérigut est en connexion immédiate avec une région de diphtongaison secondaire, peut-être du côté de l'Aude, d'où le village est presque exclusivement accessible, ou s'il s'agit de transplantations dont il faudrait vérifier les intermédiaires, c'est-à-dire s'il s'agit d'une importation plus ou moins récente. En tout cas, s'il s'agissait vraiment à Quérigut d'une diphtongaison très récente et autochtone de *ǫ* > *wo* il faudrait tenir compte du fait que la limite entre les deux évolutions de la diphtongue conditionnée *wo* (*we*) à l'Ouest et *wo* > *ŵo* > *ŵe*, *ye*, *yɔ* à l'Est, passe justement près du village en question, et que *ü*, tout près du domaine catalan, est sans doute très récent, de manière que la diphtongue secondaire *wo* peut très bien être inspirée par des modèles comme *bove* prononcé encore naguère **buɔu* au lieu de *byu*, prononciation actuelle en Langue d'oc (cf. Krüger, RDR, III, 171 ; Salow, Sprachgeogr. Untersuchungen über das katal. — languedok. Grenzgebiet. Hamburg 1912, p. 37).

mordiale des faits de diphtongaison dans la Péninsule, interrompue, comme celle d'autres phénomènes, par l'avancement du castillan vers le Midi, a été reconstruite en tout cas par Menéndez Pidal. Le rôle du catalan dans cet ensemble de faits était celui d'un intermédiaire entre le galloroman et l'ibéroroman. Le rôle du galicien-portugais, domaine par excellence de l'inflexion et de la métaphonèse, sera illustré dès maintenant.

§ 71. — Le galicien-portugais a développé tout un système de flexion interne : « Conclusão que se deve tirar dos factos é que embora o influxo, exercido por vogais postônicas nas tônicas, fosse a principio simplesmente fisiológico, material — inconsciente, — o espirito dos que falam aproveitou a metafoia para fins espirituais.

« Usada em vocabulos ela constitue uma especie de flexão interna.

« Funcional, gramatical, tem também valor na eurtmia e musica linguistica. » (C. Michaelis de Vasconcellos, *Rev. lus.*, 1930, 19).

Carolina Michaelis fait remonter la métaphonèse portugaise notamment à l'effet métaphonique d'un *i* dans le prés. II, III ind. et subj. (*moveo* > *moivo* > *môvo*; *sedeo* > *sejo*, etc.; *dormio* > *duirmo* > *durmo*; *morio* > *moiro* > *mor(r)o* et d'un *-i* dans le parfait (*eu fix*, *vim*, *tive*, *estive*, *sive*, *pus*, *pude*, *crive* de *feci*, *veni*, etc.) : « E é dos verbos — nervo principal da fala humana — que, salvo erro, provêm também por analogia, as variações metafonicas dos nomes » (*l. c.*). Déjà J. Cornu (Grdr. 12, §§ 6, 7, 8, 11, 21, 22, 306) avait relevé l'effet métaphonique d'un *-u* ou *u* à côté de celui d'un *-i* ou *i* (*yod*, resp. cons. *palatale*) dans la flexion du nom et du verbe. D'où M^{me} Michaelis (*l. c.*, 20) : « E também ums dos traços característicos do português essa antecipação-precipitação. » Par là, notamment par l'effet métaphonique de *-i* et *-u*, l'extrême Occident de la Romania rappelle les conditions des dialectes du midi, du centre et du nord-ouest de l'Italie ainsi que de la Rhétie occidentale et centrale.

§ 72. — Le portugais concorde avec les dialectes du midi et du centre de l'Italie dans l'inflexion de *é*, *ô* non seulement devant *-i* (cf. les parfaits *fix*, *vim*, *tive*, etc.) mais aussi devant *-u*, dont il n'y a, à vrai dire, que des restes : le neutre des pronoms *isso*, *isto*, *aquilo*, *tudo* et quelques substantifs (*sisso* < *sensu*, *bico*, *razimo*, *cio* < *zêlu*, v.-port. *usso* à côté de *osso* < *ursu*). C'est l'analogie qui a contribué de bonne heure à effacer ces conditions primordiales : la tonique de *lôbo* fut réintégrée d'après *lôba*, *-ôso* pareillement d'après le f. *-ôsa*, etc.

Les voyelles ouvertes *é*, *ô* s'inflexionnèrent devant *-i* (seul exemple

le v.-port. *eyri* < *heri*), *yod* (*cerêja*, *igrêja*, *peito*; *fôlha*, *oito*, *noite*, *pois*, etc.) et *-u* (v. les exemples ci-dessous) en *ê* (= *e* abstraction faite de la prononciation actuelle de *e* devant palatale) et *ô* (= *o*). Devant *-a*, *-o*, *-e* les *ê*, *ô* originaires avaient été conservés. Voilà le point de départ pour une flexion interne de la nature suivante. La conscience des corrélations qui, dans les différentes formes du substantif et de l'adjectif, coordonnait la voyelle fermée à la finale *-o* (= *-u* originaire) et la voyelle ouverte à la finale *-a*, *-e*, *-os*, ne s'est pas fait valoir avec la même constance dans les mots contenant un *ê* que dans ceux avec *ô*. Cela s'explique d'une part par le nombre relativement petit des mots avec *ê* distinguant les deux genres (cf. cependant *-êlo*, *-ela*, et d'autres exemples comme *sérro*, f. *serra*, *travêso*, f. *travessa*, et *-êssa*, etc. Cornu, l. c., §§ 5-7), d'autre part par la fréquence des mots du type *môrto*, *môrtos*, *môrta*, *môrtas*, *porco*, *porços*, *porça*, *ôvo*, *ovos*, *ova*, *porro*, *porta*, postv. *porle*, etc. Tandis que les noms avec *ê*, *ê* ne présentent que les commencements d'une généralisation de *ê* devant la finale *-a* (cf. les pronoms f. *essa*, *esta*, *ela* à côté de m. *êsse*, *êste*, *êle*) en opposition avec *ê* devant *-u* (Cornu, l. c., §§ 5, 7, 10), ceux avec *ô* ont adopté la règle de faire alterner la variante ouverte devant *-a*, *-e*, *-os*, avec la fermée devant *-o* (= *-u*), de manière que beaucoup de mots féminins en *-a* avec *ô* étymologique se prononcent depuis longtemps avec *ô* comme p. ex. *hœra* et ses composés, *-osa* f., à côté de *-oso* (pl. *-osos*). C'est sur ces modifications analogiques postérieures des données phonétiques originaires qu'est fondé en partie le vocalisme des noms portugais (pour les particularités de la flexion verbale v. Beitr. 31 ss).

§ 73. — Eh bien, les *ê*, *ô* issus de la métaphonèse de *ê*, *ô* en galicien-portugais, d'après ce que nous avons pu observer jusqu'ici, surtout en Italie, doivent être les résultats d'une monophthongaison très ancienne, prélittéraire, des diphtongues *iê*, *uô*. En effet, ce qui vient corroborer notre supposition théorique, c'est qu'on peut démontrer la survivance des diphtongues *iê* (*iê*), *uô* (*üô*) encore aujourd'hui dans certains patois portugais du Nord, entre les fleuves Douro et Minho. D'après les indications de M. Leite de Vasconcellos¹ il s'agit presque exclusivement de diphtongues, dont le premier élément est très fugitif et supprimable et échappe par là même à l'attention du sujet parlant². Le premier élément

1. *Esquisse de dialectologie portugaise*, 90; *Opusculos* II/1, 61, 69, 130 s., 174, 184 ss, 276 s. 280, 392, 434, 454.

2. Cf. Menéndez-Pidal, Or¹, 136 n. 3 sur le patois d'Ancora au nord de Viana do Castelo: « En Ancora uno que pronunciaba *sinhuœra*, *aguœra*, *tuœda*, *Pwœrtu*, *pwœçu*, no

de la diphtongue *ũô* semble — toujours d'après M. Leite — être plus stable dans le voisinage d'une labiale ou, mieux dit, après labiale ou vélaire. C'est pour cela qu'on a l'impression qu'il ne s'agit pas d'une diphtongaison naissante mais plutôt d'une monophthongaison en cours : nous avons déjà rencontré des conditions pareilles dans d'autres parlers romans (v. §§ 35, 48, 50). A ce propos les conditions de Guimarães (Leite, *l. c.*, 186 s.) sont d'un intérêt particulier : on y trouve *ũô* assez stable après labiale, en position initiale et devant yod : « Não havendo labial, ora se ouve *ũô*, ora *ô*... En sílaba inicial : *ũôlho*, *ũônda*, etc... ; o ditongo *ôí* está naturalmente representado pelo tritongo *ũôí* : *fũôí*, *hũôíje* = hoje, *bũôí*, *nũôíte*, *cũôíro* ». A vrai dire, les diphtongues *iê*, *uô* des parlers portugais en question ne se présentent pas seulement dans les conditions des *é*, *ô* inflexionnés dans la langue littéraire, mais correspondant à tout *é*, *ô* de la dernière. Probablement la diphtongaison s'est produite dans la zone d'Entre-Douro-e-Minho d'abord dans les mêmes conditions qu'ailleurs en Portugal. Un peu plus tard la monophthongaison a eu lieu dans les parlers des régions centrales impliquant la coïncidence de *é* < *iê* < *e* et *ô* < *uô* < *o* avec les *é*, *ô* originaires : c'est par là qu'on commença en Entre-Douro-e-Minho et en Baixo Minho à opposer à tout *é*, *ô* littéraire un *iê*, *uô* hypercorrect dialectal. Si quelques localités comme Barcelos, Póvoa de Varzim, etc. remplacent par la diphtongue même les *é*, *ô* littéraires (p. ex. *tierra*, *Ruosa*), cela pourrait s'expliquer par une généralisation postérieure de la prothèse de *y*, *w*. Il est en tout cas très significatif que M. Leite parle à cet égard d'une certaine confusion qui règne entre *é* et *ê*, *ô* et *o* dans la marche frontière entre Minho et Traz os Montes. Cela veut dire que la distribution originaire des *é*, *ô* inflexionnés ou non dans les dialectes portugais en question s'est déplacée de différentes manières donnant lieu souvent à des régressions et à des reconstructions hypercorrectes. C'est évidemment de ce point de vue qu'il faut considérer la position des parlers de caractère déjà léonais de Riodonor et Guadramil (p. ex. *piê* ou *plá*, *diez*; *uoio*, *nuóite*, *cuóiro*, *fuóia*, *nuovo*, *nuove*, *fuonte*, *fuorca*, etc.) à la frontière nord-est de Traz os Montes et de la voisine Miranda de Douro (Leite, *l. c.*, IV/II, 745 s., 774, 781 et 682, 686). Dans ce dernier parler léonais on a constaté encore aujourd'hui des vacillations entre *uô* et *o* monophthongué¹.

tenia conciencia del fenómeno de diptongación y me decía que pronunciaba solamente « *o* muito fechado ».

1. Leite, *Phil. Mirandesa*, I, 182, 227, cité par Menéndez-Pidal, *Or.* 1, 137.

§ 74. — Mais ce qu'il faut relever encore une fois c'est l'effet métaphonique de *-u* conservé comme tel en galicien-portugais. Nous allons voir tout à l'heure qu'il y a encore deux aires, aujourd'hui séparées l'une de l'autre, où l'effet métaphonique de *-u* et de *-i* s'est fait valoir avec une constance frappante. Il s'agit de quelques localités environnant le Cabo Peñas et d'une zone au sud d'Oviedo (v. §§ 79, 80), restes d'une aire anciennement beaucoup plus grande et sans doute en contact avec le galicien-portugais. Nous sommes donc fondés à présumer qu'au moins tout le nord-ouest de la Péninsule, comprenant l'ancienne Gallaecia et une partie des Asturies, avait adopté de bonne heure *-u* pour terminaison du nom. et de l'acc. masc. des noms de la II^e classe (v. § 12) de la même manière que l'Italie centrale et méridionale, la Rhétie avec les zones limitrophes de la Haute-Italie et même, à ce qu'il semble, le domaine francoprovençal (v. § 63), tandis que le reste de la Péninsule ibérique doit l'avoir rejeté après bien des hésitations (v. ci-dessous).

§ 75. — La considération des faits de diphtongaison de la Péninsule ibérique doit donc tenir compte de ces faits suspendant à un moment donné l'unité linguistique relative antérieure. Si celle-ci était fondée sur la diffusion générale de la diphtongaison de *é, ó* devant *yod* (le mozarabe non exclu), le nord-ouest a apporté des faits additionnels : les diphtongues non seulement devant *yod* mais aussi devant *-u*, tandis que le reste de la Péninsule semble avoir préféré d'autres solutions. Or Menéndez Pidal a démontré l'existence en mozarabe des diphtongues non seulement devant *yod* mais aussi sans cette condition en syllabe libre et entravée, et cela sur tout le territoire mozarabe (Valencia incluse, v. Or. §§ 24, 5 ; 16, 4). Mais il relève à plusieurs reprises : « Las vacilaciones entre las formas diptongadas y las sin diptongar eran grandes entre los mozárabes » (Or. § 24, 6). Le mozarabe reflétant et continuant les tendances linguistiques de l'époque visigothe tardive avait hérité des diphtongues à l'état de variantes facultatives, de la coexistence de formes diphtonguées et non diphtonguées. Et Menéndez Pidal suppose qu'encore « en la corte asturleonese se imitó también el habla cortesana de la Toledo visigoda, habla que la antigua corte habría propagado en todas direcciones de España.

En Toledo es de suponer que, al lado del diptongo vacilante *uo, ua, ue*, etc. usado por el vulgo, las gentes más cortesanas impusieran muchas formas sin diptongo ; y esta protesta culta se prolongó en el reino astur-

leonés, donde hasta el siglo XIII se manifiestan tantos cultismos con *o*, algunos de ellos conservados hasta hoy, especialmente en la toponimia. » (Or. § 94,5.) Eh bien, l'influence de formes savantes (cultismos) concédée, les vacillations, la coexistence de formes diphtonguées et non diphtonguées, tout cet état de choses est symptomatique pour une nouvelle norme en voie de formation qui devait terminer la période des hésitations. Mais l'ancien ordre, comment avait-il été troublé? Où était le point de départ des diphtongues en syllabes tant libres qu'entravées? Nous n'allons pas répéter nos objections à la théorie d'une diphtongaison « spontanée » des *ié*, *uó*, cette fois indépendante de la quantité syllabique. Les symptômes qu'il s'agit, cette fois encore, d'un mélange linguistique qui est venu troubler l'ancien ordre, sont trop évidents. D'après Menéndez Pidal « La parte central de la Península desarrolla una modalidad de la diptongación románica que es peculiar y distintiva, pues se realiza lo mismo en sílaba libre que trabada » (Or. § 100). Or la généralisation de cette nouvelle norme a été un processus lent et successif, dont certaines régions ont été à peine atteintes. C'est ce qui est documenté par la forme de certains toponymes. Ainsi M. R. Lapesa¹ constate: « En el extremo Sur, de Málaga à Almería, el diptongo no debió prosperar (*Albuñol*, *Castell de Ferro*, en toponimia)... » La clé du problème, la voici : le nord-ouest de la Péninsule était venu opposer ses diphtongues devant la finale *-u* aux *é*, *ó* intacts (à l'exception de la position devant *yod*) des autres régions, de manière que **-iellu*, *-ellos*, f. *-ella*, *-ellas*, et **muortu*, *mortos*, *morta*, *mortas* se trouvaient en face de *-ello*, *-ellos*, *-ella*, *-ellas*, et *morto*, *mortos*, *morta*, *mortas*. La diphtongue de *-iellu* et *muortu* des régions nord-ouest fut donc imitée d'abord le long des zones frontières par les habitants des régions centrales qui la possédaient eux-mêmes devant *yod* (*viel'o*, *uol'o*, *fuol'a*, *nuoite*, etc.) et commencèrent par là, méconnaissant les règles de son application, à l'étendre au pluriel et au féminin, d'où les hésitations, qui ne furent terminées que beaucoup plus tard par le castillan. Mais ce qui s'est passé dans ces zones frontières a pu se produire un peu partout à l'intérieur, les hésitations entre les finales *-u* et *-o* étant terminées relativement tard (v. § 79) en faveur de *-o*, de façon que la stabilisation de la dernière, n'ayant pas banni la diphtongue métaphonique (*muortu*-*muorto*, donc *muortos*, *muorta*, etc.) a grandement contribué à généraliser celle-là dans toutes les positions. C'est

1. R. Lapesa, *Historia de la lengua española*, 101.

donc la tension entre les données de la flexion interne du type nord-ouest et les hésitations des régions centrales qui ont donné le branle à l'évolution ultérieure et à la recherche d'un nouvel ordre.

§ 76. — Mais la tendance à la généralisation des diphtongues se répandit encore pendant les derniers temps de la monarchie visigothe dans les régions septentrionales, et avec elle les balancements d'accent et les vacillations entre *ié*, *ia* et *uó*, *ua*, *ue*. Quant à ces phénomènes nous avons déjà constaté leur fréquence dans l'Italie centrale et méridionale. L'Est français connaît de son côté la rétraction d'accent et la monophthongaison subséquente. C'est M. Duraffour qui insiste sur le rôle des balancements d'accent et leurs conséquences en francoprovençal, M. F. Krüger a examiné la rétraction d'accent et la monophthongaison subséquente dans les dialectes espagnols occidentaux ¹. Or quant à la coexistence de trois variantes de la diphtongue *uo*, *ua*, *ue* dans les anciens textes, dont la première subsiste encore aujourd'hui dans certains patois de l'Ouest, surtout léonais, la dernière ne suppose pas nécessairement la phase intermédiaire *uö* : si la modification de l'élément inaccentué d'une diphtongue prélude souvent à une monophthongaison, celle de l'élément accentué est surtout un phénomène de dissimilation propre à sauvegarder la vie de la diphtongue. Or l'*o* délabialisé ou désarrondi de la diphtongue *uó* sonnerait comme la voyelle roumaine *ă* ou la voyelle accentuée dans les mots portugais *lama*, *Tejo* : « *o* prononcé les lèvres écartées » (selon Gonçalves Viana). Cette voyelle difficile à définir pourrait se cacher derrière la graphie *ua* des anciens textes. Menéndez Pidal a observé l'absence de la variante *ua* devant *yod* (Or. I, 157, 578). Eh bien, en roumain *ă* parvenu en contact avec *yod* se dévélarise et se change en *e*. C'est ce qui doit être arrivé aussi en ancien espagnol : c'est probablement la position devant *yod* qui fut le point de départ de la variante *ué*. D'autre part la langue déplacée un peu en avant pendant l'articulation de l'*o* change en *uö* l'ancienne diphtongue *uó*, forme vérifiable encore actuellement. En tout cas on peut étudier maintenant la diffusion des variantes anciennes et actuelles des diphtongues, surtout en léonais, dans l'article de MM. Diego Catalán et Alvaro Galmés, *La diptongación en leonés* ².

§ 77. — Si les diphtongues espagnoles *ié*, *ué* en syllabe libre et entravée sont dues en dernière analyse à la généralisation postérieure de celles qui

1. F. Krüger, *Studien zur Lautgeschichte westspan. Mundarten*. Hamburg, 1914, 64 ss.

2. *Miscelánea fil. en mem. de Amado Alonso*. Archivum, IV, 87 ss. Oviedo 1954.

étaient nées originellement par métaphonèse, comment expliquer le fait que le castillan semble ignorer les diphtongues justement devant *yod* (*lecho*, *hoy*, *noche*, *ojo*, *boja*, *poyo*, etc.) ? Fait d'autant plus frappant que ni l'aragonais (*lieto*, *uey*, *nueit*, *uello*, *fuella*, *pueyo*), ni le léonais (*uey*, *nueche*, *ueyo*, *fueya*, etc.) ni le galicien-portugais étaient réfractaires à la métaphonèse, ni le mozarabe non plus ? La continuité de la métaphonèse à travers la Péninsule, de la Catalogne à la Galice, laisse entrevoir que le castillan ne fait exception qu'en apparence.

Voici l'explication proposée par Menéndez Pidal (Man. §§ 8 bis, 10, 3 ; 13, 3) : en inflexionnant ou fermant en *e*, *o* les *e*, *o* ouverts le *yod* aurait empêché leur diphtongaison en castillan. Or, comme nous avons pu observer si souvent, que les *é*, *ó* issus de *é*, *ó* soit par inflexion, soit par allongement, correspondaient à des formes diphtonguées conservées dans les parlers limitrophes ou dans le même idiome, comment ne pas voir dans les premiers les résultats d'une monophthongaison ? Et cela d'autant plus que l'inflexion en tant qu'anticipation d'une fermeture devait avoir d'abord le même effet sur *é*, *ó* que sur *é*, *ó* avec cette différence seulement que les derniers, plus longs par nature, pouvaient rattraper le degré d'ouverture originaire dans le sommet tandis que dans les premiers la fermeture s'imposait, d'où *i*, *u*. On concevrait plus difficilement un effet d'inflexion par degrés d'aperture, c'est-à-dire fermant la tonique chaque fois d'un degré seulement. C'est donc autant la continuité géographique que les considérations de caractère phonétique qui imposent une solution différente du problème.

§ 78. — Le castillan primitif de l'époque visigothe, renfermé dans son « pequeño rincón » des monts Cantabres, position périphérique, doit avoir de bonne heure monophthongué en *e*, *o* ses diphtongues devant *yod* (et *-i*, voir 2. imp. *ven*, à côté de *vengo*) sans être encore atteint de la généralisation dans d'autres positions. Mais il présente des exceptions très significatives, d'abord *ayer* < *ad* + *heri*, où *y* a été conservé dans la fonction d'épenthèse d'hiatus, fonction bien connue. Puis *viejo*, *lueño*, *sueño* (s'il dérive de *somnium* sans être influencé par *somnum*), *cuero* < *corium*, (*des*)*pues* (la continuité géographique du port. *pois*, léon. *despueis*, catal. *puix*, prov. *puois*, *pueis*, franç. *puis* obligent à le faire remonter à **posty-*, non à *post*). Il y a d'autres exemples d'une diffusion plus limitée. Ainsi Menéndez Pidal (Or. 159 s.) cite « *cuejan*, 1244, Castilla del Norte, *colli(g)ant*... El documento que escribe ese *cuejan* es de Pancorbo, vecino a la Rioja y ³parece tener influencias orientales. No

obstante, pudiera tratarse de una forma arraigada, ya que hoy en el valle de Losa, al Norte de Burgos... se usa *cuejo* así como en Segovia ». M. V. García de Diego allègue *ruejo* < *rotulu*, *luejo* *loliu* ¹ et que « La diptongación antietimológica de *cuerto* es general en Soria y Burgos, por lo menos. La de *cuero* 'yo corro' vive en el norte de Burgos » ². Or toutes ces exceptions et formes hypercorrectes (*cuerto*, *cuero*) sont des vestiges d'un mélange linguistique. Après avoir monophongué en *é*, *ó* ses *ié*, *uó* devant *yod* à travers la phase intermédiaire *ié*, *uó* et conservé intacts les autres *é*, *ó* le castillan primitif, celui des monts Cantabres, « région arcaizante al Norte de Burgos » (Or. § 35,3), en s'étendant vers le sud doit s'être mêlé avec des parlers déjà atteints de la généralisation en cours des diphtongues originairement conditionnées, parlers caractérisés alors par la coexistence de formes diphtonguées et non diphtonguées en syllabe libre et entravée. C'est cet état des variantes facultatives qui lui permit de remplacer successivement ses *é*, *ó* restants par *ié*, *uó* tout en conservant les *é*, *ó* déjà monophongués : avec les exceptions et les hypercorrections que nous venons de mentionner. Nous rappelons à ce propos le cas analogue de l'ancien wallon (§ 61). Le castillan réalisa cette innovation avec la conséquence qui lui est particulière et décida bientôt la lutte entre *uo*, *ua*, *ue* en faveur de la dernière variante.

Nous modifions donc un peu notre opinion antérieure en ce qui concerne la région qui peut avoir transmis au castillan non seulement les exceptions avec les diphtongues conservées devant *yod* mais aussi celles en syllabe libre et entravée : ce doit être celle du cours supérieur de l'Ebre et de Burgos, où le castillan primitif devait entrer d'abord en sortant des monts Cantabres et en s'étendant vers le Midi, région atteinte relativement plus tôt de la généralisation des diphtongues irradiant des parties centrales de la Péninsule, région qui conserve encore aujourd'hui les restes cités d'*ué* devant *yod*. En tout cas il ne s'agit que d'une modification géographique d'importance secondaire de l'opinion que nous avons formulée ainsi : « el castellano primitivo, al extenderse hacia el Sur y Oeste en el siglo ix, se mezcló con dialectos de tipo mozárabe y leonés, caracterizados entonces por las vacilaciones, es decir por la coexistencia de formas diptongadas y sin diptongar. » (Dib. 389.)

1. *Gramática hist. esp.*, 16, 18 s., 47.

2. *Manual de dialectología española*, 1946, p. 304.

Revue de linguistique romane.

Or c'est justement ce passage sur le léonais qui semble avoir déterminé MM. D. Catalán et A. Galmés, les auteurs de l'article cité (§ 76, n. 2), à rejeter, avec les opinions de M. Staaff¹ sur l'influence (diminuant vers l'Ouest) exercée par le castillan, sur le léonais, aussi les nôtres et toute la théorie des deux sortes de diphtongaison ainsi que la généralisation postérieure de diphtongues ascendantes originaires conditionnées que nous venons d'exposer, déclarée « difficilement admissible » et dans certains points (comme la supposition d'une diphtongaison et monophthongaison prématurées devant *yod* en galicien-portugais et en castillan) « no... probada documentalmente ». Les auteurs cités attribuent au léonais, castillan et aragonais « una diptongación *sui generis* independiente del carácter de la sílaba, y sin duda posterior y desligada de la diptongación debida al contacto de una yod » (*l. c.*, 17-18).

Tout d'abord il faudrait s'entendre sur la manière d'interpréter les anciens documents. Admise la prépondérance des formes non diphtonguées dans les documents léonais et asturiens occidentaux avant le dernier tiers du XIII^e siècle (v. *l. c.*, 9-13) les auteurs de l'article cité auraient dû convenir de l'apparence d'une propagation lente et successive des diphtongues à mesure qu'on avançait de l'Orient à l'Occident, de sorte que la théorie de M. Staaff, d'après laquelle « la diphtongaison de l'*e* [et celle de l'*o* d'une manière analogue] d'abord confinée dans le domaine castillan, s'est peu à peu répandue vers l'ouest... » (*l. c.*, 193, 206) n'est pas aussi illusoire qu'il leur semble. Si d'autre part la forme *uo* de la diphtongue, prédominant aujourd'hui dans la région léonaise occidentale (encore à Villarino, cf. Krüger, *l. c. n.* 115, p. 67), est à peine représentée dans les anciens documents, ce contraste frappant pourrait être interprété dans le sens d'une préférence progressive donnée par les scribes aux formes et graphies castillanes, donc à l'*ue* plutôt qu'à l'*uo*. Tout cela laisse entrevoir une infiltration castillane augmentant avec le temps, surtout après la réunion des deux royaumes de Léon et Castille. Si donc la diphtongaison léonaise n'a pas été importée de Castille elle en a subi au moins des influences dans les formes. MM. Catalán et Galmés semblent ne pas tenir compte du fait que toute innovation linguistique remonte en dernière analyse à un mélange. De là leur préférence pour les évolutions « autochtones ». En tout cas, quant aux anciens documents, on ne peut pas prendre assez au sérieux leurs hésitations ou vacillations, symptômes

1. *Étude sur l'ancien dialecte léonais*. Uppsala 1907.

de nouvelles normes en voie de formation. Mais quand les documents font défaut, dans les époques préhistoriques, faut-il renoncer à reconstruire les chaînons non témoins d'une évolution, renoncer à la construction d'une hypothèse « no probada documentalmente » ? Les lecteurs qui ont suivi cette exposition de même que nos études antérieures sur le même sujet se rappelleront que c'est nous qui avons insisté dès le début sur le fait que ce n'est qu'une partie de la Romania qui a introduit la distinction quantitative entre syllabes libres et syllabes entravées, avec les conséquences qu'on sait, tandis que le reste, y compris l'espagnol, ignore cette distinction. Cette constatation, pour laquelle MM. Catalán et Galmés se réclament de M. v. Wartburg, ne fournit cependant pas encore l'explication de la diphtongaison « sui generis » de l'espagnol. On aurait pu s'attendre à une explication phonétique, puisqu'il ne s'agit ni d'une diphtongaison par allongement ni d'une diphtongaison par métaphonèse.

§ 79. — Mais la plus grave objection qu'on croit pouvoir nous faire c'est d'avoir confondu la diphtongaison devant *yod* avec l'action métaphonique des *-i*, *-ü*. Ici encore on se réclame de M. v. Wartburg, d'après lequel « hay que separar totalmente la diptongación de los fenómenos de inflexión. » Il suffira pour le moment de renvoyer à notre critique des thèses de M. v. Wartburg (Dis 25 ss). L'argument le plus sérieux qui nous est adressé dans ce contexte, le voici : « Ambos fenómenos aparecen en el asturiano central como enteramente independientes y sus resultados son bien distintos : la metafonía actúa sobre la *o*, ya diptongada en *ue*, cerrando el diptongo en *ui* (*muirtu*, *muerta*, *muertos* ; *cuitu*, *cuetos* ; *fuiiu*, *lluiiu*, etc.), mientras la *yod* en contacto provoca una diptongación primaria en *ue* anterior, o todo lo más paralela a la diptongación no condicionada (*güey*, *güeyu*, *nuechi*, *mueyas*, etc.). La metafonía incluso se superpone a la diptongación ante *yod* en el área citada : *nuichi* frente a « *nueches* » ; *güiyu* frente a « *güeyos* » etc. » (l. c., 33).

Les conditions d'inflexion dans une partie des Asturies centrales, indiquées pour la première fois par Menéndez Pidal ¹ et étudiées par M. Diego Catalán dans l'article récent « Inflexión de las vocales tónicas junto al Cabo Peñas » ² et dans une brève note de M. Rohlf

1. 1899, puis dans « *El dialecto leonés*, § 5, *Rev. de Arch.*, X, 1906, cité dans Man. 51 n.

2. *Rev. dial. y trad. pop.* IX (1953), 405 ss ; voir aussi L. Rodríguez-Castellano, *La variedad dialectal del Alto Aller*. Oviedo 1952, livre qui nous est resté inaccessible.

(Umlauterscheinungen im Spanischen, ASNSL 190,322 ss), sont en effet d'un intérêt particulier dans l'ensemble des problèmes qui nous occupent ici.

Dans deux aires aujourd'hui séparées l'une de l'autre par le territoire d'Oviedo, l'une au nord autour du Cabo Peñas, l'autre au cours supérieur des rivières Nalón, Aller et Caudal (v. les cartes dans l'article de M. Catalán), toutes les voyelles susceptibles sont inflexionnées par *-u*, *-i*, ainsi p. ex. : *guetu -gatos* (pour l'inflexion á *-u* > é *-u* v. § 16); *pirru-perros*, *perra*; *surdu-sorda*; *castichu-casticchos*; *muirtu-muertos*, *muerta*; *güiyu* (= ojo)-*güeyos*; *fuíu* (= fuego); *illi* < *illī*, *isti*, *isi*, *ayire*, *llichī*, *nuichi* (= noche)-*nueches*. L'inflexion n'a pas lieu devant *-o* originaire : *aguaño* (*ogaño*), *yegando*, *fago*, *facemos* (Rohlf's); *aviento* (= diciembre), *tiempo*, *fierru*, et sur l'Aller supérieur « frente a « *un pilu* » se dice « *el pelu de la cabeza* » cuando se trata del colectivo » (Catalán, *l. c.*, 413), donc devant *-o* de l'adverbe, du verbe et des neutres. MM. Catalán et Rohlf's s'accordent à considérer cette inflexion comme postérieure à la naissance des diphtongues *ié*, *ué* dont l'élément accentué a été changé en *i*.

Mais Rohlf's insiste aussi sur le caractère très ancien de l'*-u* final asturien resté distinct de l'*-o* originaire et il renvoie à ce propos à l'hypothèse de la « détresse morphologique » proposée par M. Lausberg pour expliquer cette différenciation (v. § 12). Or déjà Meyer-Lübke (RG I, § 308) avait relevé cette différenciation conservée en asturien : « Ebenso im Asturischen 1. Sg. *o*, N. Plur. *os*, *komo*, *kresiendo*, *kuando*, *sedo*, *solo* aber sing. *u*, Adj. mask. *u* Ntr. *o*, ferner *cabo* : *ud*, *ut* gesellt sich also zu *o*. » A ce propos il convient de citer aussi M. Staaff (*l. c.*, 216) : « Les neutres en *-ū*, ayant originairement un *-ū* d'une autre valeur que les masculins en *-us*, donnent des formes en *-o* (ce qui explique la forme en *-o* des participes) ». Ces conditions de l'asturien central concordent donc d'une manière frappante avec celles de l'Italie centrale et méridionale (v. § 12) et en outre avec celles de la vaste région alpino-piémontaise-lombarde-rhétienne (§§ 39, 40) et avec celles du galicien-portugais (§ 72). La diffusion en position latérale de cette différenciation de *-u* et *-o* est donc d'un caractère très archaïque. Mais d'où sont venues les forces contraires qui ont fait échouer le nouveau règlement en Toscane, à Venise, dans les parties centrales et orientales de la Péninsule ibérique ? Pour la langue des anciens documents espagnols l'explication a déjà été donnée par Menéndez Pidal (Or. § 35,2) : « La terminación *-ūm* del singular

de sustantivos y adjetivos presenta gran vacilación a causa de hallarse muy influida por el plural *-os*, de tal modo que predomina, con mucho, la *-o*. » Et Menéndez Pidal de démontrer la coexistence de formes en *-u* et en *-o* un peu partout (avec la prépondérance de *-o*), dans les diplômes léonais et aragonais surtout, et même dans les mozarabes et les castillans du XIII^e siècle. La terminaison *-u*, répandue originellement dans toute la Péninsule, a donc reculé devant *-o* refait par analogie sur le pl. en *-os*. En tout cas les îlots asturiens en question ne peuvent être que les restes d'un domaine linguistique compact qui, dans des temps très anciens, formait une unité avec le galicien-portugais, l'idiome préroman de l'ancienne Gallaecia.

§ 80. — Nous soulignons donc le parallélisme frappant du système de flexion interne des parlers asturiens en question avec celui du galicien-portugais : la différence entre les deux consiste surtout dans le caractère beaucoup plus prononcé et constant du premier. Et c'est là la clef pour la solution du dernier problème. Vu l'ancienneté de la différenciation de *-u* et *-o* dans l'idiome roman ou préroman de la Péninsule, un effet métaphonique tardif du premier, postérieur à la diphtongaison, est peu probable. Mais comment expliquer alors, nous dira-t-on, le changement de *ié* en *i*, *ué* en *ui* devant *-u*, *-i* ? Justement par l'effet du système. Pour une phase primitive de ces parlers asturiens il faut supposer une évolution analogue à celle du galicien-portugais, c'est-à-dire la diphtongaison devant *-i*, *palatale* et *-u*. La terminaison *-i* des adverbes comme *hēri*, des pronoms **illī*, **islī*, **ipsī*, coexistant avec *-e* doit avoir impliqué de très bonne heure le passage général de *-e* final à *-i* surtout dans le domaine léonais, de manière que l'inflexion devant *-i* se stabilisa non moins que celle devant *-u*¹ : à la différence du galicien-portugais où l'emporta l'*-e* de *éle*, *éste*, *ésse*, etc. Il faut donc supposer une phase primitive avec *muortu*, *mōrtos*, *mōrta*, etc. comme pour le galicien-portugais : la variante *uo* de la diphtongue s'est conservée dans les parlers léonais occidentaux. La variante *ué* doit l'avoir emporté en léonais oriental et central suivant les modèles castillans, qui l'imposèrent en même temps indépendamment de la finale. Un processus analogue généralisa les *ié* (d'où aussi *tiempo*). C'est par là cependant que le système de flexion interne encore fortement senti était troublé : les corrélations *i -u*, *i -i* en opposition à *é -o*,

1. Cf. cependant des vacillations comme *šutīni* coexistant avec *šueñe* (*longe*) dans la région du haut Aller (*Rodr. Cast.*, cité par Catalán y Galmés, l. c. 38).

etc. (*pirru-perros* ; *illi, isi, isti*, etc.) subsistaient dans la conscience. C'est l'effet de l'analogie qui rétablit le système : *castiicho* > *casticho-castiechos*, *muirtu-muertos* ; *llichi, nuichi-nueches*, etc. Cette interprétation des faits est confirmée par une observation faite par M. Catalán lui-même : Dans l'article sur la diphtongaison léonaise (p. 33) on constate : « si la yod ha modificado la *a* latina, la metafonía actuando sobre la vocal resultante la cierra un grado más, en *i* : *llichi* 'leche', *fichu* 'hecho'. » Or à propos des formes non inflexionnées *quesu*, *calderu*, *molineru* enregistrées dans une zone archaïsante du haut Aller par M. Rodríguez-Castellano en opposition à celles du bas Aller et de tout le bassin du Caudal (*quisu*, *caldiru*, *bisu*, *sendiru*...) M. Catalán (Inflexión, p. 413) observe : « La distinción entre *ai -u* > *e -u* y *e -u* > *i -u* conservada tan sólo en el Alto Aller revela seguramente un estado primitivo del fenómeno barrido luego por igualación analógica de casi toda el área. » Eh bien, le même effet d'analogie doit avoir balayé des formes castillanisantes intermédiaires telles que *castiechu*, *muertu* (à côté de *castiechos*, *muertos*, etc.) troublant le système de flexion interne.

§ 81. — L'objection qu'on nous a faite, d'avoir méconnu la différence entre l'action métaphonique d'un *-i*, *-u* et la diphtongaison devant yod (palatale) est donc sans consistance : il ne s'agit pas de la confusion de deux processus bien distincts, mais de la constatation de faits cohérents. A partir de l'Italie méridionale (le roumain peut rester à part ici à cause de la coïncidence prématurée de *-o* avec *-ü*) nous avons pu suivre les effets métaphoniques de *-i*, *-u* jusqu'aux points extrêmes de la Péninsule ibérique : abstraction faite de certaines restrictions régionales concernant tantôt l'*-i*, tantôt l'*-u* et dépendant souvent des conditions particulières de la flexion nominale ou verbale nous avons partout trouvé des vestiges sinon la survivance des anciennes diphtongues conditionnées par *-i*, *-u*. La métaphonèse par *-i*, *-u* a donc été en vérité un phénomène général à la Romania. A partir de la plaine du Pô, plus exactement de la Romagne, elle s'est combinée avec l'effet métaphonique d'une palatale sur *é*, *ó* : c'est que la métaphonèse par contact (coalescence) est venue substituer celle par distance (dilation), l'*-i* et l'*-u* exerçant dorénavant leur action de leur côté par propagation ou attraction, phénomène que nous avons étudié de près dans la Haute-Italie (v. § 27) et qui se reflète encore en v. -port. *eyri* < *heri*. C'est évidemment l'articulation particulière des palatales (notamment de *c* devant consonne) dans la Galloromania qui a favorisé cette évolution : on peut l'attri-

buer avec un haut degré de vraisemblance à l'effet du substrat gaulois. On a donc mal entendu et interprété erronément nos remarques sur le fait que « Al norte de Italia se impone.. cada vez más otro sistema fonológico : el galorromano... Procediendo hacia oeste el efecto metafónico de la final se sustituye por el de una consonante palatal siguiente » (Dib 385), que nous avons essayé de préciser davantage cette fois.

Inflexion et diphtongaison conditionnée doivent donc être considérées comme trait commun de tous les idiomes romans dans leur phase primitive, trait qui leur fut transmis par le système phonologique du latin vulgaire, par la fonction des finales *-i*, *-u* dans la flexion nominale et en partie verbale, trait qui s'accrut de l'effet parallèle des consonnes palatales (et en partie vélaires) dans la Galloromania ou Romania occidentale. Le fait que les différents idiomes romans ont fait un usage très différent de ces dispositions communes s'explique par leurs particularités morphologiques et la mesure dans laquelle la flexion interne inhérente originairement à la métaphonèse fut observée ou abandonnée. En tout cas celle que nous venons d'examiner est la seule « diphtongaison romane ».

III

LA DIPHTONGAISON SPONTANÉE.

§ 82. — La véritable diphtongaison « spontanée », causée par un allongement des voyelles toniques et ayant pour résultats des diphtongues décroissantes (descendantes) est une particularité d'une partie seulement des idiomes romans et par là plus récente que la diphtongaison « romane ». Elle trouve son explication dans la cohérence du système phonologique respectif. Le trait commun de tous ces systèmes est un accent d'intensité très prononcé donnant du relief aux voyelles toniques et négligeant les atones. A ce propos nous renvoyons à la distinction entre l'accent descendant et l'accent ondoyant que nous avons étudié prenant pour point de repère l'évolution des proparoxytons dans la Galloromania (AS 113 ss; §§ 5, 100). Les territoires où apparaît cette seconde diphtongaison, le français, le francoprovençal, les régions rhéto-romanes et italiennes septentrionales et d'autres entre l'Apennin et l'Adriatique sont déterminés en partie ou totalement par l'accent descendant, caractérisé par l'apocope au lieu de la syncope dans les proparoxytons. Dans les

Abruzzes et en Pouille, il est vrai, la dégradation des posttoniques n'a pas encore atteint le même degré que dans les autres territoires mentionnés : les finales y sont réduites à -*ɔ* ou même tombées, mais les proparoxytons généralement conservés (Rohlf, IG §§, 144, 147, 138, 139). Pourtant les conditions de rythme syntactique qui se reflètent dans les oppositions abruzzaises *sanda Mariā-Maria sandissima* et *na fēmmāna bellāna bella fēmmāna* (Mengel, UDP, 47; Bertoni, Itdial. 163 n.) réduisant l'-*a* final et non celui à l'intérieur du syntagme laissent entrevoir les effets d'un accent descendant en voie de formation. L'accent descendant des parlers romans mentionnés est en opposition avec l'accent ondoyant proparoxytonique caractérisé par l'accent secondaire frappant la finale, accent propre au toscan, vénitien et roman balkanique qui ignorent en même temps la diphtongaison spontanée. Or dans une zone de transition du romagnol (caractérisé par un accent descendant, c'est-à-dire expiratoire, très poussé) au toscan, au sud du Rubicon, resp. Marecchia, et sur le versant septentrional des Apennins, on rencontre à l'improviste la syncope (au lieu de l'apocope) accompagnée d'une finale réduite conservée : c'est justement là que les diphtongues spontanées décroissantes disparaissent (AS 125 s. ; Contr. §§ 13, 14). C'est pourquoi nous sommes disposés à croire la diphtongaison spontanée liée originellement à l'accent d'intensité à rythme descendant. En tout cas la diphtongaison spontanée s'est effectuée à travers l'allongement des toniques surtout en syllabe libre. Eh bien, la distinction entre syllabes libres et syllabes entravées est elle-même une conséquence de l'accent d'intensité. Cette distinction propre des territoires mentionnés restés en contact relatif les uns avec les autres malgré la dissolution de l'Empire, donc, pour ainsi dire propre de l'axe de la Romania, a laissé intacts l'occitan, l'ibéroroman et le roman balkanique, c'est-à-dire les idiomes en position latérale ou marginale, ou, considérés de ce point de vue, de caractère plus archaïque. Elle peut être partie du nord de la Gaule et s'être propagée avec le nouvel accent d'intensité le long du dit axe à une époque relativement ancienne (carolingienne ?) gagnant en partie des idiomes limitrophes appartenant originellement à un autre système d'accentuation : le francien, le toscan, le vénitien qui, exempts de tout système de flexion interne, généralisèrent les *ié*, *uó* en syllabe libre, le végliote qui embrassa la diphtongaison spontanée après avoir généralisé les *ié*, *uó* en syllabe libre et entravée.

§ 83. — Dans les territoires ci-dessus mentionnés les toniques en syllabe

libre se diphtonguèrent donc par allongement longtemps après la métaphonèse. Cette nouvelle et véritable diphtongaison embrassa en principe toutes les voyelles simples, y compris les *i*, *ú* primaires ou nés de l'inflexion de *é*, *ó*. Il y a eu des monophthongaisons par perte du second élément, inaccentué, dans les phases les plus différentes, fournissant le point de départ pour des diphtongaisons nouvelles, secondaires (cf. p. ex. § 85). Il y a eu dans certains parlers des diphtongaisons de *é*, *ó* même en syllabe entravée : plus longs par nature que les *e*, *o* ils ont subi, eux aussi, les effets de l'intensité et de l'allongement. En tout cas la véritable diphtongaison « spontanée », née du système phonologique d'un parler est celle qui embrasse en principe toutes les voyelles (et non seulement les *é*, *ó* comme apparemment en toscan, vénitien, espagnol). Considéré de ce point de vue le changement de *á* en *e*², *e*, etc., est vraiment le point de repère d'une diphtongaison proprement dite. Les cas de diphtongaison d'une seule voyelle sont donc suspects, c'est-à-dire à considérer plutôt comme non autochtones ou comme précurseurs d'une diphtongaison générale — ce qui revient à peu près au même.

§ 84. — Dans une région apulo-abruzzaise au nord de la branche conduisant de Taranto à Brindisi de l'ancienne Via Appia ¹ on peut observer assez facilement ces conditions dépendant du système phonologique des parlers respectifs. Les diphtongaisons spontanées survenues après la période de la métaphonèse y embrassent toutes les voyelles. Ce qui s'y est passé est en quelque sorte typique pour la diphtongaison spontanée en général. Nous avons déjà essayé d'expliquer phonétiquement ces phénomènes (§ 6), en disant notamment que l'allongement de la tonique rend perceptible la détente comme élément vocalique quasi autonome ². Ce qui de la détente comme rétrécissement progressif du canal articulaire se présentait à la conscience était une position vocalique transitoire comme p. ex. *α* après *á* ou *ə* après *é*, *ó*, c'est-à-dire une voyelle médio-linguale relâchée. Pour *ó* le mouvement en question s'accompagnait d'un désarrondissement. La détente des voyelles fermées se percevait comme nuance plus fermée d'un degré : *e*ⁱ, *o*^u. Pour *i*, *ú* cependant une ferme-

1. Cf. Rohlfs, *Rlir* 1, 301. Quant aux phénomènes d'une diphtongaison plus récente autour du Golfe de Naples, cf. Rohlfs, *IG* §§ 62, 80 et aussi 103, 125.

2. L'explication proposée par M. Fouché, *Ét.* 20 : « La diphtongaison n'est que la conséquence du relâchement articulaire qui se manifeste dans le cours de la tenue d'une voyelle » ne s'en distingue, pour ainsi dire, que graduellement, anticipant le relâchement de la détente.

ture d'un degré, menaçant de faire perdre à la détente son caractère vocalique ¹, la différenciation s'étendait aussitôt à la tenue (d'où $i^y > i^i > e^i$, e^i , e^u , o^i , etc. ; $uw > u^u > o^u$, $ö^u$, etc.) l'ouvrant de son côté d'un degré ou la faisant passer à une autre série (postérieure, antérieure, médiolinguale, etc.). Ces différenciations ou dissimilations s'étendant de la détente à la tenue se faisaient valoir à la longue dans l'évolution ultérieure de toutes ces diphtongues. De là les variétés et les nuances exubérantes des diphtongues spontanées décroissantes selon le lieu et le temps.

§ 85. — Considérons d'abord l'évolution de e et o dans les positions où ils n'avaient pas été inflexionnés dans l'Italie méridionale et centrale, donc devant $-a$, $-e$, $-o$. Les phases de la diphtongaison de e libre en $e^o > e^o > e^o > e$ et de o libre en $o^a > o^a > o^o > o$, passant par toute une gamme de degrés d'aperture et aboutissant par endroits à la monophthongaison et par là à la coïncidence avec e , o primaires (v. § 7) sont démontrables sur les cartes de l'*AIS*, p. ex. 140 (*fiele*) et 1159 (*miele*), 137 (*cuore*), 288 (*nove*), 34 (*nuora*), etc. Or M. Rohlfs (IG §§ 103, 125) remarque : « In einigen Zonen Unteritaliens erfolgt bei nicht umlautenden Verhältnissen Schliessung des zu erwartenden $e > e$ in freier Silbe. Vorstufe dieses e ist offenbar eine Dehnung des offenen Lautes... Nur zum Teil ist das aus e entstandene e so zeitig bei dem neuen Lautwert angelangt, dass es mit dem alten e ($< e$, i) zusammengefallen ist und an dessen weiterer Entwicklung noch teilnehmen konnte... » Et il s'exprime d'une manière analogue sur l'évolution semblable de o dans la Pouille septentrionale (au nord de la ligne Taranto-Brindisi), dans la Lucanie orientale limitrophe, dans une grande partie des Abruzzes, dans l'île d'Ischia, à Procida et dans quelques localités de la Calabre septentrionale. D'après ce que nous venons d'exposer ci-dessus il ne s'agit pas d'une transition directe de e à e , o à o , mais par l'intermédiaire de diphtongues dont on peut encore démontrer les phases à premier élément ouvert (e^a , e^e) dans les PP. 728, 737, 583, 603 des cartes citées de l'*AIS*. Dans le Piémont occidental, où la diphtongue métaphonique de o , à savoir $uo > ö$, a été généralisée en syllabe libre en opposition avec e conservé (v. §§ 38, 40), on trouve aujourd'hui la même diphtongue décroissante (fe^a) dans les PP. 152, 153, indices d'une évolution assez récente qui a des correspondances dans quelques vallées du versant occidental des Alpes (cf. W. Schroeder, VKR 5,203). Mais c'est le romagnol qui présente le

1. V. des réalisations de telle sorte dans les Grisons (§ 96).

parallélisme le plus propre à illustrer les conditions apulo-abruzzaises. Dans les positions exemptes de la métaphonèse tout *é*, *ø* libre (y compris *ø* < *au*) s'est diphtongué en romagnol, parcourant la gamme indiquée et aboutissant à *e*, *o*, p. ex. à Lugo. A Forlì cet *e* secondaire a déjà commencé à se diphtonguer de nouveau en *eⁱ* (*feⁱl*, *meⁱl*, *meⁱd*, *feⁱvra*, etc.) avec *e* primaire, avec lequel il a coïncidé, tandis qu'*ø*, resté un peu en arrière dans cette évolution, est représenté par *o^α*, la phase la plus répandue encore aujourd'hui en Romagne (*no^αv*, *ko^αr*, *fy^ol*, *ro^αda*, etc.). Dans d'autres localités (P. 479, Osteriola, Cesena, S. Arcangelo) nous avons observé des *e*, *o* plus ou moins fermés suivis d'un élément vocalique très fugitif (*e^o*, *o^o*), dernières étapes avant la monophthongaison. Cette diphtongaison relativement récente, inconnue des anciens textes (ou peut-être non transcrite, faute de modèles graphiques), vient à manquer au sud-est de la Romagne, là où s'arrête l'accent descendant, le long de la ligne Marecchia — versant septentrional de l'Apennin (Contr. §§ 13, 14). Or dans le territoire apulo-abruzzais la monophthongaison d'une diphtongue antérieure résultant de *é*[, *ø* est achevée (avec les résultats *e*, *o*) dans les PP. 733, 726, 716, resp. 715, 706, 701, 648 et, d'après D'Ovidio (Agi 4, 145 ss) à Campobasso : c'est le point de départ d'une nouvelle diphtongaison identique à celle de *é*, *ø* primaires, donc p. ex. à Cerignola *feⁱl*, *meⁱl*, *peⁱl* = piede, — *meⁱs*, *neⁱv*, etc. et *rou^o* < *rota*, *nou^o* — *cro^ona*, *fi^ora*, etc. (Zingarelli, Agi 15, 85 ss), ou au moins parallèle comme p. ex. à Agnone avec *meⁱl*, *peⁱl* — *maⁱs* et *ke^or*, *ve^ov* < *bove* — *de^olaur*, mais *se^ov* = fiore (Ziccardi, ZrP 34, 405 ss), à laquelle on peut joindre celle du P. 658 (*lu fūyl* = il fiele, *lu pūyd*, pl. *le pīd*). Toutes les phases de ces diphtongaisons peuvent aboutir à de nouvelles monophthongaisons d'où des résultats comme *a* : *fāl* = fiele, *mal* = miele, *var* = vero à Teramo, *fāil-vāir* à Casalincontrada (De Lollis, Agi 12, 1 ss), *kar* = cuore, *nav* = nove à Grottammare, *mōl* = miele, *frōv* = febbre, etc., à Matera, etc.

§ 86. — La diphtongaison de *é*, *ø* par allongement préalable en position entravée est encore plus récente que l'autre (cf. les cartes 91 *pelle*, 93 *testa*, 90 *le ossa*, 184 *grossa*, 186 *forte* de l'*AIS*). Au midi c'est notamment le P. 736 (Matera : *pādd* = pelle, *ne^αtte* = notte; Festa ZrP 38, 136 ss) et Carbonara di Bari (où les *e*, *o* très fermés sont sans doute les résultats d'une monophthongaison; Merlo Itd, 2, 85 ss), qui diphtonguèrent en syllabe entravée. Nous trouvons en outre *pe^αlle*, *o^αssa* dans les PP. 583, 603, où les diphtongues conditionnées *ié*, *uó* avaient été généra-

lisées même en syllabe entravée et plus tard remplacées de nouveau par \acute{e} , \acute{o} (v. § 17), puis *la pēʰl* P. 153 (cf. Schroeder, *l. c.*, 213). La Romagne connaît en syllabe entravée \ddot{a}^α dans les parties centrales (*fradäʰl*, *päʰl*, *täʰsta*) pour \acute{e}], mais \acute{o}^α seulement par endroits dans des variantes occasionnelles ($\acute{o}^\alpha\acute{c}$, $k\acute{o}^\alpha l$, etc., Contr. § 19).

§ 87. — Dans les domaines de la diphtongaison par allongement \acute{a} en syllabe libre parcourt une gamme de phases analogues à celle de \acute{e} , \acute{o} : pour Carbonara di Bari M. Merlo indique comme résultats \ddot{a}^α , pour Agnone Ziccard *éa-ed* (« un suono che comincia con *e* e va a finire insensibilmente in *a* »), pour Cerignola Zingarelli une phase qui « ha il suono incerto di \ddot{a} , fra i contadini \acute{e}^i (a Foggia *oe*, a Canosa \acute{e} , e attraverso la Puglia va per una scala infinita sino quasi a perder l'elemento *a*..) ». Il s'agit donc d'une évolution représentée par cette échelle approximative : $\acute{a} [> a^\alpha > \acute{a}^\alpha > \ddot{a}^\alpha > \acute{e}^\alpha > \acute{e}^\circ > \acute{e}^\circ > \acute{e}$ où chaque phase est susceptible d'une déviation particulière par dissimilation ou d'une monophthongaison par perte du second élément inaccentué. En effet les phases \acute{a} ($< a^\alpha$), \ddot{a} ($< \ddot{a}^\alpha$), le plus souvent réductions dues à une imitation imparfaite, se trouvent notamment dans les zones frontières du phénomène, tandis que $\acute{e} < \acute{e}^\circ$, le résultat le plus évolué, est le propre plutôt du centre de l'évolution (en Romagne p. ex. Lugo, tandis que les environs conservent généralement \acute{e}°). Cette altération de \acute{a} est répandue actuellement dans quatre aires apulo-abruzzaises autour des PP. 736, 737, 728, autour de 717 jusqu'à la proximité de 719, autour de 706, 658 et 608, 619 (cf. la carte 168, *soffiare il naso*), aires dont la connexion antérieure semble interrompue par des régressions. En effet Mengel (UDP, 71 ss) remarque à l'égard du patois de Sant'Omero/Teramo : « Der dialetto signorile bleibt bei *a*. » D'une manière générale on pourra attribuer les régressions à l'influence de la langue littéraire. Au-delà du Golfe de Taranto on a enregistré cependant ce phénomène non seulement aux PP. 760 (Guardia Piemontese, colonie galloitalienne), 761, mais encore autour de Castrovillari et jusqu'à Melissa (P. 765) dans le territoire de Crotone et plus au nord autour de Formia et Terraccina et dans le voisinage de Naples, à propos de quoi v. Rohlfs (IG § 19) : « Die besprochenen Veränderungen des *a* dürften in ganz Unteritalien jungen, z. T. sehr jungen Alters sein. » Il y a un centre d'irradiation en Romagne (v. ci-dessous) et plus au nord un autre dans les Alpes lombardes et rhétiques, où aujourd'hui plusieurs aires, c'est-à-dire trois au moins, n'ont plus de connexion entre elles.

§ 88. — Une particularité du romagnol consiste dans le fait que tous les allongements et toutes les diphtongaisons des toniques ont eu lieu aussi dans la position devant *r*, *l* + *consonne*, *nasale* + *occl. sourde*, en outre devant *s* + *cons. sonore* dans les proparoxytons (cf. RD, II, 47 s. 79 s.). On a donc en romagnol *berba*, *e^{alt}* comme *ne^s*, *se^l* et *po^{ark}*, *so^{alt}* = soldo comme *ko^{ar}*, *no^{av}*, etc. C'est que les liquides (et aussi *s*) devant d'autres consonnes subirent une réduction articulatoire (« désarticulation ») tout en allongeant la voyelle précédente par une partie de leurs vibrations sonores, phénomène parallèle à la nasalisation (où la réduction est plus ou moins complète) : cf. les observations analogues de M. Bruneau pour la région ardennaise et de M. Duraffour pour le francoprovençal (v. §§ 62, 65). C'est pourquoi toutes les voyelles toniques devant *r*, *l* + *cons.* (et originellement devant *nasale* + *cons.*) sont traitées en romagnol comme en syllabe libre (Rlir, 9, 919 ss, Contr. §§ 8, 16). Vu le fait que *ä*, *e* (réductions d'une diphtongue antérieure) de *á* en syllabe libre ou devant *r*, *l* + *cons.* à l'Ouest du Panaro ne sont propres que de la plaine émilienne des deux côtés de l'ancienne Via Aemilia, tandis que les localités sur le Pô, Guastalla, Luzzara, Reggiolo, etc. et les hautes vallées de l'Apennin ont conservé *dí* (cf. la carte Rlir 9, 228 et Malagoli, Itd, 9, 204 s.), ce changement phonétique s'est infiltré évidemment le long de l'ancienne route romaine jusqu'à Plaisance, venant de la Romagne : de la même façon les *ü*, *ö* lombards conservés encore à Sestola (P. 464) ont cédé en partie à la restitution de *u*, *o* imposée par Bologne (cf. Rlir, 9, 221). Les autres voyelles devant *r*, *l* + *cons.* de même que *á* devant *n*, *m* + *cons.* restent cependant généralement inaltérées qualitativement à l'Ouest du Panaro, bien qu'allongées. Cela veut dire que dans les patois émiiliens proprement dits *ä*, *é* < *á* présupposent l'allongement provoqué par la « désarticulation » de *r*, *l* + *cons.*, lequel de son côté est postérieur à la généralisation en syllabe libre des *ié*, *uó* originellement conditionnés, puisque les *é*, *ó* sont généralement conservés devant *r*, *l* + *cons.* En tout cas en Romagne l'effet de la « désarticulation » de *r*, *l* + *cons.* sur les toniques est antérieur à la diphtongaison spontanée.

§ 89. — Les cas de *e* < *á* devant *r*, *l* + *cons.* en ligurien, piémontais et même en corse et les infinitifs en *-ä* < *-are* en piémontais ont été considérés comme irradiations romagnoles le long de la Via Aemilia. D'autre part on a enregistré des formes comme v.-piém. *erbor*, *erch*, *cher* = carro (Agi, 14, 406; 16, 518), v.-génénois *erbore*, *ercho* (Agi, 14, 2, 106), v.-pad. *erbole*, *elto* (Wndr. 6) et d'autres analogues dispersées plus loin

dans la Haute-Italie, en Corse et même par endroits en Toscane et en Ombrie (Contr. § 8 ; Rohlfs, IG § 24 ; Reinhard, ZrP, 71, 197). Or il est possible et même probable que la « désarticulation » de *r*, *l* devant consonne ait une diffusion beaucoup plus grande hors de la Romagne dans la Haute-Italie, en Rhétie et ailleurs qu'on ne l'a observé jusqu'ici, et avec elle un allongement de la voyelle précédente et par là la prédisposition à une diphtongaison. En effet dans certains dialectes des Alpes lombardes et rhétiques les groupes consonantiques en question ont joué un rôle analogue à celui du romagnol, et comme d'autre part Ascoli (Agi, 1, 297) a pu étudier la possibilité d'une ancienne extension de *e* < *á* du rhétoroman jusqu'à la proximité de Milan et même plus loin, on peut se demander, si dans les cas ci-dessus mentionnés il ne s'agit pas des derniers vestiges d'une altération de *á* [> *e* anciennement générale dans la Haute-Italie occidentale, reculée devant les régressions. De toutes les altérations phonétiques celle de *á* > *e* est peut-être la plus frappante et par là la plus expansive, mais elle est plus frappante encore dans la formule *e* + *r*, *l* + *cons.* Nous n'admettons cependant pas l'explication proposée par M. Rohlfs (*l. c.*) qui parle d'une « palatalisation de *a* devant *l* et *r* compliqués », explication aucunement valable pour le romagnol où le phénomène est conforme au système phonologique des diphtongaisons spontanées. Pour les cas ci-dessus discutés nous renvoyons au § 95.

§ 90. — La diphtongaison par allongement en romagnol ayant atteint sa limite méridionale au Marecchia près de Rimini (elle est particulière au romagnol proprement dit caractérisé par l'accent descendant, cf. Rlir, 9, 213 ss et Contr. §§ 8, 14) et *ä* < *á* devant *r*, *l* + *cons.* s'arrêtant au Foglia, il est évident que *ä* dans les Marches septentrionales et dans les régions ombrienne et arétine limitrophes s'est infiltré de la Romagne le long de la Via Flaminia (Rlir, 9, 219 ss, Reinhard, ZrP 71, 180 ss). La diffusion d'un changement phonétique au-delà de ses limites originaires implique souvent une interprétation erronée de par la communauté imitant l'innovation. La diphtongaison de *á* n'avait pas eu lieu originellement en syllabe entravée ni en position finale. Or on constate quelques oscillations à cet égard dans les anciens textes romagnols et des cas analogues encore aujourd'hui dans la zone de transition au ferrarais (RD, I, 27 s., 41 ; Contr. § 7) : on peut en conclure qu'au XVI^e siècle, temps de la composition du « Pulon Matt », le plus important de ces documents, les parlers rustiques à l'Ouest de Cesena se trouvaient encore

à la périphérie de l'altération de *á* en *ä*, *e*. D'autre part, les textes de Ravenne du ^{xvii}^e siècle reflètent encore les conditions qui sont propres aujourd'hui aux localités de la dite zone de transition au ferrarais (Portomaggiore, par exemple), oscillations et formes hypercorrectes, etc. : depuis ce temps-là, la zone de transition s'est déplacée vers le nord-ouest ! On trouve des conditions pareilles au midi de la Romagne (Contr. § 7 ; Reinhard, *l. c.*, 196 ss) : *ä* dans les oxytons (*finquä* à Città di Castello), en syllabe entravée, à Pérouse par exemple *pièzza*, *Pèsqua* (Bertoni, *Ital.* § 82). Dans les Marches méridionales ¹ on a enregistré *ä* en syllabe entravée à Porto S. Giorgio, S. Benedetto, Montalto, S. Francesco, Montepandone. Le P. 608 présente, d'après les cartes de l'*AIS*, non seulement *pät*^r = padre, *b^eervä* = barba, mais aussi *kwett^r*, *näšš* = nascere, *vräč* = braccio, *spä^all* = spalla, tandis que 618 a changé *á* > *ä* exclusivement en syllabe entravée, à ce qu'il semble. Dans cette zone des Marches méridionales il ne peut s'agir que d'irradiations de l'évolution abruzzaise, les Marches conservant en général les voyelles ouvertes en syllabe libre et appartenant primitivement plutôt au système phonologique du type centro-méridional. En tout cas les transgressions aux conditions originaires du changement de *á* > *e* dans les zones de transition mentionnées sont un signe évident que la distinction quantitative préalable entre syllabe libre et syllabe entravée n'y était pas fortement sentie. On n'est donc pas fondé à construire une connexion primitive entre ces deux aires principales du changement de *á* > *e* : la Romagne et la région apulo-abruzzaise. Il s'agira plutôt de deux évolutions parallèles indépendantes l'une de l'autre, déterminées seulement par le même accent d'intensité.

§ 91. — Certains dialectes des Alpes lombardes et rhétiques ont changé eux-aussi *á* > *e*, non seulement en syllabe libre et devant *r*, *l* + *cons.*, mais encore en d'autres positions entravées, et cela notamment dans deux aires actuellement séparées en Val Leventina, dans une zone s'étendant de la Val Bregaglia à l'Engadine, et en ladin central ². Déjà Gartner considérerait cette extension de *e* < *á* à la syllabe entravée comme résultat d'un mélange dialectal qu'il appelait « Überentäusserung » (hypercorrection). Qu'il suffise ici de considérer comme typique pour les Grisons le changement de *á* > *e* tel qu'il se présente en Bergün et en Val

1. Neumann-Spallart, *ZrP* 28 ; Crocioni, *Il dialetto di Arcevia* 1906 ; Mengel, *UDP* 69.

2. Bertoni, *Ital.* § 25 ; Gartner, *Rätoroman. Grammatik*, 1883, § 25 ; Sganzini, *Itl* 1, 199 ; Elwert, *l. c.*, n. 109, p. 26 ss ; les cartes 168, 117, etc. de l'*AIS*.

Bregaglia (Lutta, *l. c.* ; Stampa, *l. c.*, 33 ss, notamm. 37). On verra par la suite qu'il est tout à fait conforme au système phonologique du rhétique occidental et central. En ladin central l'altération $\acute{a} > e$ n'est pas antérieure au xvi^e siècle ¹. En romagnol on la trouve déjà achevée dans les textes du xvi^e siècle. Comme la diphtongaison des voyelles ouvertes en général, elle est antérieure à la syncope de la pénultième, au moins au centre de la Romagne (cf. *grevda*), tandis que celle des fermées est postérieure (RD, II, 77 ss). Le changement de \acute{a} en e , passé par une diphtongue intermédiaire, est donc vraiment le critérium le plus sûr d'un système phonologique caractérisé par la diphtongaison « spontanée », c'est-à-dire effectuée par l'allongement des toniques en syllabe libre sous l'influence de l'accent d'intensité ou expiratoire. On pourra donc considérer comme autochtone la diphtongaison spontanée là où $e < \acute{a}$ est accompagné d'autres diphtongaisons, tandis que les diphtongaisons isolées (d'une ou deux voyelles seulement) ou $e < \acute{a}$ isolé sont suspects d'être importés, comme l'histoire du dernier phénomène vient de nous le démontrer par des exemples. On comprend maintenant qu'une véritable diphtongaison embrassant en principe toutes les voyelles toniques n'est pas innée au système phonologique du toscan ni du vénitien. Or les conditions en question ne se trouvent réunies en Italie et dans les Alpes limitrophes que dans ces trois aires : l'apulo-abruzzaise, la romagnole et la lombardo-rhétique. S'il y a eu une connexion ancienne, c'est entre les deux dernières régions, connexion qui aurait été interrompue par l'avancement et l'irradiation du vénitien sur la Terra ferma. Il semble en tout cas que les parlers de la plaine du Pô aient été anciennement en train de développer des systèmes phonologiques déterminés par leur fort accent expiratoire, évolution qui doit avoir été troublée par l'influence du toscan et du vénitien (ce dernier dépendant en quelque sorte du premier). Mais d'où venait l'accent expiratoire des dialectes septentrionaux en opposition éclatante avec le système d'accentuation du toscan et du vénitien ? Vu le caractère si prononcé de cet accent justement en Romagne, terre de l'ancien Exarchat de Ravenne, on ne pourra pas songer à un effet du superstrat longobard, qui de l'autre côté de l'Apennin, dans son propre domaine, aurait laissé plus ou moins intact l'accent toscan.

§ 92. — Des vestiges du changement $\acute{a} > e$ ont été enregistrés en

1. Kuen, ZrP 43, 68 ss ; Battisti, Itd. 2, 50 ss ; Elwert, *l. c.*, 34.

Istrie (Ive, *l. c.*, XII) et à Raguse (*pen, chesa, tela* = padre; Bartoli, Dalm. § 306), On peut donc se demander si la labialisation de $\acute{a} > \grave{a} > \varnothing$ (*l. c.*, §§ 154, 286) impliquant en végliote la coïncidence avec \varnothing originaire, dont il partage l'évolution postérieure (v. § 44), n'avait pas de rapport avec $\acute{a} > e$ dans d'autres zones dalmates, ou, autrement dit, n'était pas à considérer comme phénomène parallèle. A ce propos on a allégué les cas de $\acute{a} > \varnothing$ de l'autre côté de l'Adriatique, à Cupra Marittima, Grottamare (Mengel, UDP, 82, 84), Ruvo (Rohlf, IG § 18). Or Bartoli (*l. c.*, § 306) ayant cité quelques vestiges, c'est-à-dire des exemples « douteux » de $\acute{e} < a$ même en végliote, on est porté à voir dans ce changement le phénomène primaire et général en dalmate, et dans la labialisation de \acute{a} en végliote l'effet d'une régression (déterminée par des modèles vénitiens!) dépassant les limites originaires. En tout cas il faut en séparer la propagation d'un *u* protonique (p. ex. de l'article *lu*) dans certains patois italiens méridionaux (par ex. à Agnone *ru nuqsa* = il naso, *adnuq* = radunare, *ru ponna* = il panno, ZrP 34, 405 ss).

§ 93. — Les voyelles fermées, y compris *i, ú* primaires et inflexionnées, se sont diphtonguées en apulo-abruzzais avec exubérance, p. ex. à Cerignola *meisa*, pl. *mōisa* (cf. *spōika* = spica), *fioura*, pl. *fiūra* (cf. *nūt* = nudo : *u* « un po' turbato »); à Agnone *māisa*, pl. *mōiša*, (cf. *fərmōika*), *šeurā*, pl. *šīurā* (cf. *šīumā* = fiume). Les *i, u* monophtongués de $\acute{i} < \acute{ie}$, $u^a < uó$ sont en général plus récents que la diphtongaison de *i, u* primaires. Toutefois à Casalinocontrada ces *i, u* monophtongués représenteraient d'après De Lollis (Agi, 12, 3) une sorte de diphtongues (\acute{e}^i, \acute{e}^u). Inutile de donner d'autres exemples de ces diphtongaisons qui s'étendent jusque dans les Marches méridionales et sporadiquement jusque dans les environs de Naples (Ischia, Procida, Pozzuoli : Rohlf, IG § 62). En Romagne la diphtongaison de \acute{e}, \acute{o} libres en \acute{e}^i, \acute{o}^u (celui-ci moins stable) a à peine commencé à Forlì et dans ses environs. Elle est cependant beaucoup plus avancée à Bologne et dans ses environs (\acute{a}^i, \acute{a}^u) et à S. Arcangelo et Savignano (\acute{a}^i, \acute{a}^o) ayant embrassé ici même les *i, ú* primaires et inflexionnés de \acute{e}, \acute{o} dont les résultats (\acute{e}^i, \acute{e}^u) s'étendent jusqu'au pied du Titano (S. Marino; RD, II, 26 ss, 29 ss, 33, 35; Contr. § 12).

§ 94. — Le piémontais, le ligurien et l'émilien occidental présentent la diphtongaison de \acute{e} libre en \acute{e}^i déjà dans les anciens textes et

1. V. pour le v.-génénois Agi 14, 107; le v.-piém. ib. 15, 418; en outre les cartes 378 (*neve*), 906 (*candela*) et 1167 de l'*AIS*; Rohlf, IG § 55.

encore aujourd'hui, tandis que l'émilien oriental a conservé \bar{e} (s'il n'est pas le résultat d'une monophthongaison). Les phases de l'évolution ultérieure (par dissimilation), ei (ainsi en piémontais et ligurien moderne), ϕi , peuvent aboutir à des monophthongaisons par perte du second élément, d'où ϕ en Val Antrona (Nicolet, ZrP Bh 79, 15 ss; Stampa, l. c., 59) au nord, dans les Alpes piémontaises : c'est de là que cette diphtongaison se continue jusque dans les Grisons. L'ancienneté en est confirmée par les résultats analogues des colonies gallo-italiennes en Sicile (cf. Rohlfs, IG § 55). La diphtongaison e [$> ei$ dans ces territoires n'est pas accompagnée de celle de ϕ [$> ou$: c'est que le changement de $\bar{u} > \bar{u}$ est venu troubler l'évolution naturelle en faisant passer ϕ , dont la diphtongaison avait à peine commencé ou était en cours, dans la position laissée vide par u . On a fait une observation analogue dans tous les idiomes romans qui possèdent $\bar{u} < \bar{u}$ (cf. la carte 104, *bocca*, de l'AIS; Meyer-Lübke, IG § 33; Rohlfs, IG § 56). Rohlfs cependant suppose une monophthongaison $ou > \bar{u}$ en se rapportant au résultat *au* de la colonie gallo-italienne de S. Fratello en Sicile. On peut en tout cas compter avec la diphtongaison parallèle de e et ϕ là où le changement de $\bar{u} > \bar{u}$ ne s'est pas fait valoir, comme il est démontré par *ei*, *ou* infiltrés dans la Garfagnana (coin nord-est de la Toscane) et appliqués même à la syllabe entravée (Rohlfs, IG §§ 52, 72). Cette considération est confirmée par le fait que les colonies gallo-italiennes du Midi ignorent \bar{u} mais non la diphtongue de ϕ . — Dans une aire beaucoup plus petite que celle de $\phi > u$ et ne coïncidant pas avec elle, c'est-à-dire surtout autour de Bergamo, on trouve $i < e$ libre (*candila*, *sira*; Slavioni, Agi 14, 218 n. 6; Bertoni, Itdial. § 33; Rohlfs, IG § 56), qu'on a voulu faire remonter également à une antérieure diphtongue. D'autre part il y a des mots isolés avec $i < e$ dispersés par toute la Haute-Italie, où la voyelle a quelquefois sa raison d'être particulière (p. ex. *mattina* et *sira*).

§ 95. — Mais ce qui se dégage des faits que nous venons de discuter c'est la considération suivante. On ne saurait douter du caractère autochtone de la diphtongaison spontanée de $e > ei$ dans la partie occidentale de la Haute-Italie. Elle semble avoir été d'abord accompagnée de la diphtongaison parallèle de $\phi > ou$ restée un peu en arrière. Ces phénomènes ne peuvent pas avoir été isolés, ils viennent au contraire illustrer le problème d'une diffusion originellement plus grande de l'altération de $\bar{a} > e$ dans la Haute-Italie (v. §§ 89, 91). En effet, vu les restes de $e < \bar{a}$ comme l'infinitif I en *-ä* en piémontais et les mots

isolés avec *e* dispersés un peu partout, on ne doutera plus à cet égard d'une connexion originaire entre la zone alpino-lombarde-rhétique et la plaine lombarde et piémontaise, connexion interrompue par des régressions. Nous avons enregistré *ē* conservé ou restitué dans une zone piémontaise, mais aussi la tendance à la diphtongaison spontanée (PP. 152, 153 *fēal* = *fiele*) plus ou moins récente. La disposition à la diphtongaison dans la Haute-Italie occidentale ne saurait plus être douteuse, elle correspond tout à fait à son accent expiratoire à rythme descendant. Mais ces dispositions n'ont pu se développer sans être contrariées, tout au contraire de la Romagne renfermée dans les frontières historiques de l'Exarchat et de l'État ecclésiastique. La Haute-Italie occidentale (Milan surtout) a toujours été le carrefour des relations entre la Métropole et les provinces occidentales pendant l'Empire, et a joué un rôle analogue pendant l'époque carolingienne : c'est elle qui a adopté l'*ū* < *û* venant des Gaules. Le Piémont et la Lombardie ont subi les influences de tous côtés, de l'Occident et de l'Orient vénitien, de la langue littéraire. Comment démêler ces mélanges linguistiques continuels ? Encore une fois cette partie de la Haute-Italie nous fait l'impression d'un champ parsemé des débris des conditions originaires.

§ 96. — L'autre aire de diphtongaison spontanée, la Rhétie (les Grisons surtout) n'est aucunement inférieure à la Pouille et aux Abruzzes quant à la variété et l'exubérance des résultats. Les conditions fondamentales sont les mêmes. Ici encore les voyelles ouvertes *ē* [*ō*], en tant qu'elles n'avaient pas subi les effets de la métaphonèse, se sont diphtonguées spontanément, ainsi par exemple en Bergün (Lutta, *l. c.* §§ 41, 1). La monophthongaison subséquente fournit la base pour de nouvelles diphtongaisons : ainsi par exemple *e* et *o* libres et devant *s* + *cons.* donnèrent *ey* en Val Bregaglia (Stampa, *l. c.*, § 16 ; *o* libre donne *o* ou *o*, § 32). La Haute Engadine présente les diphtongues caractérisées par le « *k* parasite » : *ek*, *ok*¹. On trouve même la diphtongaison de *ē*, *ō* entravés en *eo*, *oo* (Lutta, *l. c.*, 68, 106 s.). Abstraction faite du sursilvain, où *e*, *o* libres sont généralement conservés, ces voyelles ont abouti à travers les phases **ēα*, **ōα* et monophthongaison subséquente à *ē* (*ē*), *ō* (*ō*), qui se sont diphtongués de nouveau en Val Bregaglia (ici *e* seulement) et en Engadine comme les *e*, *o* primaires². Les groupes *r*, *s* + *cons.* (plus rarement

1. Cf. pour le phénomène analogue en Valais Fankhauser, RDR, II, 255 s ; Jeanjaquet, Rlir 7, 45 ss.

2. Lutta, *l. c.* §§ 41, 71 ; Stampa, *l. c.*, §§ 16, 32 ; les cartes 140, 1159, 137, 1227 de l'*AIS*.

l + *cons.*) ayant allongé la tonique précédente de la même façon qu'en romagnol, francoprovençal, etc. (v. §§ 88, 62, 65), on enregistre des diphtongaisons $\acute{e} > \acute{e}^a$, $\acute{o} > \acute{o}^a$ dans ces positions (Lutta, *l. c.*, 70 2., 106 s.). La diphtongaison des voyelles fermées en syllabe libre donna comme résultats $\acute{e} > \acute{e}y$, $\acute{o} > \acute{o}w$, $\bar{i} > iy$, $\bar{u} > \bar{u} > \bar{u}y$. Au contraire de l'apulo-abruzzais et du romagnol dans une partie des Grisons le sommet (tenue) de la voyelle allongée ne se différenciait pas à son tour par dissimilation de la détente, comme il arrive ordinairement (p. ex. $i > \acute{e}^i$, $\acute{u} > \acute{e}^u$ à S. Arcangelo de Romagne), de manière que la détente aboutit au *k* (*g*) dit « parasite » (surtout en Bergün et en Engadine) : *ek* (*eg* devant consonne sonore), *ok* (*og*), *ik* (*ig*), *ük* (*üg*) (Lutta, §§ 48, 64, 65, 81). Ces diphtongues de *i*, *ú* sont propres aux Grisons moyens [à l'exception du sursilvain et bas engadinois (Lutta, p. 88)]. La diffusion de $\bar{u} < \bar{u}$ impliqua certains déplacements des conditions originaires. En Bergün par exemple \bar{u} se désarrondissant coïncida avec *i*. Parallèlement à $\bar{u} > \bar{u}$ et venant également de la Lombardie $\acute{o} > u$ en syllabe libre et entravée (cf. les cartes 63 et 104) se répandit en Rhétie sans pouvoir s'imposer partout. C'est de la sorte que s'explique en Bergün la coexistence de *ok* (*og*) et *uk* (*ug*), par exemple *vokš* < *voce*, mais *flukr* < *flore* (Lutta, 109; Stampa, *l. c.*, 82 ss). Dans ce contexte un phénomène singulier de l'Engadine, à savoir *uq*, resp. *ú* de \acute{o} en syllabe entravée (surtout dans la Basse Engadine, à Sent) trouve son explication. L'*u* secondaire de \acute{o} s'est diphtongué ici en syllabe libre en *uw*, *úw* d'où *uk* (*ug*) à Zuoz (*vukš* < *voce*, *gugla* < *gula*, cf. Stampa, 83) ou de nouveau monophthongaison en *u* (dans la Basse Engadine). Cet *uw* apparut aussi devant *r*, *s* + *cons.* et se propagea dans d'autres cas en syllabe entravée. Alors devant les groupes consonantiques lourds l'évolution ultérieure vers *uk* (*ug*) ne fut pas seulement empêchée, mais *w* s'ouvrit en *o* ou *a*. C'est de cette façon que dans la Basse Engadine est née *úq* et avec déplacement d'accent *uq* (*fuqka*, *tuqrr*, *kuqrt*, pl. *fluqrs*-sg. *flur*¹), dans la Haute Engadine *ú*², *u*². Qu'il suffise ici d'avoir fait ressortir les principes fondamentaux de la diphtongaison par allongement pour les Grisons : on en peut étudier la continuation à travers le ladin central jusqu'en Frioul. En ladin central les conditions changent en tant que les diphtongues métaphoniques de \acute{e} , \acute{o} ont été généralisées en syllabe libre, et en Frioul même en syllabe

1. Pult, *l. c.*, 52 ss; Schorta, Müstair, §§ 64, 65.

2. Sur ces diphtongues « renversées » (verkehrte D.) v. Gartner, Handb. 148 ss.

entravée (v. § 42). En Val Fassa et dans les dialectes environnants *é* libre s'est diphtongué en *ey* (*pēyl*, *tēyla*, *mēys*) et *o* libre en *ow* (dans les environs aussi devant *r* + *cons.* : *-ōws*, *kōwda*, *krowš* < *cruce*; *fōwrča*, *fōwrn*; cf. Elwert, *l. c.*, 44, 52, et n. 223). Plus à l'est, à la marge de la zone ladine centrale, l'ancienne diphtongaison de *é* > *ei*, *o* > *ou* est encore démontrable soit par des restes en positions particulières soit par le degré plus ou moins ouvert de la monophongue actuelle ¹.

§ 97. — Nous voici donc de nouveau sur les bords de l'Adriatique. La position de l'istrien entre le frioulan et le vénitien a déjà été touchée (§ 43). Il est d'une certaine importance dans ce contexte que par la conservation des atones l'istrien s'approche du système vocalique vénitien. Mais il est à peine possible de préciser les tendances primitives de son évolution. Ce qui caractérise une partie de ces dialectes, c'est (d'après Ive, *l. c.*, X) : « da un canto, la riproduzione per *u* dell' *ō* (rispettivamente *ū*) di ragion latina, e per *i* dell' *ē* (rispettivamente *ī*) di base pur latina, dall'altro l'*i* e l'*ū* latini rispecchiati, a lor volta, per i volumi *ēⁱ*, *ei*, *ō^u* ed *ou*; risoluzioni quest' ultime che, se da una parte ci richiamano al veglioto, pare ci riconducano dall' altra alla costa orientale della bassa Italia. » Comme cependant *i* > *eⁱ* et *ū* > *o^u* apparaissent ici même en syllabe entravée, sont-ils à considérer vraiment comme importés de l'autre rive de l'Italie méridionale ? En tout cas les différences de quantité syllabique n'étaient pas très senties.

§ 98. — Elles se sont fait valoir relativement tard en végliote, c'est-à-dire après la généralisation des diphtongues métaphoniques dans toutes les positions (v. § 44). La diphtongaison des voyelles fermées, *é* > *ei* > *ai*, *o* > *ou* > *au*, *i* > *ei*, *ū* > *ou* > *oū* (d'après Bartoli) > *oi* (*kraid* < *credo*, *bauk* < *voce*, *daik* < *dico*, *loina* < *luna*) n'a eu lieu qu'en syllabe libre. En syllabe fermée elle est contrebalancée par l'abrègement et l'aperture (*krast* < *crescit*, *mel* < *mille*, *sot* < *exsuctus*) : comme en romagnol (Contr. § 20). Tous ces phénomènes sont des indices de l'effet d'un accent d'intensité qui a fait tomber aussi en large mesure les atones (Bartoli, Dalm. §§ 312-325), avec la syncope plutôt que l'apocope dans les proparoxytons. Or tous ces phénomènes n'ont aucune correspondance en roman balkanique. On devra considérer l'île de Végliia comme un carrefour d'influences inter-adriatiques.

1. Cf. Tagliavini, *Il dialetto del Comelico*, 34 ss, 38 ss; les cartes 378 (*neve*) avec *néy(f)* etc. dans 312, 313, 314, 305, 317, 327, 319, 328, 329; carte 906 (*candela* : frioul. *čandēle* avec *ē* < *ei*); 63 (*amoroso*) avec *ow* au nord et à l'est d'Udine.

§ 99. — A côté des diphtongues croissantes *ié*, *uó*, (*ue*) originaires conditionnées et postérieurement généralisées en syllabe libre l'ancien français possède, comme on sait, les diphtongues spontanées décroissantes *é* (< *de* < *á*), *ei*, *ou*, donc deux couches de diphtongues bien distinctes par leur nature et par la chronologie. En se rapportant aux constatations de ses prédécesseurs, notamment de Meyer-Lübke (FG §§ 59, 60), M. Straka (*l. c.*, 277, 279) insiste sur le fait que les diphtongaisons de *é*, *ó* et *á* sont postérieures à la syncope dans les proparoxytons (cf. *dette* < *debita*, *dole* < *dubitat*, *sade* < *sapidu*, etc.), tandis que les *ié*, *ué* sont antérieurs (*tiède* < *tēpidu*, *muele* < *mōvita*, etc.). Après un examen approfondi des faits il conclut : « Il apparaît clairement que les diphtongaisons des voyelles fermées *é* et *ó* et de l'*a* sont postérieures à la sonorisation des consonnes intervocaliques et à plus forte raison à la diphtongaison des voyelles ouvertes *ò* et *ê*. Nous ne pouvons donc pas accepter la théorie de M. von Wartburg et de M. Charles Bruneau..., suivant laquelle les cinq voyelles *è*, *é*, *ò*, *ó*, *a* se seraient diphtonguées simultanément vers le VI^e siècle. Il est possible que les diphtongaisons des *é*, *ó* et *a* soient « liées à l'établissement des Francs dans le Nord de la Gaule » (v. Bruneau, ZrP 57, 183), mais nous nous refusons à admettre la même influence germanique sur la diphtongaison des voyelles ouvertes *è* et *ò* » (p. 287). Or les deux couches de diphtongues correspondaient originellement à deux couches linguistiques différentes, de telle sorte que l'état littéraire de l'ancien français ne peut être que le résultat d'un mélange linguistique pré littéraire. Reste à savoir s'il s'agit en quelque sorte de l'effet d'un substrat ou superstrat.

Nous avons présumé que la généralisation des diphtongues métaphoniques *ié*, *uó* avait été effectuée d'abord dans les régions centrales du domaine linguistique français (bassin de la Seine et de la Loire), provoquée par la différenciation de la quantité syllabique sous l'influence du nouvel accent d'intensité : il s'agit là encore de l'effet d'un mélange linguistique. Qu'on nous permette donc de résumer quelques-uns des résultats de notre étude sur les conditions d'accent de la Gaule romanisée (AS).

§ 100. — Nous avons d'abord relevé le fait que le véritable accent expiratoire du gaulois, du germanique et du latin archaïque, frappant la syllabe initiale du mot était par conséquent descendant, impliquant plutôt l'apocope que la syncope dans les proparoxytons. Or la lutte de cet accent renaissant en latin vulgaire avec l'accent de caractère musical du

latin classique, qui s'était déplacé suivant la règle des deux syllabes sur la pénultième longue ou l'antépénultième, eut pour première conséquence la syncope dans les proparoxytons (App. Pr. : oculus non oclus, etc.), effet d'un mélange linguistique entre deux systèmes d'accentuation opposés, qui se produit là où la finale est plus ou moins stable, portant un accent secondaire ou étant sonore par nature comme la finale *-a* qui facilite partout la chute d'une atone précédente. C'est donc un processus qui, étant données des conditions analogues, a pu se répéter encore plus tard dans l'évolution des idiomes romans, après avoir été contrarié une première fois par la couche supérieure. Or dans l'évolution des idiomes galloromans la syncope dans les proparoxytons et la dégradation des atones s'imposa de nouveau — avec certaines différences. C'est sans doute l'accent expiratoire gaulois qui a déterminé d'abord cette évolution. Il s'est fait valoir dans sa vraie nature dans les résultats de nombreux toponymes d'origine gauloise (cf. § 5 et AS), comportant l'apocope et non la syncope en opposition avec l'évolution française « régulière ». Cette dernière était due à un compromis avec l'accent gaulois, qui est resté pour ainsi dire latent surtout dans les couches inférieures. Les régions du Nord-Est cependant (Picardie, Wallonie, Lorraine, Bourgogne) apportent des exemples de proparoxytons avec la pénultième conservée (avec ou sans apocope) non seulement dans les toponymes : *Estieve(ne)*, *Jake(me)*, *juvene*, *quenneve* < *cannapu*, *tieve* < *tepidu*, etc., phénomènes dont, à vrai dire, il y a des parallèles aussi en francien tels que *are* < *aridu*, *rance*, *pale*, *ane* < *anate*, *foie* < *fecatu* (cf. Meyer-Lübke, FG § 125). Mais, ce qui est peut-être encore plus significatif, les parlers du Nord-Est ignorent la consonne de transition dans les proparoxytons du type *ensemble*, *moudre*, *vendre(di)*, *cendre*, etc.¹. Cela veut dire que la syncope entre *m' l*, *n' r*, *l' r*, *z' r* n'a jamais eu lieu complètement, de sorte qu'un élément vocalique très fugitif a séparé les deux consonnes, car de deux choses l'une, ou consonne de transition ou voyelle de transition : ces deux choses s'excluent réciproquement, comme nous avons pu le démontrer avec évidence à propos de l'évolution des proparoxytons romagnols (AS 124 s. ; Contr. § 11). Or l'occitan (non moins que le francoprovençal) présente à son tour non seulement des cas d'apocope au lieu de la syncope (*tebe*, *iove(n)*, *ome(n)*, etc.) mais aussi

1. Cf. A. Reith, *Die Übergangslaute des Französischen unter Vergleichung des Pikardischen, Wallonischen u. Lothringischen*. Diss. München 1932 ; Gossen, l.c. 75 ss.

des cas sans consonne de transition tels que *franher*, *ponher*, *cozer* (à côté de *coire*), *nozer*, *Rozer* (*Roine*), *mazer* (*madre*), *aze* (*asne*, *aine*), *naïsser*, *creïsser*, etc. On voit par là que les formes picardes, wallonnes, etc., en question, telles que *ensemble*, etc. (au lieu de **ensemel*, etc.) représentent à leur tour déjà un compromis ayant adopté la finale -e du francien qui a précipité la chute complète de la pénultième. On dira la même chose de formes comme *Estievene*, *Jakeme*, *juvene*, *quenneve* avec -e restitué des documents nord-est et avec -o en francoprovençal (*Jaquemo*, *balsemo*, *chenvevo* à côté de *Estieven*, *omen* etc. : Hafner, *l. c.*, 121 s.). L'évolution autochtone des proparoxytons en francoprovençal (cf. Gardette, For. 167-176) est donc représentée par l'apocope, excepté les cas avec la finale -a qui facilite partout la syncope. De sorte que l'opposition entre *manica* > *mangi* et *fabrica* > *faverge* (avec pénultième conservée à cause du groupe consonantique) nous fait comprendre la raison d'être des déplacements d'accent sur la pénultième : ils ont lieu dans les proparoxytons restitués à finale conservée (bien que réduite) ou réintégrée par des influences centrales : *Genève*, *tsanèbè*, *sê tyèvê* (comme toponyme, cf. Gardette, For. 168), etc. En tout cas les régions du Nord-Est et de l'Est ayant d'abord continué dans une plus large mesure les tendances de l'accent expiratoire gaulois, renforcé, à ce qu'il semble, par l'accent pareil germanique, ont subi de leur côté de très bonne heure les influences des régions centrales¹. Et celles-ci ont continué à subir l'influence des autres, de sorte que le francien a fini par faire amuïr l'-e final des anciens proparoxytons. L'action réciproque des régions centrales et des régions nord-est a été de tout temps très forte. La syncope en picard, wallon, lorrain et en francoprovençal semble en tout cas due à l'influence centrale sur un rythme originellement tout à fait différent. Le Nord-Est surtout a développé d'abord un idiome (« austrasien » pour ainsi dire) qui se distinguait de celui du bassin de la Seine et de la Loire (« neustrien ») notamment sous les rapports de l'accent et de la diphtongaison.

§ 101. — C'est le Nord-Est, qui, conforme à son accent d'intensité descendant, a développé une véritable diphtongaison spontanée décroissante comme la Rhétie, la Romagne, les Abruzzes, la Pouille. Nous croyons donc que les diphtongues décroissantes *de* < *á*[, *ei* < *ē*[, ou < *ø*[, originaires des régions nord-est (Picardie, Wallonie, Lorraine) se

1. Cf. la carte *céndre* de l'ALF, qui laisse entrevoir l'inondation des régions nord-est par les formes centrales, comme d'autre part les constatations de M. Gossen, *l. c.*

sont infiltrées dans une époque pré littéraire dans les régions centrales : c'est ce qui expliquerait la présence des $e < á$, *ei*, *ou* dans l'Eulalie et leur absence dans les Serments de Strasbourg provenant selon toute apparence du Sud-Ouest.

§ 102. — Quant à la nature du changement de $á > e$, reconnu déjà par Lücking comme effet de diphtongaison (cf. L. Jordan, *Afr. Elem.-Buch*, 98 s.), sur laquelle nous sommes d'accord avec M. Straka (*l. c.*, 289), nous allons ajouter ce qui suit à l'explication donnée en UD 315 (cf. aussi RF 54, 435). La phase primitive *ae* (*maent* de l'Eulalie) d'où *ai* devant nasale (*main*, *aimet*) est admise maintenant presque généralement. Il s'agit d'illustrer les rapports entre la diphtongue devant consonne orale, celle devant nasale (*main*) et *ai* d'autre provenance, mais aussi l'évolution après palatale (*chier*, *chien*). La diphtongaison de $á$ est considérée généralement comme plus récente que celle de $é$ et $ø$ (cf. Meyer-Lübke, FG § 62). Elle est plus récente que la labialisation de $á$ devant *w* (*clavu* > *clou*, *fagu* > *fawu* > *fou*) et par là plus récente que la palatalisation de *k*, *g* devant *a* (*cava* > *choue*). Lors de son fusionnement avec un *y* suivant *a* avait encore conservé son caractère de monophthongue (*pacat* > *paie*). La monophthongaison de cet *ai* s'est produite par étapes et postérieurement à celle de la diphtongue de $á$. Si l'une des phases de $á$ avait été *ai*, la coïncidence avec l'autre *ai* aurait été inévitable, mais ce n'est que l'*ai* devant nasale (*main*, *laine*, *aime*) qui suit le même chemin que $ai < a + y$. C'est ce qui exclut la phase *ai* de l'évolution de $á$ devant orale. Et cela encore pour d'autres raisons. On sait que le résultat de *di* après palatale était **iei* > *i* (*jacet* > *jist*), tandis que $á$ après palatale avait donné **ié* (*chier*, *chien*). Par conséquent lors de l'action d'une palatale précédente sur $á$ celui-ci ne peut être arrivé à une phase *ai* ni devant orale ni devant nasale. Il faut supposer plutôt les étapes *caru* > *kær* > *k̃ær* > *č̃ær* > *chier* et *cane* > **kaen* > *k̃aen* > *č̃aen* > *chien* (avec contraction de *ē* en opposition à l'évolution *iei* > *i*). Il s'ensuit du contraste entre les résultats de *cdru* > *chier* et *carru* > *char* que la « loi Bartsch » a frappé une diphtongue de $á$. C'est pourquoi nous sommes fondés à considérer la diphtongue de *maent* (Eulalie) comme point de départ de l'évolution ultérieure séparant les résultats de $á$ devant orale et devant nasale. Par effet de la nasale la détente de *a^e* se ferma en *i* (*main*), tandis que *a^e* devant orale à travers **ē* se monophthongua en *e*. Or à cette explication on a objecté le fait que le francoprovençal connaît bien le changement de $á > ie$ après palatale mais non le changement inconditionné

de $d[> e$. En modifiant notre opinion antérieure nous soutenons au contraire que $l'ie < d[$ après palatale en francoprovençal, qui ne s'est produit qu'en syllabe libre comme en français, présuppose nécessairement une diphtongue issue d'un allongement préalable (v. § 106). Mais avant d'aborder cette question nous allons en proposer une autre.

§ 103. — Déjà en ZrP 41,125 ss et RF 53,217 s. nous avons appelé l'attention des romanistes sur une importante limite linguistique qui divisait anciennement le Nord de la France. On sait que d a été labialisé par un w suivant (y compris v lat. et gaulois en imp. I *-abam* > *-oue*, *grava* > *groue*, *cava* > *choue*, *pava* > *poue*, cf. Meyer-Lübke, FG §§ 61,158 : « Daneben aber ist auch noch mit dialektisch verschiedener Entwicklung zu rechnen, wie *-oue* neben *-eve* zeigt, und zwar gehört *-oue* namentlich dem Westen an. Genauere Abgrenzung ist hier erst noch zu machen. »). Aux mots cités il faut ajouter *clavu* > *clou*, *fagu* > *fawu* > *fou*, franc. *slah* > **esclagu* > **esclawu* > *esclou*, *hawa* > *houe*, *blawo* > *flou*, *blawo* > *blou*. Le w (= u consonantique) bilabiovélaire du latin vulgaire changé en labiodentale dans tous les idiomes romans, s'est conservé plus longtemps dans la France du Nord, accru non seulement par le w germanique mais aussi par ww résultant des groupes *cons. + u* (*habuit*, *tacuit*, *aqua*, *equa*, cf. ZrP 41,126). Or dans l'évolution ultérieure de l'effet de ce w on peut constater une différenciation caractéristique entre les régions du Nord-Est et le bassin de la Seine et de la Loire. Tandis que dans les régions centrales w s'évanouit à l'intérieur non sans labialiser un a précédent en o , un i en $ü$ (RF 53,219) et que le w -initial des mots d'origine germanique ne put se maintenir que par la prosthèse d'un élément occlusif homorganique (g : *guerre*, *guise*, *guarder*, etc.), le w des régions nord-est restait plus stable en position initiale et à l'intérieur sans troubler les a , i précédents. D'où le changement de $d[> e$ dans les mots ci-dessus mentionnés dans les régions nord-est (donc imp. I *-eve*, *greve*, *cleu*, *feu*, *bleu*, etc.) en syllabe libre, et a conservé en syllabe entravée (*aut*, *taut*, etc.), deux résultats qui s'opposent à l'*ou* francien de *-oue*, *clou*, *fou*, *caillou*, *out*, *tout*, etc. Dans notre article cité (ZrP 41, 142) nous avons essayé de tracer la limite approximative entre les deux évolutions d'après les cartes *clou*, *caillou*, *hêtre* (*fou*) de l'ALF, de sorte que la Picardie, la Wallonie, la Lorraine et la Franche-Comté appartiennent clairement aux zones non labialisantes tandis que la position du francoprovençal reste un peu douteuse. Mais ce qui s'ensuit, c'est le fait que la diphton-

gaison de \acute{a} [$> ae > e$] procédant des régions nord-est et s'infiltrant dans les régions centrales dans une période pré littéraire s'est heurtée au fait accompli des \acute{a} labialisés dans les cas ci-dessus mentionnés.

§ 104. Les diphtongaisons \acute{e} [$> ei$], \acute{o} [$> ou$] ont à leur tour l'air de s'être propagées du Nord-Est, vers le Sud-Ouest (cf. les cartes X, XI de Suchier, Grdr. I). En tout cas l'évolution ultérieure de $ei > oi$ s'est produite d'abord au Nord-Est, en Picardie et en Wallonie, d'après les documents examinés par Weigelt (ZrP 11, 83 ss) vers 1125, dans l'Ile de France 50 ans plus tard (chez Gautier d'Arras, dans les documents après 1175), laissant intact le normand qui change plus tard $ei > \acute{e}$. La diphtongaison de $\acute{o} > ou$ reste en arrière laissant intact l' \acute{o} devant n intervocalique, qui probablement était déjà partiellement nasalisé, n'atteignant plus l' \acute{o} en normand et anglonormand, qui, par l'intervention du changement d' $\acute{u} > \acute{u}$, avait occupé la place de u (cf. § 69). Tout cela semble confirmer notre thèse de la provenance du Nord-Est des diphtongues spontanées décroissantes, provenance de régions où l'élément francique plus dense peut avoir renforcé l'accent expiratoire gaulois plus ou moins latent un peu partout dans l'ancienne Gaule.

§ 105. — Mais, nous dira-t-on, si la généralisation des diphtongues métaphoniques $i\acute{e}$, $u\acute{o}$ s'est produite d'abord dans les régions centrales, comme nous le présumons, tandis que la diphtongaison spontanée des \acute{a} , \acute{e} , \acute{o} , a été propagée plutôt par les régions du Nord-Est, ne faudrait-il pas supposer dans ces dernières des diphtongues spontanées de \acute{e} [$> ei$], \acute{o} [$> ou$] ? A vrai dire, il n'y en a pas de traces. D'autre part, l'analogie des parlers rhétoromans, romagnols, apulo-abruzzais, domaines de la diphtongaison spontanée par excellence, fait supposer des diphtongues spontanées décroissantes parallèles à celles de \acute{a} , \acute{e} , \acute{o} . Or nous avons pu constater à plusieurs reprises que le premier effet de la distinction entre syllabes libres et syllabes entravées, c'est-à-dire de l'allongement des \acute{e} , \acute{o} dans les premières, a été leur remplacement par les $i\acute{e}$, $u\acute{o}$ métaphoniques préexistants, pourvu qu'ils fussent disponibles n'ayant aucune fonction dans un système de flexion interne. C'est ce qui est arrivé en francien et un peu plus tard dans les parlers du Nord-Est avant la diphtongaison spontanée proprement dite. Par là les derniers se distinguent du francoprovençal. En effet le francoprovençal ayant conservé des traces de l'effet métaphonique de $-u$ (v. §§ 63, 65) et par là d'une flexion interne, semble avoir d'abord opposé ses propres diphtongues spontanées à la généralisation en syllabe libre des $i\acute{e}$, $u\acute{o}$ métaphoniques suivant les modèles franciens (v. §§ 64, 108).

§ 106. — La non-diphtongaison de *á* libre en opposition avec sa diphtongaison après palatale sont les deux caractères, on le sait, qui ont fait attribuer par Ascoli au groupe des parlers francoprovençaux le rôle et la désignation intermédiaire entre le français et le provençal. Or par là même on entrevoit l'affinité plus grande du francoprovençal avec le français, plus exactement avec le français de l'Est et du Nord-Est, comme cela a été déjà relevé par M. Duraffour (v. § 64). En effet, le francoprovençal a encore de commun avec le français la diphtongaison de *e*[> *ei* et de *o*[> *ou*, c'est-à-dire des diphtongaisons par allongement préalable des toniques en syllabe libre. Son système phonologique le différencie donc davantage du provençal que du français. Son système d'accentuation, le rythme descendant originaire reconnaissable encore partiellement dans les résultats des proparoxytons (v. § 100) le rapproche plutôt des parlers du Nord-Est. Comment n'aurait-il pas connu la diphtongaison de *á* libre comme les parlers du Nord-Est et le français en général? D'autant plus que la diphtongaison de *á* libre en *ie* après palatale en opposition avec la conservation de *á* entravé suppose ici encore l'allongement et la diphtongaison subséquente du premier.

Nous considérons donc l'*á*[conservé en apparence en francoprovençal comme résultat d'une régression préléttéraire ayant laissé intacts les *ie* après *palatale* : supposition de Meyer-Lübke (Einführung³ § 21). Régression qui doit avoir frappé la phase primitive *a^e*, laissée cependant intacte dans plusieurs aires de la Suisse romande (Val de Travers, Val d'Illiez et environs) en syllabe libre et devant *r, s + cons.* (*r, s* en « désarticulation ! »), à l'exception de la position finale absolue en Val d'Illiez¹. D'où le résultat actuel *ä* < *á*[en Val d'Illiez, *e* en Val de Travers, etc. Le suffixe *-aticu* a pris part à cette évolution (donc *-ädzo* en Val d'Illiez), conformément à l'accent originairement descendant conservant d'abord la pénultième des proparoxytons (à l'exception naturellement de la position devant *-a* final) et par là la tonique libre, d'où *-iedzo* après palatale, en v.-frib. *-ejo*, etc. (cf. Hafner, *l. c.*, 64, 69) : c'est qu'ici la syncope ne peut être utilisée pour la chronologie relative.

Quant à la labialisation d'un *a* par un *w* suivant, telle qu'elle est particulière aux régions centrales, le francoprovençal semble s'y soustraire

1. Cf. Fankhauser, RDR, II, §§ 93, 94. En Val d'Entremont (Valais) inf. I *-are* > *-e*, en Val de Joux et à Vallorbe *á* > *e* surtout devant *r + cons.* En Val d'Illiez l'*a* de *-atu*, *-ate* *-atu*, *-ave* devenu final de bonne heure en *ô*.

comme les parlers du Nord-Est. La carte de notre étude citée (ZrP 41, 142) présente cependant certaines contradictions. En effet M. Hafner *l. c.*, 120) : « Wie die vielfach uneinheitliche Entwicklung von *clavu*, **caljavo* und *fagu* zu interpretieren ist, lässt sich schwer sagen. » On constate sur la carte citée la coexistence de formes en *o* < *au* et *ö* < *eu* < *a(w)u*, p. ex. *klö* non seulement en Côte-d'Or mais aussi dans l'Ain (917, 926, 927 et 20) ensemble avec *kayö* (917, 918, 927, 928). Mais ce qui est plus intéressant, la Haute-Savoie et le bas Valais présentent *fö* < *fagu* (cf. Hafner, *l. c.*, 119 : « Unterwallis *föu*, *föü*, *fö...*, Genf *fö* », Fankhauser, RDR, III, 24, n. 2 : « *fæ* < *fagu* ist in Val d'Illeiez der heute veraltete Ausdruck für « Buche ». »). Nous voyons dans ces formes en *ö* des traces de *á* > *a^e* > *ä* (*ä*u > *ö*) non atteintes par la restitution de *á* à cause de la formation de la diphtongue secondaire. Voilà une preuve indirecte d'un ancien changement d' *á* > *ä*, *e* en francoprovençal. Il y en a d'autres.

Du côté opposé de la zone conservant *ä* < *á* que nous venons de mentionner, une zone frontière du Forez avec quelques localités limitrophes de l'Auvergne présentent des conditions en quelque sorte comparables, sur lesquelles Mgr Gardette (For., 181) se prononce ainsi : « Ces quatre localités ont une caractéristique commune qui frappe vivement à la première enquête : tous les *a* accentués y sont devenus *é*. Seuls ont conservé leur timbre les *a* fortement teints de *o* du participe en -ATU, de BLADU, ... ainsi que l'*a* des syllabes atones. Tous les autres *a*, et spécialement ceux de l'infinitif en -ARE et du participe féminin en -ATA, sont *é*. Et encore (*l. c.*, 183) : « Mais au Nord et à l'Est, c'est-à-dire en Forez, cette zone où *a* devient toujours *é* se prolonge par une autre zone où *a* devient souvent, mais non toujours, *á* et parfois *é*.... Dans cette nouvelle zone, l'*A* de -ARE et de -ATA est toujours palatalisé (*á* et parfois *é*), mais les autres mots conservent souvent leur *a* : dans la même commune, certains mots ont *á*, d'autres *a* : certaines communes paraissent avoir presque toujours *á* ou *é*, d'autres presque jamais, et tout cela dans le plus grand désordre. On a l'impression d'une tendance, plus que d'une loi véritable. » « A l'est de cette zone, on entend seulement *á* ou *à*, jamais *é* ni *á*. D'ailleurs quelques kilomètres plus à l'est, nous rencontrons la zone où l'*a*, bien loin de se palatiser, tend au contraire à devenir *o*. » C'est que cette partie orientale du Forez est en contact avec le lyonnais et la grande masse des parlers francoprovençaux où prédomine la labialisation de *á* en *á*, *o* de différentes nuances. On pourra donc peut-être tenter la reconstruction suivante.

Dans une période pré littéraire, conformément à son système phonologique et parallèlement aux autres diphtongaisons, le francoprovençal a entamé celle de *á* libre en *a^e*, *ã^e*, épargnant l' *-á* en position finale absolue (y compris l'*á* devenu final de bonne heure de *-atu*, *-ale*, *-ave*, etc.). L' *-á* final différencié d'abord quantitativement de l'*á* interne, s'en distingue de plus en plus qualitativement, c'est-à-dire en se labialisant. Mais la diphtongaison doit avoir été contrariée dès le début par des tentatives de réintégration de l'*á* primitif peut-être suivant des modèles provençaux, régression qui s'imposa successivement — à l'exception de *á* > *a^e* après palatale déjà changé en *ie* — et qui, dépassant les limites originaires, poussa l' *á* dans la voie de la labialisation qui le distinguait mieux de l'*ã* rejeté. Les résultats actuels de *á* primitif dans les différents parlers sont donc dus sans doute à une lutte, à des mélanges et des démêlements ou déplacements postérieurs (= le « désordre » dont parle Mgr Gardette, *l. c.*). Il n'est donc pas étonnant que dans des zones frontières comme celles du Forez, l'*è* < *á* se soit étendu à des *á* originellement entravés, et cela d'autant moins « que le patoisant a conscience de cette particularité de son patois, puisque dans les mots récemment empruntés au français... il remplace *a* par *è* » (*l. c.*). En tout cas l'existence des deux zones marginales d'*ã* < *á*, à l'Est et à l'Ouest du domaine francoprovençal, considérée du point de vue de la géographie linguistique laisse entrevoir une stratification dans l'évolution de *á* libre. Nous trouvons en francoprovençal un état de choses en quelque sorte semblable à celui du piémontais où l'*á* est également dû à une régression, excepté les infinitifs I en *-are* et quelques mots isolés (v. §§ 89, 95), semblable peut-être à celui de la Haute-Italie occidentale en général, où Milan semble avoir transmis les influences de la langue littéraire.

§ 107. — Avec le piémontais le francoprovençal a de commun la diphtongaison de *ê* > *ei*. Elle est clairement représentée avec celle de *ø* > *ou* dès les plus anciens documents (cf. Hafner, *l. c.*, 30 ss, 75 s. : *seir*, *teila*, *peivro*, *pleina*; 52 ss : *nevou*, *serour*, *soula*), p. ex. dans les toponymes en *-etu* dans la région de Grenoble dès 1000 environ, dans les parlers francoprovençaux de Celle et Faeto (sous la forme de *ai*, resp. *au*), de manière qu'on ne saurait douter de l'ancienneté de cette diphtongaison en francoprovençal (cf. Hafner, *l. c.*, 32).

§ 108. — A propos de la généralisation des diphtongues conditionnées *iê*, *uó* (*uê*), qui ne s'est pas imposée dans la même mesure qu'en français, nous avons observé que dans deux zones séparées du domaine franco-

provençal, les $e[$, $o[$ exempts de la métaphonèse, ayant coïncidé avec $e[$, $o[$, se sont diphtongués avec les derniers en *ei*, *ou* (v. § 64). Mais comment cette coïncidence s'est-elle accomplie ? Après tout ce que nous avons pu observer dans d'autres systèmes phonologiques tendant à la diphtongaison par allongement sous l'influence de l'accent d'intensité nous aurions pu nous attendre à une diphtongaison décroissante des $e[$, $o[$ restés disponibles, avec des résultats tels que e^o , e^o , o^o , etc. Par ces phases intermédiaires et en se monophthonguant en e , o , les $e[$, $o[$ originaires dans certains dialectes romagnols et apulo-abruzzais se sont en partie diphtongués secondairement avec ceux-là (p. ex. à Forlì et environs, § 85). Or c'est justement ce que nous supposons en francoprovençal. Mais, abstraction faite des cas relativement peu nombreux des *ié*, *uó* (*ué*) généralisés en francoprovençal, quelle était la graphie des $e[$, $o[$ diphtongués spontanément avant leur coïncidence définitive avec $e[$, $o[$ dans les zones mentionnées ? Nous savons par notre propre expérience pendant nos enquêtes en Romagne comment les diphtongues en question (e^o , o^o) avec leur second élément très fugitif sont difficiles à saisir, à définir et à rendre par écrit : d'où les difficultés de la poésie dialectale (p. ex. romagnole) à rendre les nuances qui n'ont pas de modèles dans l'orthographe littéraire. Dans les graphies *e*, *o* pour les $e[$, $o[$ non sujets à la métaphonèse dans les anciens documents francoprovençaux (v. §§ 63, 64 ; Hafner, 23, 39 ss) on peut donc supposer des diphtongues avec second élément très fugitif non exprimé (e^o , o^o). A ces graphies il y a cependant une exception très significative : à côté de *o* on trouve à partir de 1300 environ la graphie *uo* (« mit deutlich diphtongischem Resultat ») d'abord distincte de *ue* (réservé aux cas de métaphonèse, v. Hafner, l. c., 41). « Was das Auftreten von *uo* neben *o* seit etwa 1300 betrifft, so ist es in unseren Texten auf MO (= Œuvres de Marguerite d'Oyngt) und das Dep. Ain beschränkt : MO *pot*, *puot*, *cor*, *cuor* ; adomb. *bo*, *buo*, *fuor*, *jos*, *pot*, *no* < *nove*, *sola*, *ovra*, *novo*, *-a*, *muola*... Die Normalform des Diphtongs ist *uo*, nicht *ue*, das sich nur ganz sporadisch findet und, wo es nicht zum nordfrz. Einschlag des Textes gehört, eine spätere Abwandlung von *uo* darstellt... Es bestünde wohl kein Grund, in dem in MO und im Dep. Ain auftretenden *uo* etwas anderes als die direkte Fortsetzung des ursprünglichen Diphtongs zu sehen, der im ALyon. zu *o* rückgebildet erscheint, wenn nicht auf dem Gebiet mit *uo* (MO ausgenommen) die Wörter mit AU dieselbe Diphtongierung zu *uo* zeigten : adomb. *puo* PAUCU, *cluore* CLAUDERE... » (Hafner, l. c., 43/44). Or, l'identification

erronée de la diphtongue o^x avec uo par les non-phonéticiens n'est pas rare par exemple dans la littérature dialectale romagnole ¹. Ces conditions tout à fait pareilles sont propres à élucider celles du francoprovençal, où l' ϕ secondaire, monophthongué de au a pris part pareillement à la diphtongaison spontanée de ϕ . Cette diphtongaison n'a aucun rapport avec la diphtongaison métaphonique plus ancienne de $\phi > uo > ue$. C'est donc la diphtongaison spontanée autochtone de $\phi[> \phi^o > e^o > e^o$ et $\phi[> \phi^x > o^x > \phi^o$ avec la monophthongaison subséquente en e, ϕ et leur fusionnement avec les e, ϕ originaires surtout dans les deux zones mentionnées plus haut (§ 64) qui ont limité la généralisation des ie, uo (ue) en francoprovençal.

L'explication que nous venons de proposer semble trouver une confirmation par l'existence (ou survivance ?) de ces diphtongues décroissantes issues de ϕ, ϕ dans trois localités (Arthun, Bussy, Saint-Sixte) de l'Ouest du domaine francoprovençal. Écoutons à cet égard Mgr Gardette (For. 214) : « Dans ces trois localités du Nord du Forez, tout \acute{e} long et tout \acute{o} long, quelles que soient leurs origines, deviennent $\acute{e}a, \acute{o}a$; le second élément de la diphtongue a une durée et une intensité bien moindres que le premier, mais il est très net. » Or ces diphtongues, dont la transcription correspond exactement à la nôtre (e^x ou e^o, ϕ^x), pourraient être tout aussi bien une édition tardive des diphtongues ci-dessus décrites, c'est-à-dire la conséquence d'une tendance à la diphtongaison innée qu'une survivance. Dans le dernier cas elles auraient longtemps gardé leur caractère facultatif et la coexistence d'une forme diphtonguée et d'une autre avec e, ϕ aurait permis la transmission successive des diphtongues à « tout \acute{e} long et tout \acute{o} long, quelles que soient leurs origines ». C'est peut-être ainsi qu'on pourrait interpréter ces mots de Mgr Gardette (*l. c.*) : « La double forme d'un mot comme $r\acute{o}ba, r\acute{o}aba$ prouve bien que cette diphtongue est récente, puisque la forme diphtonguée n'a pas encore eu le temps d'être généralisée dans tous les cas. » Peut-être pourrait-on dénicher encore d'autres vestiges de cette diphtongue spontanée décroissante, cette fois à l'autre extrémité du domaine francoprovençal, donc encore une fois en position marginale (= archaïsante). C'est M. Hasselrot (*l. c.*, 68) qui nous parle d'un résultat analogue de ϕ : « Leysin l'a fait évoluer en un

1. Cf. p. ex. *fiuó* = figliuolo, *muórt* = morto dans la version en patois d'Imola du fils prodigue, Biondelli, *Saggio sui dialetti galloitalici*, 1853, p. 228 ; « e la o ha suono di *uo* chiuso, come nella voce *pó*, ital. « poco » : ainsi chez Papanti, *I parlari italiani in Certaldo*, 1875, P. 376 n., par rapport à la diphtongue romagnole $o^x < \phi[$, avec laquelle a coïncidé $\phi < au$.¹

son difficile à percevoir et à noter, tantôt *œ*, tantôt *œ* » (= *œ* ou *œ* ?).

§ 109. — Comme il a été relevé par Meyer-Lübke (RG, I, § 122) et par M. E. Philippon (Rom. 39, 517 ss; 41, 580 ss;) tout l'Est français a connu la diphtongaison de *é* entravé. C'est sur le fait analogue de la diphtongaison de *é* > *ei* > *ai* dans les cas d'entrave par les séquences suivantes : *ss*, *sn*, *sm*, *ll*, *tt* dans *-ittu*, *-ittla* en francoprovençal qu'insiste M. Duraffour (*l. c.*, 38 ss, 45 s.). Voici notamment ce qu'il dit à ce propos : « La région à laquelle nous allons nous arrêter est celle des parlers rhétiques, et il est à peine besoin de dire, à la fin de ce préambule, que, si elle est aujourd'hui géographiquement séparée de la nôtre, elle a formé autrefois avec elle un ensemble continu et qu'il reste de cette ancienne union des traces incontestables. Au reste, nous ne faisons qu'ajouter un chapitre nouveau à une histoire dont l'esquisse a été faite, et bien faite (cf. Gauthat, Sprachgeschichte eines Alpenübergangs (Furka-Oberalp), dans ASNSL, CXVII, 1906, p. 345-361) » (*l. c.*, 41 s.). En effet, ces transgressions à la distinction de quantité syllabique ne sont pas restées étrangères au rhétoroman (v. § 96).

§ 110. — Or dans ses variétés de Val d'Illiez et Champéry le franco-provençal connaît encore un autre fait de parallélisme frappant avec le rhétoroman : la diphtongaison de *ī* (y compris *ē* après *palatale* dans *placere*, etc. et quelques cas de *ū* désarrondi) en *oy*, *oy*, *ey*, *ey* (les variantes dépendent de la nature de la consonne précédente; cf. Fankhauser, RDR, II, §§ 29-45, 57-72). M. Fankhauser a examiné non seulement les faits parallèles dans le Haut Valais roman, où on distingue des diphtongues avec et sans *k* (*g*) « parasite » (= *ik*, *ek*, resp. *ig*, *eg*), mais aussi la possibilité de dater le phénomène : « Zusammenfassend können wir sagen, dass es unmöglich ist, die Diphtongierung von lat. *ī* genau zu datieren, dass wir sie aber, gestützt auf verschiedene vorsichtig gedeutete Graphien, zum mindesten ins 18. Jahrhundert verlegen können und bei genauer Kenntnis der Chronologie verschiedener Lautübergänge wohl noch früher ansetzen dürfen » (*l. c.*, § 66). Des faits parallèles en rhétoroman, istrien, végliote et italien du Sud-Est, auxquels on pourrait ajouter ceux de la zone autour de Savignano-S. Arcangelo-Monte Titano en Romagne (v. § 93) nous enseignent que ce phénomène ne saurait avoir rien de surprenant pour celui qui considère les faits de diphtongaison comme données naturelles du système phonologique respectif.

IV

CONCLUSIONS.

§ III. — En jetant un coup d'œil rétrospectif sur nos considérations nous voyons certains points essentiels se dégager de l'ensemble des faits de diphtongaison romane. La distinction fondamentale entre les deux sortes de diphtongaison, qui s'est imposée d'abord par le caractère phonétique différent des diphtongues conditionnées croissantes en opposition avec les diphtongues spontanées décroissantes, s'est trouvée justifiée du point de vue historique. En effet, si la diphtongaison conditionnée ou métaphonique était due à l'anticipation d'éléments articulatoires des voyelles finales, qui comme telles existaient donc encore nettement dans la conscience des sujets parlants, et si d'autre part la diphtongaison par allongement ou spontanée comportait, comme effet d'un accent expiratoire, en même temps la dégradation ou même la chute des atones, il s'ensuit nécessairement que les deux diphtongaisons étaient chronologiquement différentes, que la spontanée était plus récente que l'autre. Et cela d'autant plus que la diphtongaison conditionnée des *é, ó* en *ié, uó* est seule générale à la Romania¹, tandis que la diphtongaison par allongement ou spontanée est particulière à une partie seulement des idiomes romans (français, francoprovençal, rhétoroman, la plupart des parlers italiens, végliote) et représente par là une innovation en face d'idiomes plus archaïques.

Eh bien, même si l'on n'attribue pas trop d'importance aux témoignages épigraphiques (v. § 4), on ne doutera pas que la tendance à la métaphonèse n'ait pas été enracinée déjà dans le système phonologique du latin vulgaire avec son grand nombre de substantifs et adjectifs en *-ū, -ī*. La prononciation fermée de *-ū*, due d'abord à un cas de « détresse

1. Quant aux régions sans diphtongaisons métaphoniques des Pouilles (Salento), de la Calabre et de la Sicile (v. § 11), après avoir examiné les études de M. O. Parlangeli (Sui dialetti romanzi e romaici del Salento, *Mem. Ist. Lomb.*, 1953 ; Un testo dialettale di Gallipoli del 1794, *Itl* 20/1955, etc.), dont nous devons la connaissance à l'obligeance de l'auteur, nous sommes inclinés à admettre le caractère archaïque originaire des parlers en question, non dû à une réromanisation tardive, ce qui rendrait superflue la supposition d'une langue commune italienne pré littéraire, mais rendrait nécessaire en même temps l'examen d'autres problèmes concernant la continuité des îlots linguistiques grecs dans l'Italie méridionale, problèmes qui restent un peu en marge de notre thème.

morphologique » (v. § 12), se généralisant un peu partout dans les différentes parties du vaste Empire, les corrélations entre les voyelles inflexionnées et les finales inflexionnantes commencèrent à se stabiliser, donnant lieu à des systèmes de flexion interne variés suivant les régions. C'est ainsi que l'aveugle mécanisme phonétique de la métaphonèse, dégagé par la donnée des finales *-ĩ*, *-ī* en latin vulgaire, acquit une fonction, ou, comme l'a exprimé si bien M^{me} C. Michaelis de Vasconcellos (§ 71), « o espirito dos que falam aproveitou a metafoia para fins espirituais. » A mesure que la terminaison *-u* a été adoptée ou remplacée par *-o* les systèmes de flexion interne ont changé ou déperé. En tout cas l'effet métaphonique de *-u* s'étendant de l'Italie méridionale jusqu'aux points extrêmes de la Romania (le Nord-Ouest de la Péninsule ibérique) — non sans variations et restrictions — est comme le point de repère des conditions primordiales de la métaphonèse. Le rejet de *-u* en toscan, vénitien, espagnol s'accompagne de l'effacement de tout indice de flexion interne.

Les transgressions aux conditions primordiales de la métaphonèse et les évolutions ultérieures qui en résultèrent sont dues presque toujours à un mélange de différents systèmes phonologiques et souvent à des interprétations erronées de modèles étrangers. C'est ce qu'on a pu observer à propos de la généralisation « inconditionnée » des *ié*, *uó* (*uê*) originellement métaphoniques en Sicile (§ 11), à Rome (§ 17), en Wallonie (§ 61), en Espagne (§§ 75, 78).

L'innovation la plus importante et la plus riche en conséquences, la distinction quantitative entre syllabes libres et syllabes entravées, impliquant l'allongement des toniques dans les premières, est sans doute l'effet du nouvel accent d'intensité qui, à ce qu'il semble, originaire du Nord de la France (qu'il soit dû là à l'action du superstrat germanique ou non), s'est fait valoir dans les pays de l'axe médial de la Romania, laissant intacts les idiomes romans en position latérale tels que l'ibéroroman, l'occitan, le sarde, le sicilien primitif, le roman balkanique. Le premier effet de l'allongement des *é*, *ó* libres a bien été leur remplacement par les *ié*, *uó* métaphoniques préexistants, considérés comme leurs variantes plus longues dans les systèmes phonologiques où ils étaient disponibles n'ayant pas ou plus de fonction à l'égard d'une flexion interne. C'est ce qui est arrivé surtout en français, où, à l'exception des quelques cas d'inflexion de *é*, *ó* dans la flexion pronominale et verbale, la métaphonèse s'est bornée dès le début au pur mécanisme phonétique dans les séquences *é*, *ó*+

yod ou *w*. Tout au contraire, les parlers caractérisés par des systèmes de flexion interne bien développés, tels que le romagnol et l'apulo-abruzzais, ont d'abord conservé leurs *é*[, *ø* dans les positions exemptes de la métaphonèse (devant *-a*, *-e*, *-o*) pour les changer plus tard « spontanément » en diphtongues décroissantes (*e^o*, *ø^o*, etc., v. § 85). Entre ces deux systèmes les idiomes pour ainsi dire intermédiaires, le francoprovençal et la grande masse des parlers de la plaine du Pô et des Alpes rhétiques limitrophes, ont admis la généralisation en question des *ié*, *uó*, mais retardée par les débris d'une flexion interne : c'est qu'on y trouve un peu partout un certain nombre d'exceptions avec *é*, *ø* conservés devant les finales *-a*, *-e*, *-o* (cf. §§ 33, 35, 38, 39, 40, 41, 63, 64). La correspondance des mots avec *ø* originaire non remplacé par *uo* (*ue*) entre le francoprovençal, le rhétoroman et le piémontais est particulièrement frappante : la généralisation des diphtongues métaphoniques s'y est heurtée aux mêmes tendances contraires et n'a pu s'imposer qu'après bien des hésitations ou partiellement. Preuve évidente qu'on ne saurait parler d'une diphtongaison spontanée à l'égard des *ié*, *uó* (*ue*) de ces idiomes-là.

Nous avons supposé la diphtongaison spontanée liée à l'accent d'intensité authentique, c'est-à-dire à rythme descendant, impliquant l'apocope au lieu de la syncope dans les proparoxytons (v. §§ 5, 82, 100). C'est cet accent descendant qui semble avoir dégagé la diphtongaison spontanée non seulement d'une paire de voyelles mais en principe de toutes les voyelles susceptibles et notamment de *á* libre. En effet les diphtongaisons des *é*, *ø*, etc. s'accompagnent d'un résultat analogue à celui de *á* libre dans la plupart des idiomes de l'axe médial de la Romania (en français, rhétoroman, romagnol, apulo-abruzzais, etc.), de sorte qu'il faut considérer l'*á* libre actuel en francoprovençal, piémontais et lombard comme résultat d'une régression prématurée, dont il y a plusieurs indices. Au surplus, les diphtongaisons spontanées de l'*á* et des autres toniques sont parfois si récentes qu'il faut compter souvent avec d'autres diphtongaisons encore pour ainsi dire latentes dans les systèmes phonologiques caractérisés par la diphtongaison spontanée. Voilà pourquoi la diphtongaison d'une seule voyelle ou même d'une paire est toujours suspecte d'être non autochtone. C'est ce qu'il faut dire à plus forte raison des *ié*, *uó* en toscan¹ et vénitien, idiomes qui ont adopté des parlers limi-

1. Ayant pu consulter après coup les « Notizie sulla fonetica del dialetto di Castelnuovo (Media valle del Serchio) », Itd 15/1939, p. 53 ss. de M. A. Giannini, nous sommes

trophes ces diphtongues-là en même temps que la différenciation quantitative des syllabes, sans produire cependant une diphtongaison spontanée authentique, contraire à leur système d'accentuation (v. §§ 5, 21, 23, 24, 34). C'est là encore l'effet d'un mélange, facteur prédominant dans l'évolution des langues d'après H. Schuchardt.

F. SCHÜRR.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. LES PRÉMISSSES GÉNÉRALES.....	107
§ 1. Le problème général d'une « diphtongaison romane ».....	107
§ 2. La distinction entre les deux sortes de diphtongaison.....	108
§ 3. La théorie traditionnelle.....	109
§ 4. Le prétendu allongement des toniques en syllabe libre dans une époque ancienne.....	110
§ 5. La résurrection de l'accent d'intensité et l'évolution des proparoxytons...	112
§ 6. Diphtongues croissantes et décroissantes.....	114
§ 7. Déplacements d'accent.....	115
§ 8. Diphtongaison conditionnée et diphtongaison spontanée.....	116
§ 9. Caractères généraux de la diphtongaison conditionnée.....	118
§ 10. Le mécanisme phonétique de la métaphonèse et les données phonologiques du latin vulgaire.....	119
II. LA DIPHTONGAISON CONDITIONNÉE.....	121
§ 11. Les conditions de l'Italie méridionale. — Les aires sans diphtongues métaphoniques. — Des aires de diphtongaison « inconditionnée ».....	121
§ 12. La métaphonèse conditionnée par <i>-ī</i> , <i>-ū</i> et la qualité du dernier.....	123
§ 13. La flexion interne dans les dialectes de l'Italie méridionale et centrale.....	125
§ 14. Rétraction d'accent et monophthongaison.....	126
§ 15. Les conditions de la Sardaigne.....	128
§ 16. L'inflexion de <i>d</i> dans l'Italie méridionale.....	128

en mesure de préciser davantage le rôle joué dans la généralisation des *iē*, *uō* en syllabe libre en toscan par les vallées au nord et nord-ouest de Lucques, notamment la Garfagnana (v. §§ 23, 24, 38, 40). Le patois de Castelnuovo et environs est caractérisé entre autres choses par la sonorisation des *-p-*, *-t-*, *-k-*, mais surtout par la diphtongaison et monophthongaison partielle des *ē* > *yē* > *yē* et *ō* > *wō* > *wō* > *o* devant *-ū*, *-ī*, résultats conservés en syllabe libre (les exceptions *fyēle*, *myēle* = formes littéraires ?) tandis que *ē*, *ō* sont conservés devant *-a*, *-e*, *-o* et restitués en syllabe entravée (cf. cependant *ē* > *yē* > *ē* devant *-i* conservé dans la « bassa Garfagnana » en fonction de pluriels internes : *martelli*, *mexi*, etc.). On reconnaît par là le rôle intermédiaire de ces patois entre les données de la diphtongaison métaphonique primordiale et la distinction de quantité syllabique s'infiltrant du nord.

§ 17. La zone autour de Rome. Généralisations des diphtongues.....	130
§ 18. L'Ombrie — théâtre de la lutte entre le type dialectal méridional et le toscan.....	132
§ 19. Le rôle du toscan.....	133
§ 20. Le fait des <i>é, ó</i> conservés en toscan.....	134
§ 21. Les <i>ié, uó</i> toscans dus à l'influence du superstrat longobard ?.....	134
§ 22. Les points essentiels du problème d'après H. Schuchardt.....	135
§ 23. Les conditions toscanes sont le résultat d'un mélange. — Les témoignages apportés par M. Aebischer.....	136
§ 24. Les diphtongues toscanes infiltrées du Nord-Ouest.....	138
§ 25. Infiltrations toscanes dans les Marches et en Romagne.....	139
§ 26. Les deux sortes de diphtongaison distinctes en romagnol.....	139
§ 27. L'inflexion de <i>á</i> dans la Haute-Italie — phénomène d'attraction.....	139
§ 28. La rétraction d'accent dans les <i>ié, uó</i> en romagnol infiltrée de l'Ombrie....	141
§ 29. La réduction des triphthongues.....	142
§ 30. Le système de flexion interne romagnol.....	143
§ 31. L'effet métaphonique de <i>-u</i> en romagnol.....	144
§ 32. Rapports entre l'accent d'intensité et la métaphonèse.....	144
§ 33. Le v.-padouan de Ruzante.....	161
§ 34. Les diphtongues dans la Terra ferma vénitienne et à Venise.....	162
§ 35. Le ferrarais intermédiaire entre le padouan et le romagnol.....	163
§ 36. Vestiges de la métaphonèse en ancien véronais et lombard.....	164
§ 37. Les conditions émiliennes et liguriennes.....	164
§ 38. Les résultats de <i>é</i> dans la Lunigiana, en ligurien et en piémontais. La zone piémontaise et lombarde de <i>é</i> intact.....	165
§ 39. Les résultats de <i>é</i> (<i>-ellu, -ella</i>) dans les Alpes piémontaises-lombardes-rhé- tiques.....	166
§ 40. Les résultats de <i>ó</i> (<i>-plu, -pla</i>).....	168
§ 41. Les <i>ié, uó</i> en syllabe libre dans la Haute-Italie dus à la généralisation des diphtongues métaphoniques. Les colonies gallo-italiennes de l'Italie méri- dionale.....	171
§ 42. Mélange linguistique et démêlement subséquent dans la zone de transition vénéto-ladine. Les conditions du ladin central et les diphtongues « incon- ditionnées » du frioulan.....	171
§ 43. Les dialectes istriens.....	173
§ 44. Le végliote.....	174
§ 45. La position du roumain.....	174
§ 46. Les trois ondes de diphtongaison et le problème de <i>uó</i> en roumain.....	176
§ 47. Le rôle des <i>ié-, uó-</i> en position initiale.....	176
§ 48. La diphtongue <i>uó</i> plus sujette aux monophthongaisons que <i>ié</i>	178
§ 49. Fausses restitutions de <i>uo</i>	178
§ 50. Les monophthongaisons des <i>ié, uó</i> déterminées par la nature de la consonne précédente.....	179
§ 51. La prosthèse de <i>y, w</i> devant <i>e, o</i> point de départ de la « troisième onde de diphtongaison » roumaine.....	180
§ 52. La deuxième diphtongaison conditionnée et la flexion interne en roumain..	181
§ 53. La diphtongaison conditionnée en v.-provençal.....	181

§ 54. Le caractère facultatif des diphtongues provençales.....	183
§ 55. Les conditions du gascon et la prosthèse de <i>yod</i>	183
§ 56. Les conditions du catalan analogues à celles du provençal à l'exception de la monophthongaison des triphthongues et de l'absence d'un effet de <i>-u</i>	184
§ 57. La signification phonologique originaire de la métaphonèse altérée dans la Romania occidentale.....	185
§ 58. Les conditions de l'ancien français originairement analogues à celles du v.-provençal.....	185
§ 59. Les <i>ié</i> , <i>uó</i> (<i>ué</i>) en syllabe libre en ancien français dus à une généralisation successive.....	186
§ 60. La coexistence des deux sortes de diphtongaison et le rôle différent des régions du Centre et du Nord-Est.....	187
§ 61. Les diphtongues en syllabe entravée en wallon, lorrain, bourguignon.....	188
§ 62. La « désarticulation » des alvéolaires ou liquides devant consonne dans les patois de l'Est français.....	189
§ 63. La métaphonèse en v.-francoprovençal.....	190
§ 64. Le francoprovençal a-t-il généralisé les <i>ié</i> , <i>uó</i> (<i>ué</i>) en syllabe libre ?.....	192
§ 65. Les diphtongues en syllabe entravée en francoprovençal.....	194
§ 66. La diphtongaison secondaire de <i>ø</i> dans les parlers provençaux modernes...	196
§ 67. Le caractère de cette diphtongaison.....	197
§ 68. Les modèles. Le rôle des variantes facultatives du v.-provençal.....	197
§ 69. La différenciation entre les deux séries de diphtongues. Le rôle du changement de $\bar{u} > \ddot{u}$	199
§ 70. La cohérence primordiale des faits de diphtongaison dans la Péninsule ibérique.....	201
§ 71. La flexion interne du galicien-portugais.....	202
§ 72. Inflection des <i>é</i> , <i>ø</i> , <i>é</i> , <i>ø</i> devant <i>-i</i> , <i>yod</i> , <i>-u</i> en galicien-portugais.....	202
§ 73. Les <i>é</i> , <i>ø</i> issus des <i>é</i> , <i>ø</i> inflexionnés résultats d'une monophthongaison. Survivance des <i>ié</i> , <i>uó</i> dans les dialectes du Nord portugais.....	203
§ 74. La finale <i>-u</i> commune au nord-ouest de la Péninsule ibérique.....	205
§ 75. Coexistence de formes diphtonguées et non diphtonguées et ses conséquences.....	205
§ 76. Vacillations entre <i>ié</i> , <i>ia</i> et <i>uo</i> , <i>ua</i> , <i>ue</i>	207
§ 77. Le castillan semble ignorer la diphtongaison devant <i>yod</i>	207
§ 78. Les conditions castillanes résultat d'un mélange.....	208
§ 79. L'inflection des toniques devant <i>-i</i> , <i>-u</i> en asturien central.....	211
§ 80. L'analogie a rétabli la flexion interne troublée.....	213
§ 81. La diphtongaison conditionnée par <i>-i</i> , <i>-u</i> , accrue de l'effet parallèle de consonnes palatales (et vélaires) dans la Romania occidentale, est la seule « diphtongaison romane ».....	214
III. LA DIPHTONGAISON SPONTANÉE..... 215	
§ 82. La diphtongaison spontanée liée originairement à l'accent d'intensité à rythme descendant. Les idiomes romans en position latérale.....	215
§ 83. La véritable diphtongaison spontanée embrasse en principe toutes les voyelles toniques.....	216

§ 84. Caractères généraux et différenciations postérieures des diphtongues spontanées.....	217
§ 85. Diphtongaisons, monophthongaisons et diphtongaisons secondaires des ϵ , ϕ libres dans l'Italie méridionale et centrale et leurs parallèles au Nord....	218
§ 86. Diphtongaisons des ϵ , ϕ entravés en Italie.....	219
§ 87. Diphtongaison de \acute{a} libre en apulo-abruzzais et en romagnol.....	220
§ 88. Diphtongaisons devant r , l + <i>cons.</i> etc. en romagnol.....	221
§ 89. Les cas de $e < \acute{a}$ dispersés par la Haute-Italie.....	221
§ 90. Les infiltrations de $\grave{a} < \acute{a}$ dans les Marches et en Ombrie. Transgressions aux conditions originaires.....	222
§ 91. Le changement de \acute{a} en \grave{a} , e dans les Alpes lombardes et rhétiques. Le point de repère des diphtongaisons spontanées.....	223
§ 92. Vestiges de $e < \acute{a}$ en istrien et dalmate.....	224
§ 93. La diphtongaison des voyelles fermées dans l'Italie méridionale et centrale et en Romagne.....	225
§ 94. La diphtongaison de $\epsilon > ei$ en piémontais, ligurien, émilien; celle de ϕ troublée par l'intervention de $\ddot{u} < u$	225
§ 95. Le caractère autochtone des diphtongaisons spontanées de la Haute-Italie troublé par d'autres tendances.....	226
§ 96. Les diphtongaisons spontanées en rhétoroman.....	227
§ 97. Les conditions de l'istrien.....	229
§ 98. La diphtongaison des voyelles fermées en végliote.....	229
§ 99. Deux couches de diphtongues en ancien français.....	230
§ 100. La lutte entre deux systèmes d'accentuation différents.....	230
§ 101. Les diphtongues décroissantes infiltrées du Nord-Est.....	232
§ 102. La nature du changement de \acute{a} en e et la « loi Bartsch ».....	233
§ 103. Une limite linguistique qui divisait anciennement le Nord de la France...	234
§ 104. L'évolution ultérieure de $ei > oi$ s'est arrêtée à la frontière normande, de même que $\phi > ou$	235
§ 105. Les $i\acute{e}$, $u\acute{o}$ ($u\acute{é}$) en syllabe libre du francien ont-ils supplanté des diphtongues décroissantes du Nord-Est ?.....	235
§ 106. Le francoprovençal et ses affinités avec le français de l'Est; son \acute{a} dû à une régression.....	236
§ 107. Diphtongaison de $\epsilon > ei$, $\phi > ou$ en francoprovençal.....	238
§ 108. La coïncidence de ϵ avec ϵ , ϕ avec ϕ dans deux zones francoprovençales : l'évolution des ϵ , ϕ non inflexionnés.....	238
§ 109. Diphtongaison de ϵ entravé.....	241
§ 110. Diphtongaison de i en Val d'Illyrie et environs.....	241
IV. CONCLUSIONS.....	242
§ 111.	242